Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

#

LUCRECE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

TOME I.

LUCRECE,
TRADUCTION
NOUVELLE,
AVEC DES NOTES,
Par M. L. G.
TOME PREMIER.
A PARIS
Chez BLEUET, Libraire,
sur le Pont S. Michel.
M. DCC. LXVIII.
Avec Approb. et Privilege du Roi.

H. Gravelot inv. Binet Sculp.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
LYON

344082

LUCRECE,

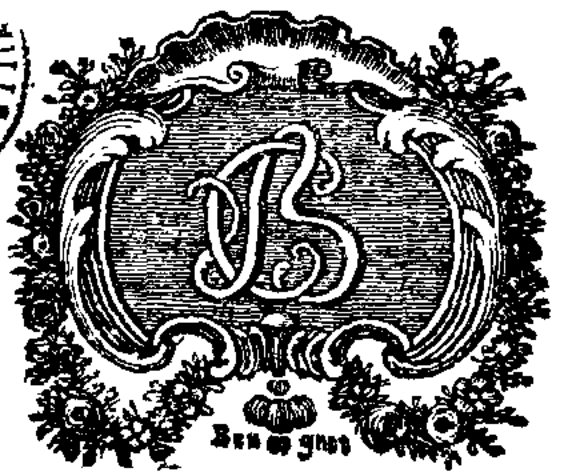
TRADUCTION NOUVELLE,

AVEC DES NOTES,

Par M. L G**.*

TOME PREMIER.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON



A PARIS,

Chez BLEUET, Libraire, sur le Pont Saint-Michel.

M. DCC. LXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

UNE traduction de Lucrece était un ouvrage qui manquait à notre littérature. L'abbé de Marolles en donna une, écrite en ſtyle barbare, dans le tems * où la langue Françaiſe commençait à acquérir de l'élégance & de la pureté. Celle du baron des Coutures, quoique poſtérieure, n'a pas mieux rempli les vœux des gens de lettres. Ces deux traducteurs ne connaiſſaient pas aſſez la philoſophie d'Epicure, le génie de la langue Latine ni celui de leur propre langue. Mais le premier a au moins le mérite d'avoir ſenti quelquefois les beautés poëtiques de ſon original, & d'avoir eſſayé de les rendre dans ſon langage Gothique. On ne peut attribuer l'eſpece de réputation dont a joui quelque temps la traduction du ſe-

* En 1650.

cond, qu'aux éloges de Bayle crus ſur parole, & les éloges de Bayle * ne peuvent s'expliquer que par une prévention aveugle, dont les plus grands hommes ne ſont pas toujours exempts. On n'a donc trouvé aucune reſſource dans les traductions Françaiſes de Lucrece. Celle de Marchetti, eſtimée avec raiſon des Italiens, n'a été non plus d'aucun ſecours, parce que leur langue ſe prête avec tant de docilité à tous les tours de la Latine, que les endroits les plus difficiles de Lucrece, rendus mot à mot, ne ſont pas plus intelligibles dans la traduction que dans l'original.

On a donc été réduit aux commentateurs, reſſource pénible & trop ſouvent infructueuſe. Quoiqu'on ſe ſoit impoſé la loi de les conſulter tous, l'édition de Creech eſt celle qu'on a ſuivie de préférence dans le cours de cette tra-

* Voyez *Nouvelles de la Rép. des Let.* tom. IV. pag. 852.

duction. Ce ſçavant Anglais était à la fois poëte & philoſophe. Sa paraphraſe eſt claire, toutes les fois qu'il a entendu le texte. Ses notes ſont un choix raiſonné de toutes celles qui avaient paru avant lui ; mais celles qu'il a ajoutées de ſon propre fonds, & dont l'objet eſt de développer l'ordre & l'enchaînement des idées de Lucrece, ſont infiniment plus utiles que toute l'érudition des commentateurs. Gaſſendi, ce reſtaurateur de la philoſophie corpuſculaire, ce vertueux prêtre, ſi conſommé dans l'étude de la philoſophie ancienne, a fait plus lui ſeul pour l'intelligence de Lucrece, que tous les commentateurs réunis. Et ſi la lecture de trois volumes *in-folio*, écrits en longues periodes latines, dont quelques-unes ont une page, eſt un travail faſtidieux, on en a ſouvent été dédommagé par les lumieres qu'on reconnaît avoir tirées de cette fatigante lecture.

Malgré ces ſecours, combien ne reſtait-il pas encore de difficultés à vaincre ?

La meilleure édition de Lucrèce était bien éloignée de la perfection qu'on s'eſt propoſé de donner à celle-ci. Des paſſages tronqués & altérés qu'il fallait rétablir, des ponctuations incorrectes qu'il fallait rectifier, des vers & des morceaux entiers déplacés qu'il fallait tranſpoſer, voila la tâche qu'avaient encore laiſſée les travaux ſans nombre des commentateurs. On n'a rien négligé pour la remplir ; on s'eſt aſſujetti à toutes les recherches qu'exigeait ce genre de travail. Les paſſages les plus difficiles ont été diſcutés par des perſonnes éclairées, qui ont bien voulu nous aider de leurs lumieres. Les explications les plus généralement adoptées, après un mûr examen, ont été ſuivies dans la traduction ; celles qui ont tenu quelque tems la balance en équilibre, ont été miſes en notes, afin que le lecteur fût en état de juger lui-même de nouveau le procès. Mais on ne s'eſt permis de faire aucune correction ni aucune tranſpoſition, ſans

en avertir par une note, où l'on expose les motifs qui ont porté à cette innovation. Avec ces soins & ces secours, on ose se flatter de donner au Public le texte le plus correct & le plus clair qui ait encore paru de Lucrece.

Quant à la traduction, on s'est proposé deux objets, la fidélité & l'élégance. Tant que le génie de la langue Française l'a permis, on a copié trait pour trait l'original. Cette méthode, la plus sûre pour réussir, a encore procuré l'avantage de dispenser d'un grand nombre de notes. Car la langue Française ayant au dessus de la Latine l'avantage de la clarté, souvent un passage obscur en latin, rendu mot à mot dans notre langue, est devenu assez clair pour n'avoir plus besoin d'être expliqué.

Enfin les argumens de chaque livre, qui dans un poëme philosophique ne sont pas un objet indifférent, ont été travaillés avec le plus grand soin. S'ils excedent quelquefois la mesure ordinaire, c'est

qu'on s'eſt moins propoſé d'indiquer les matieres que traite le poëte, que d'en ſuivre le fil & d'en montrer l'enchaînement ; de ſorte que ces ſix argumens réunis ſeraient une analyſe de la doctrine d'Epicure.

ABRÉGÉ

DE LA VIE DE LUCRECE.

UN Poëte philoſophe, livré par goût à la retraite, éloigné par principes de l'adminiſtration publique, & dont les actions ne ſont liées avec aucun des événemens de l'Etat, ne peut être connu de la poſtérité, que par les ouvrages qu'il lui tranſmet. Auſſi l'on ignore preſque tous les détails de la vie de Lucrece. On n'eſt pas même d'accord ſur la date de ſa naiſſance (1). On ſçait uniquement, qu'il

(1) Euſebe de Pamphilie le fait naître la 171 Olymp. ſous le conſulat de Cn. Domit. Abe-

vécut dans les tems les plus orageux de la République, lorsque Rome commençait à s'instruire & à se corrompre, à se soumettre au joug de la tyrannie & à l'empire des arts, à perdre à la fois sa barbarie & sa liberté. La noblesse de sa famille (2) l'aurait mis en état de jouer, au milieu de ces troubles, un aussi grand rôle que Cicéron, s'il avait eu autant d'ambition que l'Orateur Romain. Mais son aversion pour les affaires publiques, le fit toujours rester dans l'ordre des Chevaliers, quoiqu'il eût pu aspirer au rang de Sénateur. On croit qu'il alla à Athenes, puiser sous Zenon une connaissance pro-

---

nobarbus & de L. Cassius Longinus, l'an de R. 656. D'autres rapportent sa naissance à la 172 Olymp. sous le consulat de L. Licinius Crassus & de Q. Mucius Scævola, l'an de R. 657.

(2) La famille de Lucrece était ancienne. Cicéron parle de Q. Lucretius Vespillo, fameux Jurisconsulte, & de Q. Lucretius Ofella qu'il dit avoir été plus propre à être Juge qu'Orateur. Velleius Paterculus fait mention d'un autre *Vespillo*, dont parlent aussi Cicéron & César, & auquel ce dernier donne le titre de Sénateur.

fonde du ſyſtême d'Epicure, qu'il regardait comme la ſeule philoſophie digne de ſes concitoyens. Quelle perfection n'aurait-il pas donnée à ſon poëme, quel monument n'aurait-il pas laiſſé à la poſtérité, ſi ſa ſanté lui avait permis de déployer tout le génie qu'il avait reçu de la Nature ! Mais il eut avec le plus grand poëte de l'Italie moderne (3) le rapport ſingulier d'avoir compoſé ſon poëme, dans les intervalles que lui laiſſaient de fréquens accès de folie. Que cette folie ait été cauſée par un philtre amoureux que lui donna Lucilia, ſa femme ou ſa maîtreſſe, c'eſt un conte ridicule que ſe ſont tranſmis ſucceſſivement tous ceux qui ont écrit la vie de ce Poëte. L'époque de ſa mort n'eſt pas mieux fixée que celle de ſa naiſſance (4). On convient géné-

(3) *Voyez la vie du Taſſe, à la tête de la traduction de la Jéruſalem délivrée, par M. Mirabaud.*

(4) *Les uns diſent qu'il mourut à 42 ans, l'an de Rome 701, ſous le troiſieme conſulat*

ralement, qu'il se tua lui-même dans un âge peu avancé ; mais on dispute sur le motif qui lui inspira cette funeste résolution. Les uns l'attribuent aux troubles qui agitaient la République : mais y prenait-il assez de part, pour en être affecté jusqu'à ce point ? D'autres prétendent qu'il ne voulut pas survivre à l'exil de Memmius. Le surnom de *Carus* que portait Lucrece prouve qu'il était sensible à l'amitié. Mais un exil qui rendait au repos, à la retraite & à la méditation un ami éclairé & philosophe, pouvait-il être regardé par Lucrece comme un coup bien terrible ? Il est plus probable, ou qu'il se tua dans un accès de frénésie, ou que l'ennui d'une vie troublée sans cesse par le délire & la douleur, le détermina à y renoncer. Voila le peu de lumieres

---

de Cneius Pompeius Magnus. Donat veut qu'il soit mort à 39 ans sous le consulat de Cn. Pompeius Magnus, & de M. Licinius Crassus pour la seconde fois. Eusebe le fait vivre jusqu'à 44 ans. *Propriâ se manu interfecit anno ætatis quadragesimo quarto*, dit S. Jérome *in Chronic. Euseb.*

que l'histoire nous fournit sur la personne de Lucrece. Finissons par un passage de Virgile bien glorieux à la mémoire de notre Poëte, & dont l'application est fort simple, quoiqu'elle n'ait encore été faite par personne.

Felix, qui potuit rerum cognoscere causas;
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!
Fortunatus & ille, Deos qui novit agrestes,
Panaque Sylvanumque senem, Nymphasque sorores.

Georg. lib. II. v. 490.

Il est clair que Virgile dans ce passage se compare à Lucrece; c'est comme s'il disait : un autre avant moi s'est immortalisé en approfondissant les causes des phénomenes de la Nature, en foulant aux pieds les terreurs de la superstition, & en bravant le vain bruit de l'avare Achéron; mais celui qui a célébré les Divinités champêtres, Pan, le vieux Sylvain & les Nymphes ses sœurs, n'est pas non plus sans mérite.

De la famille Memmienne.

Le poëme de Lucrece étant dédié à Memmius, on a cru nécessaire de faire connaître en peu de mots cette famille sur laquelle Gifanius nous a laissé une longue dissertation. La famille des Memmius était très-ancienne, s'il faut en croire Virgile qui la fait remonter jusqu'à Mnesthée, *mox Italus Mnestheus, genus à quo Nomine Memmî*, Æneid. lib. V. Mais avec une origine aussi ancienne, cette famille eût-elle été plébéienne? Or c'est un fait dont on ne peut douter, puisqu'il y a eu des Memmius, tribuns du peuple.

Le premier Memmius dont il soit parlé dans l'histoire, est C. Memmius * qui fut Préteur de Sardaigne sous le consulat de C. Claudius Pulcher & de T. Sempronius Gracchus, six ans avant la

* Vid. Tit. Liv. lib. 41...42.

guerre de Persée, & qui quatre ans après sous le consulat de C. Popilius Lænas & de P. Ælius Ligur, fut Préteur en Sicile. Il eut deux fils, C. & L. Memmius, Orateurs qui fleurirent du tems de Jugurtha & de Sylla, & dont parlent Cicéron & Salluste. Le premier fut assommé à coups de bâton dans le champ de Mars par Saturninus, tribun du peuple, son ennemi, sous le consulat de C. Marius pour la sixieme fois, & de Val. Flaccus. Ce fut ce C. Memmius qui accusa de concussion L. Calpurnius Bestia, qui, pendant son consulat, envoyé en Numidie à la tête d'une armée, s'était laissé corrompre par l'argent de Jugurtha, & avait pillé celui des Alliés. Ce fut encore lui qui pendant son consulat ordonna par une loi de faire venir Jugurtha à Rome; enfin on croit qu'il fut l'auteur de la fameuse loi *Memmia*, par laquelle il était défendu de citer en justice les citoyens absens pour les affaires de la République, & ordonné d'imprimer la let-

tre *K* ſur le front des calomniateurs & des accuſateurs ſubornés. On ne dit rien de Lucius frere de Caius. L'hiſtoire parle encore d'un M. Memmius, qui fut, dans la guerre de Sertorius, Queſteur de Pompée dont il avait épouſé la ſœur. On ſoupçonne qu'il était frere ou couſin-germain de ceux-ci.

Enfin C. Memmius Gemellus, celui auquel Lucrece a dédié ſon poëme, était fils de Lucius. On croit qu'il étudia à Athenes ſous les mêmes maîtres que Lucrece. A ſon retour à Rome il obtint la préture & eut le gouvernement de Bithynie. Il mena avec lui le poëte Catulle, Curtius Nicetas, grammairien célebre, auxquels on ſoupçonne que ſe joignit auſſi Lucrece. A ſon retour il fut accuſé par Céſar, mais on ignore quelle fut l'iſſue du jugement. Quelque tems après, ſous le conſulat de L. Domitius & d'Ap. Claudius, il accuſa à ſon tour de concuſſion Gabinius, & la même année C. Rabirius Poſthumus, défendu par Cicéron

dont nous avons le plaidoyer. Il brigua inutilement le consulat, & ayant été condamné en vertu de la loi Pompeia *de Ambitu*, il se retira en exil dans la Grece, où il mourut peu d'années après. Il fallait que ce Memmius fût un homme recommandable par ses lumieres, pour avoir mérité l'amitié de Lucrece & la dédicace de son poëme. Cicéron le loue lettres Grecques, mais lui reproche de sa profonde connaissance dans les son trop de mépris pour les Latines. Il lui accorde de la finesse dans l'esprit & de la douceur dans l'expression, mais il le blâme d'avoir craint la fatigue de parler & même de penser, ajoutant que ses talens se rouillerent peu à peu par le défaut d'exercice. *C. Memmius, Lucii filius, perfectus litteris, sed Græcis : fastidiosus sanè Latinarum : argutus orator, verbisque dulcis, sed fugiens non modo dicendi verùm etiam cogitandi laborem, tantùm sibi de facultate detraxit, quantùm imminuit industria.* Cic. de Clar. Orat. ad Brutum.

Cicéron le loue de sa profonde connaissance dans les lettres grecques, mais lui reproche son trop de mépris pour les latines.

AVIS DU LIBRAIRE.

Comme des personnes éclairées ont paru desirer de trouver ici la célebre invocation d'Hesnault, qu'il n'est pas aisé de se procurer, on a cru devoir déférer à leurs avis.

DÉESSE, dont le sang a formé nos aïeux,
Toi qui fais le plaisir des hommes & des Dieux,
Qui par un doux pouvoir régnant sur tout le monde
Rends & la mer peuplée & la terre féconde,
Je t'invoque, ô Vénus, ô mere de l'Amour;
C'est par toi qu'est conçu tout ce qui voit le jour;
Un seul de tes regards écarte les nuages,
Chasse les aquilons, dissipe les orages,
Redonne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.
Dès le premier beau jour que ton astre ramene,
Les zéphyrs font sentir leur amoureuse haleine;
La Terre orne son sein de brillantes couleurs,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs.
On entend les oiseaux frappés de ta puissance,
Par mille tons lascifs, célébrer ta présence.
Pour la belle genisse on voit les fiers taureaux,
Ou bondir dans la plaine ou traverser les eaux.

Enfin les habitans des bois & des montagnes,
Des fleuves & des mers & des vertes campagnes,
Brûlant à ton aſpect d'amour & de deſir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaiſir;
Tant on aime à te ſuivre, & ce charmant empire
Qu'exerce la beauté ſur tout ce qui reſpire.
Donc, puiſque la nature eſt toute ſous ta loi,
Que rien dans l'univers ne voit le jour ſans toi,
Que ſans toi, rien n'eſt beau, rien n'aime & n'eſt aimable;
Vénus, deviens ma Muſe, & ſois-moi favorable.
Je vais de l'univers étaler les ſecrets;
J'écris pour un Héros comblé de tes bienfaits.
Memmius eut de toi les graces en partage;
Fais-les en ſa faveur briller dans cet ouvrage.
Cependant des mortels arrête les terreurs,
Ecarte loin de nous la guerre & ſes horreurs.
Tu peux tout mettre en paix & ſur mer & ſur terre;
Car que ne peux-tu point ſur le Dieu de la guerre?
Souvent ce Dieu ſi fier, vaincu par tes appas,
Dépoſe ſa fierté pour languir dans tes bras.
Sa tête eſt ſur ton ſein nonchalamment penchée,
Et l'amour tient ſon ame à ta bouche attachée,
Ses yeux étincelans errent ſur ton beau corps,
Et nourriſſent ſes feux en pillant tes tréſors:
Tant tu ſais avec art bien placer tes careſſes,
Allumer les deſirs, provoquer les tendreſſes.

Parle pour les Romains dans ces momens si doux.
Nous demandons la paix, demande-la pour nous.
Le dessein que je prends veut un esprit tranquille;
Puis-je le posséder dans ce tems difficile,
Et de tant de Héros Memmius digne fils,
Peut-il donner des soins qu'au bien de son pays?
Non, brave Memmius, n'apporte à cette étude
Qu'un esprit affranchi de toute inquiétude;
Autrement tous mes soins seraient hors de saison.
En vain j'entreprendrais d'éclairer ta raison,
Bien loin de pénétrer ce que je vais t'apprendre,
Tu te rallentirais avant que de l'entendre,
Je vais d'un vol hardi m'élever dans les cieux;
Et là te faire voir quel est l'emploi des Dieux,
Te ramener après dans la source des choses,
Et des plus grands effets te dévoiler les causes.
Tu sauras de quel fonds la Nature fait tout;
De quoi tout s'entretient, en quoi tout se résout;
Quels sont ces simples corps, cette simple matiere
Qu'on nomme premiers corps & matiere premiere:
Parce que tout vient d'eux & qu'ils sont éternels.
Car loin de notre esprit ces pensers criminels
Qui dégradent des Dieux l'immortelle nature,
Et les font ouvriers de chaque créature.
Si ces Dieux ne vivaient dans la tranquillité,
A quoi leur servirait leur immortalité?
A rien qu'à les livrer à d'éternelles peines.

C'eſt trop les intriguer dans les choſes humaines;
Ils ſont toujours puiſſans, toujours heureux ſans nous,
Et ne ſentent jamais ni pitié ni courroux.
On a vu les mortels traîner long-tems leur vie
Sous la Religion (*a*) durement aſſervie.
Long-tems du haut du ciel ce phantôme effrayant
A lancé ſur la terre un regard foudroyant.
Mais un Grec le premier, plein d'une ſage audace,
L'oſa voir d'un œil fixe & l'inſulter en face.
Tout ce qu'on dit des Dieux ne put l'en détourner;
La Terre eut beau frémir, le Ciel eut beau tonner,
Il n'en fut que plus vif à percer l'impoſture,
Et plus prompt à s'ouvrir le ſein de la Nature.
Dans l'enceinte du monde il ſe crut trop ſerré;
Le ciel ne fut pas même aſſez vaſte à ſon gré:
Rien ne lui fit obſtacle, & ce puiſſant génie
Courut de l'univers la carriere infinie.
Après avoir ſu tout, il nous a tout appris:
Nul être, nul pouvoir ne ſurprend nos eſprits;
On ſait juſqu'où s'étend tout pouvoir & tout être,
Et ce qui le termine & ce qu'il en peut naître.
Ainſi par la raiſon il ſurmonta la peur;

(*a*) Le Polythéiſme.

Ainsi l'erreur mourante aux pieds de son vainqueur,
Et la Religion (*b*) terrassée avec elle,
Attire à ce mortel une gloire immortelle.
Peut-être, Memmius, peut-être croiras-tu
Que ma philosophie attaque ta vertu;
Que de l'impiété je fonde les maximes,
Et qu'enfin je ne veux qu'ouvrir la porte aux crimes:
Mais regarde plutôt quels crimes odieux
A produit autrefois ce vain culte des Dieux;
On maltraite en Aulide une jeune Princesse,
Et qui sont les bourreaux? tous les chefs de la Grece;
Son pere. Mais Diane a soif de ce beau sang:
Agamemnon le livre, & Calchas le répand.
La belle Iphigénie au temple est amenée,
Et d'un voile aussi-tôt la victime est ornée.
Tout un grand peuple en pleurs s'empresse pour la voir;
Son pere est auprès d'elle outré de déspespoir:
Un Prêtre auprès de lui couvre un fer d'une étole.
A ce spectacle affreux elle perd la parole,
S'agenouille en tremblant se soumet à son sort,
Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort.

(*b*) L'Idolâtrie.

Il ne lui ſert de rien, à cette heure fatale,
D'être le premier fruit de la couche royale,
On l'enleve de terre, on la porte à l'autel;
Et bien loin d'accomplir un hymen ſolemnel,
Au lieu de cet hymen, ſous les yeux de ſon pere,
On l'égorge, on l'immole à Diane en colere,
Pour la rendre propice au départ des vaiſſeaux:
Tant la Religion (*c*) peut enfanter de maux?

(*c*) C'eſt-à-dire la ſuperſtition.

SUJET

SUJET
DU
PREMIER LIVRE.

Le Poëte débute par une magnifique invocation à Vénus : *viennent ensuite,* 1°. *la dédicace de son poëme à* Memmius ; 2°. *l'exposition du sujet* ; 3°. *l'éloge d'*Épicure ; 4°. *la réfutation des objections générales qu'on pourrait faire contre la doctrine du Philosophe Grec, & contre la hardiesse du Poëte Latin d'oser la rendre en sa langue. Après cette espece de Préface éloquente,* Lucrece *entre en matiere, & établit pour premier principe que* l'être ne peut sortir du néant ni y rentrer. *Il*

existe donc des corpuſcules primitifs, *dont tous les corps ſont formés, & dans leſquels ils ſe réſolvent; quoiqu'inviſibles, leur exiſtence n'en eſt pas moins inconteſtable. Mais ils ne pourraient agir, ſe mouvoir, ni même exiſter ſans vuide. L'Univers eſt donc le réſultat de ces deux choſes,* la matiere & le vuide. *Tout ce qui n'eſt ni l'un ni l'autre, en eſt* propriété *ou* accident, *& non pas une troiſieme claſſe d'êtres à part. Les corps premiers étant la baſe des ouvrages de la Nature, doivent être parfaitement ſolides, indiviſibles & éternels. C'eſt donc à tort qu'*Héraclite *donne aux corps pour principe le*

feu ; d'autres Philosophes, l'eau, l'air ou la terre, & Empedocles *les quatre élémens.* L'Homœomerie d'Anaxagore *n'explique pas mieux la formation des êtres. Le* Grand tout *indestructible dans ses principes, est infini dans sa masse. Il n'y a donc pas de centre où tendent les corps graves ; la doctrine des* Antipodes *est donc une folie.*

TITI
LUCRETII CARI
DE
RERUM NATURA.

LIBER PRIMUS.

ÆNEADUM genetrix, hominum divûmque voluptas,
Alma Venus, cœli subter labentia signa,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras; per te quoniam genus omne animantûm
Concipitur, visitque exortum lumina solis:
Te, Dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventumque tuum; tibi suaves dædala tellus
Summittit flores; tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.
Nam simul ac species patefacta est verna diei,
Et reserata viget genitabilis aura Favonî;
Aëriæ primùm volucres te, Diva, tuumque

H. Gravelot inv. Basset Sculp.

Nullam
Rem gigni patitur, nisi morte adjutam alienâ.
Lucr. L. I. V. 264.

LUCRECE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

LIVRE PREMIER.

MERE des Romains, charme des hommes & des Dieux ; ô Vénus, ô Déesse bienfaisante, du haut de la voûte étoilée, tu répands la fécondité sur les mers qui portent les navires, sur les terres qui donnent les moissons. C'est par toi que les animaux de toute espece sont conçus & ouvrent leurs yeux à la lumiere. Tu parais & les vents s'enfuient, les nuages sont dissipés, la terre déploie la variété de ses tapis ; l'Océan prend une face riante ; le ciel devenu serein répand au loin la plus vive splendeur. A peine le printems a ramené les beaux jours, à peine le zéphir a recouvré son haleine féconde, déja les habitans de l'air ressentent ton atteinte, &

Significant initum, percussæ corda tuâ vi:
Indè feræ pecudes persultant pabula læta,
Et rapidos tranant amnes; ita capta lepore
Illecebrisque tuis, omnis natura animantûm
Te sequitur cupidè, quò quamque inducere pergis:
Denique per maria ac montes fluviosque rapaces
Frondiferasq; domos avium camposq; virentes,
Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
Efficis ut cupidè generatim sæcla propagent.
Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quidquam dias in luminis oras
Exoritur, neq; fit lætum, nec amabile quidquam;
Te sociam studeo scribundis versibus esse,
Quos ego de RERUM NATURÂ pangere conor
Memmiadæ nostro, quem tu, Dea, tempore in omni,
Omnibus ornatum voluisti excellere rebus:
Quò magis æternum da dictis, Diva, leporem.

Effice ut interea fera mœnera militiaï
Per maria ac terras omnes sopita quiescant:
Nam tu sola potes tranquill â pace juvare
Mortales; quoniam belli fera mœnera Mavors
Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
Rejicit, æterno devinctus volnere amoris;
Atque ita suspiciens, tereti cervice repôstâ,
Pascit amore avidos, inhians in te, Dea, visus;
Eque tuo pendet resupini spiritus ore.

se pressent d'annoncer ton retour ; aussi-tôt les troupeaux enflammés bondissent dans leurs pâturages & traversent les fleuves rapides. Epris de tes charmes, saisis de ton attrait, tous les êtres vivans brûlent de te suivre, par-tout où tu les entraînes. Enfin dans les mers, sur les montagnes, au milieu des fleuves impétueux, des bocages touffus, des vertes campagnes, ta douce flamme pénetre tous les cœurs, anime toutes les especes de desir de se perpétuer. Puisque tu es l'unique Souveraine de la nature, la créatrice des êtres, la source des graces & du plaisir, daigne, ô Vénus, t'associer à mon travail, & m'inspirer ce Poëme sur la *NATURE*. Je le consacre à ce Memmius que tu as orné en tout tems de tes dons les plus rares, & qui nous est également cher à tous deux. C'est en sa faveur que je te demande pour mes vers un charme qui ne se flétrisse jamais.

Cependant assoupis & suspends sur la terre & l'onde les fureurs de la guerre. Toi seule peux faire goûter aux mortels les douceurs de la paix. Du sein des allarmes le Dieu des batailles se rejette dans tes bras. Là, retenu par la blessure d'un amour éternel, les yeux levés vers toi, la tête posée sur ton sein, la bouche entr'ouverte, il repaît d'amour ses regards avides, & son ame reste comme suspendue à tes levres. Dans ce

Hunc tu, Diva, tuo recubantem corpore sancto;
Circumfusa super, suaves ex ore loquelas
Funde, petens placidam Romanis, Inclita, pacem.
Nam neque nos agere hoc, patriaï tempore iniquo,
Possumus æquo animo; neque Memmî clara propago,
Talibus in rebus, communi deesse saluti.

Quod superest, vacuas aures mihi, Memmiada, & te
Semotum à curis adhibe veram ad rationem;
Ne mea dona, tibi studio dispôsta fideli,
Intellecta priùs quàm sint, contempta relinquas:
Nam tibi de summâ cœli rarione Deûmque
Disserere incipiam, & rerum primordia pandam,
Undè omnes Natura creet res, auctet alatque:
Quòve eadem rursum Natura petempta resolvat:
Quæ nos *materiem*, & *genitalia corpora* rebus
Reddundâ in ratione vocare, & *semina* rerum
Appellare suemus, & hæc eadem usurpare
Corpora prima, quòd ex illis sunt omnia primis.

Omnis enim per se Divûm natura necesse est
Immortali ævo summâ cum pace fruatur,
Semota ab nostris rebus, sejunctaque longè;
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostrî,

moment d'ivresse où tes membres sacrés le soutiennent, ô Déesse, panchée tendrement sur lui, abandonnée à ses embrassemens, verse dans son ame la douce persuasion, & sois la puissante médiatrice de la paix. Hélas ! Dans les troubles de ma patrie m'est-il permis de chanter, & l'illustre Memmius manquera-t-il à la défense de l'Etat, pour prêter l'oreille à mes sons ?

Puissiez-vous donc bientôt, ô Memmius, délivré de ces tristes soins, apporter un esprit libre à l'étude de la sagesse, & ne point rejetter ces fruits d'une étude pénible avant de les avoir connus. Je vous dévoilerai le systême du ciel, & la nature des Dieux ; je vous ferai connaître les principes à l'aide desquels la Nature forme, accroît & nourrit les êtres, & dans lesquels elles les réduit après leur destruction : parties élémentaires, auxquelles je donnerai dans le cours de cet ouvrage les noms de *Matiere*, de *Corps générateurs*, de *Principes* & de *Corps premiers*, parce qu'ils précedent & produisent tout.

En effet les Dieux par le privilege de leur nature doivent jouir dans une profonde paix de leur immortalité ; hors de la sphere de nos événemens, éloignés de notre monde, à l'abri de la douleur & du danger, se suffisans à eux-mêmes,

Nec bene promeritis capitur, nec tangitur irâ.

Humana ante oculos fœdè cùm vita jaceret
In terris, oppressa gravi sub Relligione,
Quæ caput à cœli regionibus obstendebat,
Horribili super aspectu mortalibus instans;
Primùm Graïus homo mortales tollere contrà
Est oculos ausus, primusque obsistere contrà:
Quem nec fama Deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit cœlum; sed eò magis acrem
Virtutem inritât animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.
Ergo vivida vis animi pervicit, & extra
Processit longè flammantia mœnia mundi,
Atque omne immensum peragravit mente animoque;
Unde refert nobis victor, quid possit oriri,
Quid nequeat; finita potestas denique quoique
Quânam sit ratione, atque altè terminus hærens.
Quare Relligio pedibus subjecta vicissim
Obteritur, nos exæquat victoria cœlo.

Illud in his rebus vereor, ne fortè rearis
Impia te rationis inire elementa, viamque
Endogredi sceleris; quod contrà, sæpiùs olim
Relligio peperit scelerosa atque impia facta:
Aulide quo pacto Triviaï virginis aram,

indépendans de nous, ils ne sont ni [illegible] nos vertus, ni accessibles à la colere.

Dans le tems où l'homme avili rampait sous les chaînes pesantes du fanatisme, ce tyran farouche, qui, du milieu des nues, montrait sa tête épouvantable, & dont l'œil effrayant menaçait d'en haut les mortels ; un homme né dans la Grece osa le premier lever contre lui ses regards, & refusa de s'incliner. Ni ces Dieux si vantés, ni leurs foudres, ni le bruit menaçant du ciel en courroux ne purent l'intimider. Son courage s'irrita par les obstacles. Impatient de briser l'étroite enceinte de la Nature, son génie vainqueur s'élança au-delà des bornes enflammées du monde, parcourut à pas de géant les plaines de l'immensité, & eut la gloire d'enseigner aux hommes ce qui peut ou ne peut pas naître, & comment la puissance des corps est bornée par leur essence même. Ainsi la superstition fut à son tour foulée aux pieds ; & sa défaite nous rendit égaux aux Dieux.

Mais je crains, ô Memmius, que vous ne m'accusiez de vous ouvrir une école d'impiété, & de conduire vos pas dans la route du crime. C'est au contraire la superstition, qui trop souvent inspira des actions impies & criminelles. Ainsi

Iphianassaï turpârunt sanguine fœdè,
Ductores Danaûm delecti, prima virorum:
Cui simul infula virgineos circumdata comptus,
Ex utrâque pari malarum parte profusa est,
Et mœstum simul ante aras adstare parentem
Sensit, & hunc propter ferrum celare ministros,
Aspectuque suo lacrymas effundere cives;
Muta metu, terram genibus summissa petebat;
Nec miseræ prodesse in tali tempore quibat,
Quòd patrio princeps donârat nomine regem.
Nam sublata virûm manibus tremebundaque, ad aras
Deducta est, non ut, solenni more sacrorum
Perfecto, posset claro comitari Hymenæo;
Sed casta, incestè, nubendi tempore in ipso,
Hostia concideret mactatu mœsta parentis;
Exitus ut classi felix faustusque daretur.
Tantùm Religio potuit suadere malorum!

Tutemet à nobis jam quovis tempore vatum
Terriloquis victus dictis desciscere quæres:
Quippe etenim quàm multa tibi jam fingere possum
Somnia, quæ vitæ rationes vertere possint,

l'élite des chefs de la Grece, les premiers héros du monde, souillerent jadis en Aulide l'autel de Diane du sang d'Iphigénie. Quand le bandeau funebre, eut paré la chevelure de la jeune Princesse, & flotté le long de ses joues innocentes; quand elle vit son pere au pied de l'autel, debout, l'œil triste, & l'air morne; à côté de lui les Sacrificateurs cachant sous leurs robes le couteau sacré; & un grand peuple en larmes autour d'elle : à ce spectacle, muette d'effroi, elle tombe sur ses genoux, comme une suppliante. Que lui servait, dans cet instant fatal, d'avoir la premiere donné le nom de pere au Roi de Mycenes ? Des Prêtres impitoyables la soulevent & la portent tremblante à l'autel, non pour la reconduire au milieu d'un pompeux cortege après la cérémonie de l'Hymenée, mais pour la faire expirer sous les coups de son pere, au moment même que l'amour destinait à son mariage. Et pourquoi ? Afin d'obtenir un heureux départ pour la flotte des Grecs. Tant la superstition inspire aux hommes de barbarie !

Vous-même, ô Memmius, fatigué par les récits effrayans des Poëtes de tous les siecles, vous me fuirez peut-être craignant de trouver aussi dans mon Poëme des songes lugubres, capables de troubler tout le systême de votre

Fortunaſque tuas omnes turbare timore ?
Et meritò ; nam ſi certam finem eſſe viderent
Ærumnarum homines, aliquâ ratione valerent,
Relligionibus, atque minis obſiſtere vatum.
Nunc ratio nulla eſt reſtandi, nulla facultas ;
Æternas quoniam pœnas in morte timendum :
Ignoratur enim quæ ſit natura animaï ;
Nata ſit, an contrà naſcentibus inſinuetur ;
Et ſimul intereat nobiſcum morte dirempta,
An tenebras Orci viſat vaſtaſque lacunas,
An pecudes alias divinitùs inſinuet ſe ;
Ennius ut noſter cecinit, qui primus amœno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam,
Per gentes Italas hominum quæ clara clueret ;
Etſi præterea tamen eſſe Acheruſia templa
Ennius æternis exponit verſibus edens ;
Quò neque permanent animæ, neque corpora noſtra,
Sed quædam ſimulacra modis pallentia miris :
Undè ſibi exortam ſemper florentis Homeri
Commemorat ſpeciem, lacrymas & fundere ſalſas
Cœpiſſe, & rerum naturam expandere dictis.

Quapropter bene, cùm ſuperis de rebus habenda
Nobis eſt ratio, ſolis lunæque meatus
Quâ fiant ratione, & quâ vi quæque genantur,

vie, & d'empoisonner votre bonheur par la crainte. Et vous auriez raison : car si l'homme voyait un terme fixe à ses maux, il aurait au moins quelque ressource contre les menaces de la superstition & des Poëtes. Mais quel moyen lui reste-t-il de se défendre aujourd'hui qu'il a des peines éternelles à redouter après la mort ? C'est que la nature de son ame est un problême pour lui. Il ignore si elle naît avec le corps, ou s'y insinue au moment de la naissance ; si elle meurt avec nous par la dissolution de ses parties ; ou si elle va visiter les sombres bords ; ou si enfin l'ordre des Dieux la fait passer dans des corps d'animaux, ainsi que l'a chanté Ennius, le premier, qui du riant sommet de l'Hélicon soit descendu dans le Latium, le front ceint d'une couronne immortelle. Néanmoins il décrit dans son poëme divin un séjour habité, non par des corps ou des esprits, mais par des ombres pâles & légeres, entre lesquelles le phantôme de l'immortel Homere lui apparut, versa des larmes ameres à sa vue, & lui dévoila les secrets de la nature.

Avant donc de porter nos regards au dessus de nos têtes, de suivre le cours du soleil & de la lune, & d'approfondir la cause des phénomenes terrestres ; il est essentiel avant tout de recher-

In terris ; tum cumprimis, ratione ſagaci,
Unde anima atque animi conſtet natura videndum,
Et quæ res nobis vigilantibus obvia, mentes
Terrificet morbo affectis ſomnoque ſepultis ;
Cernere uti videamur eos, audireque coram,
Morte obitâ, quorum tellus amplectitur oſſa.

Nec me animi fallit, Graïorum obſcura reperta
Difficile illuſtrare Latinis verſibus eſſe ;
Multa novis verbis præſertim cùm ſit agendum,
Propter egeſtatem linguæ & rerum novitatem.
Sed tua me virtus tamen, & ſperata voluptas
Suavis amicitiæ, quemvis perferre laborem
Suadet, & inducit noctes vigilare ſerenas,
Quærentem dictis quibus, & quo carmine demum,
Clara tuæ poſſim præpandere lumina menti,
Res quibus occultas penitùs conviſere poſſis.
Hunc igitur terrorem animi tenebraſque, neceſſe eſt
Non radii ſolis, neque lucida tela diei
Diſcutiant, ſed naturæ ſpecies ratioque.

Principium hinc cujus nobis exordia ſumet,
Nullam rem è nihilo gigni divinitùs unquàm ;
Quippe ita formido mortales continet omnes,
Quòd multa in terris fieri, cœloque tuentur,

cher les principes constitutifs de l'esprit & de l'ame, & la nature des objets, qui après l'avoir frappée pendant le jour, l'effraient de nouveau dans le sommeil ou la maladie, avec une telle vérité, qu'on croit voir & entendre ceux que la mort a moissonnés, & dont la terre enferme les dépouilles.

Je n'ignore pas d'un autre côté que notre langue ne se prête qu'avec peine aux recherches obscures de la Grece. La disette des mots & la nouveauté du sujet m'obligeront souvent de créer des termes. Mais votre mérite, mon cher Memmius, & le plaisir que me promet une amitié si douce me rendent capable des travaux les plus pénibles. J'aime à chercher, dans le calme d'une nuit tranquille, des tours heureux, des images brillantes, qui puissent porter la lumiere dans votre ame, & vous dévoiler le systême entier de l'Univers. Car pour dissiper les terreurs de la superstition & les ténebres de l'ignorance, il est besoin, non des rayons du soleil, & de la lumiere du jour, mais de l'étude réfléchie de la nature.

Ecoutez donc sa voix. Elle vous apprendra d'abord que *la Divinité même ne peut tirer l'être du néant*. La crainte subjugue tellement les cœurs des mortels, qu'à la vue des phénomenes du ciel

Quorum operum causas nullâ ratione videre
Possunt, ac fieri divino numine rentur.
Quas ob res, ubi viderimus nil posse creari
De nihilo, tum quod sequimur jam rectiùs indè
Perspiciemus, & unde queat res quæque creari,
Et quo quæque modo fiant operâ sine Divûm.

Nam si de nihilo fierent, ex omnibu' rebus
Omne genus nasci posset; nil semine egeret.
E mare primùm homines, è terrâ posset oriri
Squammigerum genûs & volucres, erumpere cœlo
Armenta atque aliæ pecudes, genus omne ferarum,
Incerto partu, culta ac deserta teneret:
Nec fructus iidem arboribus constare solerent;
Sed mutarentur: ferre omnes omnia possent.
Quippe, ubi non essent genitalia corpora cuique,
Quî posset mater rebus consistere certa?
At nunc, seminibus quia certis quidque creatur;
Indè enascitur atque oras in luminis exit,
Materies ubi inest cujusque & corpora prima.
Atque hâc re nequeunt ex omnibus omnia gigni,
Quòd certis in rebus inest secreta facultas.

& de la terre dont ils ne pouvaient pénétrer les causes, ils ont soumis la nature à des Dieux créateurs. Quand nous nous serons assurés que rien ne se fait de rien, nous distinguerons plus aisément le but où nous tendons, la source d'où sortent les êtres, & la maniere dont chaque chose peut se former sans le secours des Dieux.

Si quelque chose s'engendrait de rien, les êtres de toute espece pourraient naître indifféremment de toute sorte de corps sans avoir besoin de germes particuliers. L'homme pourrait naître dans les ondes : les poissons & les oiseaux se former dans la terre : les troupeaux s'élancer des nues : & les bêtes féroces, enfans du hazard, se plaire également dans les lieux cultivés ou dans les déserts. Les arbres n'offriraient pas constamment les mêmes fruits : ils en changeraient chaque jour ; tous les corps pourraient produire des fruits de toute espece : car s'il n'y a point de germes, dès-lors plus d'ordre ni d'uniformité dans les générations. Mais comme toutes les productions de la nature ont pour base des semences déterminées ; elles ne naissent qu'à l'endroit où se trouve la matiere qui leur est propre, les élémens qui leur conviennent. Et c'est cette énergie, différente selon les principes, qui circonscrit les générations & entretient l'ordre dans la nature.

Præterea cur vere rosam, frumenta calore,
Vites autumno fundi sudante videmus?
Si non, certa suo quia tempore semina rerum
Cùm confluxerunt, patefit quodcunque creatur;
Dum tempestates adsunt, & vivida tellus
Tutò res teneras effert in luminis oras.
Quòd si de nihilo fierent, subitò exorerentur,
Incerto spatio, atque alienis partibus anni;
Quippe ubi nulla forent primordia, quæ genitali
Concilio possent arceri tempore iniquo.

Nec porrò augendis rebus spatio foret usus
Seminis ad coïtum, è nihilo si crescere possent:
Nam fierent juvenes subitò ex infantibu' parvis,
E terrâque exorta repentè arbusta salirent:
Quorum nil fieri manifestum est; omnia quandò
Paulatim crescunt, ut par est, semine certo;
Crescendoque genus servant; ut noscere possis,
Quæque suâ de materiâ grandescere alique.

Huc accedit uti, sine certis imbribus anni,
Lætificos nequeat fœtus summittere tellus;
Nec porro secreta cibo natura animantûm,
Propagare genus possit vitamque tueri:

Ne voyez-vous pas la rose naître au printems, les moissons jaunir en été, la vigne mûrir dans les beaux jours de l'automne ? C'est que, dans le tems fixe, les semences se rassemblent, les productions se développent, & la terre au moment marqué par la saison, expose avec assurance ses tendres nourrissons à l'impression de l'air. Mais si l'être sortait du néant, elles naîtraient tout-à-coup, dans des tems indéterminés, dans des saisons contraires; puisqu'il n'y aurait pas d'élémens dont le vice des saisons pût empêcher l'assemblage.

Allons plus loin ; les corps tirés du néant n'auraient pas besoin pour croître du tems & de la réunion de leurs germes. L'enfance ne serait pas séparée de l'adolescence ; & l'arbuste à peine éclos s'élancerait tout-à-coup vers la nue. Ce n'est pas là la marche de la Nature. La fixité des élémens assujettit les corps à des progrès lents, & leur impriment un caractere spécifique qu'ils conservent en croissant : preuve évidente que chaque être à sa matiere propre qui sert à le nourrir & à le développer.

Si vous considérez d'un autre côté que, sans les pluies réglées de l'année, la terre ne vous offrirait pas ses utiles productions, & que les animaux, privés d'alimens, ne pourraient se conserver ni

Ut potiùs multis communia corpora rebus
Multa putes esse, ut verbis elementa videmus,
Quàm sine principiis ullam rem existere posse.

Denique cur homines tantos Natura parare
Non potuit, pedibus qui pontum per vada possent
Transire, & magnos manibus divellere montes,
Multaque vivendo vitalia vincere sæcla?
Si non materies quia rebus reddita certa est
Gignundis, è quâ constat quid possit oriri:
Nil igitur fieri de nilo posse fatendum est,
Semine quandò opus est rebus, quo quæque creatæ
Aëris in teneras possint proferrier auras.

Postremò, quoniam incultis præstare videmus
Culta loca, & manibus meliores reddier fœtus;
Esse videlicet in terris primordia rerum,
Quæ nos, fœcundas vertentes vomere glebas,
Terraïque solum subigentes, cimus ad ortus:
Quòd si nulla forent, nostro sine quæque labore,
Sponte suâ multò fieri meliora videres.

Huc accedit uti quidque in sua corpora rursum
Dissolvat Natura, neque ad nihilum interimat res.

ſe propager : bien loin de refuſer des principes aux corps, vous reconnaîtrez des élémens communs à pluſieurs individus comme des lettres communes à pluſieurs mots.

Enfin pourquoi la Nature n'a-t-elle pas pu faire des hommes aſſez grands pour paſſer à gué l'Océan, aſſez forts pour déraciner de la main les plus hautes montagnes, aſſez robuſtes pour ſurvivre à la révolution de pluſieurs ſiecles ? Sinon parce que la nature fixe des élémens, détermine les qualités des individus. Avouons donc que rien ne ſe peut faire de rien, puiſque chaque corps a beſoin pour naître d'un germe particulier.

En un mot ne voyons-nous pas les terres cultivées plus fertiles que les déſerts, & les productions de la nature s'améliorer ſous la main du Laboureur ? il y a donc dans le ſol des parties élémentaires dont nous excitons l'énergie en remuant les glebes ; & en déchirant le flanc de la terre. Sans cela qu'aurions-nous beſoin de nous tourmenter ? Tous les êtres tendraient d'eux-mêmes à la perfection.

A cette vérité joignons-en une autre ; c'eſt que la Nature n'anéantit rien, mais réduit ſimplement chaque tout en ſes parties élémentaires ;

Nam si quid mortale è cunctis partibus esset,
Ex oculis res quæque repentè erepta perirer;
Nullâ vi foret usus enim, quæ partibus ejus
Discidium parere, & nexus exsolvere posset:
At nunc, æterno quia constant semine quæque;
Donec vis obiit, quæ res diverberet ictu,
Aut intus penetret per inania dissolvatque,
Nullius exitium patitur Natura videri.

Præterea, quæcunque vetustate amovet ætas,
Si penitùs perimit consumens materiem omnem;
Unde animale genus generatim in lumina vitæ
Redducit Venus? aut redductum dædala tellus
Unde alit atque auget, generatim pabula præbens?
Undè mare, ingenui fontes externaque longè
Flumina suppeditant? Unde æther sidera pascit?
Omnia enim deber, mortali corpore quæ sunt,
Infinita ætas consumpse anteacta diesque:
Quòd si in eo spatio atque anteactâ ætate fuêre,
E quibus hæc rerum consistit summa refecta;
Immortali sunt naturâ prædita certè.
Haud igitur possunt ad nilum quæque reverti.

Denique res omnes eadem vis causaque volgò
Conficeret, nisi materies æterna, teneret
Inter se nexas, minùs aut magis endopeditè.
Tactus enim lethi satis esset causa profectò;
Quippe,

si les élémens étaient destructibles, les corps disparaîtraient en un moment ; il ne serait pas nécessaire qu'une action lente troublât l'union des principes, en rompît les liens : au lieu que la Nature, ayant rendu éternels les élémens de la matiere, ne nous présente l'image de la destruction, que quand une force étrangere a frappé la masse ou pénétré le tissu des corps.

D'ailleurs, si le tems anéantissait tout ce qui disparaît à nos yeux, dans quelle source la Nature puiserait-elle ses réproductions ? Comment la terre pourrait-elle nourrir les especes régénérées ? De quel réservoir les rivieres & les fontaines tireraient-elles ce tribut continuel qu'elles viennent de si loin payer à l'Océan ? De quels alimens se repaîtraient les feux du ciel ? Si les élémens étaient périssables, la révolution de tant de siecles écoulés devrait en avoir tari la source. Si au contraire aussi anciens que les tems, ils travaillent de toute éternité aux réproductions de la Nature, il faut qu'ils soient immortels, & que rien dans l'univers ne puisse s'anéantir.

Enfin la même cause ferait périr tous les corps, si leurs élémens n'étaient éternels, & liés par des nœuds plus ou moins serrés. Le tact seul suffirait pour les détruire. Quelle résistance op-

Quippe, ubi nulla forent æterno corpore, eorum
Contextum vis deberet diſſolvere quæque.
At nunc, inter ſe quia nexus principiorum
Diſſimiles conſtant, æternaque materies eſt;
Incolumi remanent res corpore, dum ſatis acris
Vis obeat pro texturâ cujuſque reperta.
Haud igitur redit ad nihilum res ulla, ſed omnes
Diſcidio redeunt in corpora materiaï.

Poſtremò pereunt imbres, ubi eos pater Æther
In gremium matris Terraï præcipitavit?
At nitidæ ſurgunt fruges, ramique vireſcunt
Arboribus; creſcunt ipſæ, fœtuque gravantur.
Hinc alitur porrò noſtrum genus, atque ferarum:
Hinc lætas urbes pueris florere videmus,
Frondiferaſque novis avibus canere undique ſilvas:
Hinc feſſæ pecudes pingues per pabula læta
Corpora deponunt, & candens lacteus humor
Uberibus manat diſtentis: hinc nova proles
Artubus infirmis teneras laſciva per herbas
Ludit, lacte mero mentes percuſſa novellas.
Haud igitur penitùs pereunt quæcunque videntur:
Quandò alid ex alio reficit Natura, nec ullam
Rem gigni patitur, niſi morte adjutam alienâ.

poserait un frêle assemblage de parties destructibles ? Au lieu que les différens liens des corps étant dissemblables & la matiere éternelle, chaque être subsiste, jusqu'à ce qu'il éprouve un choc proportionné à l'union de ses principes ; rien donc ne s'anéantit, & la destruction n'est que la dissolution des élémens.

Ces pluies que l'air fécond verse à grands flots dans le sein de notre mere commune vous paraissent perdues ? Mais par elles la terre se couvre de moissons, les arbres reverdissent, leur cime s'éleve, leurs rameaux se courbent sous le poids des fruits. Ce sont ces pluies salutaires qui fournissent aux hommes leurs alimens & aux animaux leur pâture. De-là cette jeunesse florissante qui peuple nos villes, ce nouvel essaim de chantres harmonieux qui font retentir nos bois. Voyez les troupeaux reposer dans les rians pâturages leurs membres fatigués d'embonpoint, des ruisseaux d'un lait pur s'échapper de leurs mammelles tendues. Enivrés de cette douce liqueur, les tendres agneaux s'égaient sur le gazon, & essaient entr'eux mille jeux folâtres. Les corps ne sont donc pas anéantis en disparaissant à nos yeux. La Nature forme de nouveaux êtres de leurs débris ; & ce n'est que par la mort des uns qu'elle accorde la vie aux autres.

Nunc age, res quoniam docui non posse creari
De nihilo, neque item genitas ad nil revocari,
Ne quà fortè tamen cœptes diffidere dictis,
Quòd nequeunt oculis rerum primordia cerni;
Accipe præterea, quæ corpora tute necesse est
Confiteare esse in rebus, nec posse videri.

Principio, venti vis verberat incita pontum,
Ingentisque ruit navis, & nubila differt:
Interdum rapido percurrens turbine campos
Arboribus magnis sternit, montesque supremos
Sylvifragis vexat flabris: ita perfurit acri
Cum fremitu, sævitque minaci murmure pontus.
Sunt igitur venti nimirum corpora cæca,
Quæ mare, quæ terras, quæ denique nubila cœli
Verrunt, ac subitò vexantia turbine raptant.
Nec ratione fluunt aliâ, stragemque propagant.
Ac cùm mollis aquæ fertur natura repentè
Flumine abundanti, quod largis imbribus auget
Montibus ex altis magnus decursus aquaï,
Fragmina conjiciens sylvarum, arbustaque tota,
Nec validi possunt pontes venientis aquaï
Vim subitam tolerare: ita magno turbidus imbri,
Molibus incurrens, validis cum viribus amnis,
Dat sonitu magno stragem, volvitque sub undis
Grandia saxa, ruit quà quidquid fluctibus obstat.
Sic igitur debent venti quoque flamina ferri,

Vous êtes convaincu maintenant, Memmius, que l'être ne peut sortir du néant ni s'y perdre : mais pour dissiper les doutes que pourrait laisser dans votre esprit l'invisibilité des atomes, apprenez qu'il est des corps que l'œil n'apperçoit pas, & dont toutefois la raison reconnait l'existence.

Tel est le vent, cet élément terrible, dont la fureur souleve les ondes, submerge la masse des vaisseaux & disperse les nuages ; dont les tourbillons rapides s'élancent dans les plaines & couvrent la terre de la dépouille des plus grands arbres ; dont le souffle destructeur tourmente la cime des monts, & fait bouillonner l'Océan avec un affreux murmure. Le vent, quoiqu'invisible, est donc un corps, puisqu'il balaye à la fois le ciel, la terre & la mer, & parseme l'air de leurs débris.. C'est un fluide semblable à un fleuve, dont le lit tranquille est gonflé tout-à-coup par les pluies abondantes qui roulent en torrent du haut des monts chargées de la dépouille des forêts. Les ponts les plus solides ne peuvent soutenir le choc de l'onde déchaînée. Ces redoutables masses d'eau heurtent les digues, les font écrouler avec bruit, en emportent les rochers flottans, & renversent tous les obstacles qui s'opposent à leur fureur. C'est ainsi que les vents en courroux font tout

Quæ, veluti validum flumen, cùm procubuere,
Quamlibet in partem trudunt res antè, ruuntque
Impetibus crebris; interdum vertice torto
Corripiunt, rapidoque rotantia turbine portant.
Quare etiam atque etiam sunt venti corpora cæca:
Quandoquidem factis ac moribus, æmula magnis
Amnibus inveniuntur, aperto corpore qui sunt.

Tum porrò varios rerum sentimus odores:
Nec tamen ad nares venientes cernimus unquam:
Nec calidos æstus tuimur, nec frigora quimus
Usurpare oculis, nec voces cernere suemus:
Quæ tamen omnia corporeâ constare necesse est
Naturâ: quoniam sensus impellere possunt.
TANGERE ENIM ET TANGI, NISI CORPUS, NULLA POTEST RES.

Denique fluctifrago suspensæ in littore vestes
Uvescunt, eædem dispansæ in sole serescunt.
At neque quo pacto persederit humor aquaï
Visu' est, nec rursum quo pacto fugerit æstu;
In parvas igitur partes dispergitur humor,
Quas oculi nullâ possunt ratione videre.
Quin etiam, multis solis redeuntibus annis,
Annulus in digito subtertenuatur habendo:
Stillicidî casus lapidem cavat: uncus aratri
Ferreus occultè decrescit vomer in arvis:

plier ſous l'effort de leur haleine. Ils chaſſent leur proie devant eux, la terraſſent, lui livrent mille aſſauts, l'enveloppent dans leurs tourbillons, & la font tourner rapidement dans le vague de l'atmoſphere. Je le répete donc, le vent quoiqu'inviſible eſt un corps, puiſqu'il reſſemble dans ſa nature & dans ſes effets aux grands fleuves, dont l'exiſtence eſt ſenſible à tous les yeux.

Nous n'appercevons pas les molécules déliées qui viennent frapper l'odorat ; nous ſentons pourtant les odeurs. L'œil humain ne ſaiſit point la chaleur, le froid, le ſon. Toutefois on ne peut leur refuſer la nature des corps, puiſqu'ils agiſſent ſur les ſens, & que LES CORPS SEULS ONT LE POUVOIR DE TOUCHER ET D'ÊTRE TOUCHÉS.

Expoſez une étoffe au bord de la mer ; l'humidité la pénetre ; étendez la au ſoleil ; l'humidité s'en évapore. Cependant vous n'avez pas vu de fluide pénétrer le tiſſu de l'étoffe, ni s'en dégager à l'aide de la chaleur ; c'eſt qu'alors l'eau diviſée en parties inſenſibles échappe à la vue la plus perçante. Après un certain nombre de ſoleils, l'anneau qui brille à votre doigt s'amincit, les gouttes de la pluie cavent la pierre ſous nos toits, le ſoc de la charrue s'émouſſe dans le ſillon,

Strataque jam volgi pedibus detrita viarum
Saxea conſpicimus : tum portas propter ahena
Signa manus dextras oſtendunt attenuari
Sæpe ſalutantûm tactu, præterque meantûm.
Hæc igitur minui, cùm ſint detrita, videmus :
Sed quæ corpora decedant in tempore quoque,
Invida præcluſit ſpeciem Natura videndi.
Poſtremò, quæcunque dies, Naturaque rebus
Paulatim tribuit moderatim creſcere cogens,
Nulla poteſt oculorum acies contenta tueri :
Nec porrò quæcunque ævo, macieque ſeneſcunt :
Nec mare quæ impendent veſco ſale ſaxa pereſa,
Quid quoque amittant in tempore, cernere poſſis.
Corporibus cæcis igitur Natura gerit res.

Nec tamen undique corporeâ ſtipata tenentur
Omnia naturâ ; namque eſt in rebus inane.
Quod tibi cognoſſe in multis erit utile rebus :
Nec ſinet errantem dubitare, & quærere ſemper
De ſummâ rerum, & noſtris diffidere dictis.

Quapropter locus eſt intactus, *inane*, vacanſque :
Quod ſi non eſſet, nullâ ratione moveri
Res poſſent : namque officium, quod corporis extat,
Officere, atque obſtare, id in omni tempore adeſſet

les pierres dont nos rues sont pavées s'usent sous les pas du peuple, & aux portes de la ville la main droite des statues d'airain diminue sous les baisers continuels de la foule qui entre & qui sort. Nous remarquons avec le tems que ces corps ont souffert des pertes. Mais des parties qui s'en séparent à tout moment, la Nature jalouse nous en a interdit la vue. Elle dérobe à nos yeux, & les molécules insensibles qui font croître lentement les corps, & les parties subtiles que leur ôte la vieillesse, & les atomes imperceptibles que le sel rongeur de la mer enleve à ces rochers orgueilleux qui menacent son onde. La Nature n'agit donc qu'à l'aide de corps imperceptibles.

Ne croyez pas cependant que tout l'espace soit rempli par la matiere. Il existe du vuide, mon cher Memmius. C'est une vérité dont vous sentirez plus d'une fois l'importance, qui fixéra vos doutes, préviendra vos difficultés & vous inspirera une juste confiance en mes écrits.

Il y a donc un espace impalpable qu'on nomme *le vuide*, sans lequel on ne peut concevoir le mouvement. Car le propre des corps étant de résister, ils ne cesseraient de se faire obstacle,

Omnibus : haud igitur quidquam procedere posset,
Principium quoniam cedendi nulla daret res.
At nunc per maria, ac terras, sublimaque cœli,
Multa modis multis variâ ratione moveri
Cernimus ante oculos : quæ, si non esset inane,
Non tam sollicito motu privata carerent,
Quàm genita omninò nullâ ratione fuissent :
Undique materies quoniam stipata quiesset.

Præterea quamvis solidæ res esse putentur,
Hinc tamen esse licet raro cum corpore cernas :
In saxis, ac speluncis permanat aquarum
Liquidus humor, & uberibus flent omnia guttis :
Dissupat in corpus sese cibus omne animantum :
Crescunt arbusta, & fœtus in tempore fundunt :
Quòd cibus in totas usque ab radicibus imis
Per truncos, ac per ramos diffunditur omnes :
Inter septa meant voces, & clausa domorum
Transvolitant : rigidum permanat frigus ad ossa.
Quod, nisi inania sint, quà possent corpora quæque
Transire, haud ullâ fieri ratione videres.

Denique cur alias aliis præstare videmus
Pondere res rebus, nihilo majore figurâ ?
Nam, si tantundem est in lanæ glomere quantum

& le mouvement ſerait impoſſible, parce qu'aucun corps ne commencerait à ſe déplacer. Cependant ſur la terre, dans l'onde, au ciel, mille mouvemens divers frappent nos yeux ; & ſans vuide non-ſeulement les corps ſeraient privés de cette continuelle agitation ; mais ils n'auraient pas même pu être engendrés, parce que la matiere comprimée de toute part aurait langui dans une éternelle inertie.

D'ailleurs les corps les plus compactes ne ſont-ils pas pénétrables ? L'eau s'ouvre une iſſue à travers les rochers, & les voûtes des grottes ſont humectées de larmes abondantes. Les alimens ſe répandent dans toutes les parties du corps de l'animal. Si les arbres croiſſent & ſe couvrent de fruits au tems marqué, c'eſt que par des canaux inviſibles les ſucs nourriciers ſe ſont diſtribués des racines à la tige & de la tige à tous les rameaux. Le ſon pénetre les murs, & perce l'enclos des maiſons. Le froid ſe fait ſentir juſqu'aux os. Pourrez-vous expliquer tous ces effets, ſans admettre des vuides par où les fluides s'inſinuent ?

Enfin pourquoi cette différence ſenſible de peſanteur ſous le même volume ? Si un flocon de laine contient autant de parties ſolides qu'une

Corporis in plumbo eſt, tantundem pendere par
eſt:
Corporis officium eſt quoniam premere omnia
deorſum:
Contrà autem natura manet ſine pondere inanis.
Ergò quod magnum eſt æquè, leviuſque videtur,
Nimirum plus eſſe ſibi declarat inanis:
At contrà gravius plus in ſe corporis eſſe
Delicat, & multo vacui minùs intus habere.
Eſt igitur nimirum id, quod ratione ſagaci
Quærimus, admiſtum rebus quod inane vocamus.

Illud in his rebus, ne te deducere vero
Poſſit, quod quidam fingunt, præcurrere cogor.
Cedere ſquammigeris latices nitentibus aiunt,
Et liquidas aperire vias; quia poſt loca piſces
Linquant, quò poſſint cedentes confluere undæ:
Sic alias quoque res inter ſe poſſe moveri,
Et mutare locùm, quamvis ſint omnia plena.

Scilicet id falsâ totum ratione receptum eſt.
Nam quò ſquammigeri poterunt procedere tandem,
Ni ſpatium dederint latices? concedere porrò
Quò poterunt undæ, cùm piſces ire nequibunt?
Aut igitur motu privandum eſt corpora quæque;
Aut eſſe admiſtum dicendum eſt rebus inane:
Unde initum primum capiat res quæque movendi

maſſe de plomb, elle doit tenir la balance en équilibre ; puiſque le propre de la matiere eſt de tendre en bas, & que le vuide ſeul eſt par ſa nature dépourvu de peſanteur. Ainſi, de deux corps compris ſous la même ſurface, le plus léger eſt celui qui renferme le plus de vuide, & le plus peſant celui qui a le moins d'interſtices & le plus de denſité. La raiſon vous montre donc clairement en eux l'exiſtence d'un vuide diſſéminé.

Mais pour ne vous laiſſer aucun nuage, je me hâte de prévenir un raiſonnement captieux dont s'appuyent quelques Philoſophes. Ils ſoutiennent que, comme l'onde ouvre au poiſſon une voie liquide, en lui ſuccédant dans l'eſpace qu'il abandonne, les corps peuvent ſe mouvoir de la même maniere & ſe déplacer au milieu du plein.

Mais ce reflux de l'onde ſuppoſe un premier mouvement. Car comment les poiſſons pourront-ils avancer, ſi les eaux ne leur ont laiſſé un eſpace vuide ? Et où les eaux reflueront-elles, ſi les poiſſons n'ont pu avancer ? Il faut donc ou priver les corps de leur mouvement, ou reconnaître un eſpace vuide qui en ſoit le principe.

Postremò duo de concursu corpora lata
Si cita dissiliant, nempe aër omne necesse est
Inter corpora quod fuvat, possidat inane.
Is porrò, quamvis circùm celerantibus auris
Confluat, haud poterit tamen uno tempore totum
Compleri spatium: nam primum quemque necesse est
Occupet ille locum, deinde omnia possideantur.

Quòd si fortè aliquis, cùm corpora dissiluere,
Tum putat id fieri, quia se condenseat aër,
Errat: nam vacuum, tunc fit, quod non fuit antè,
Et repletur item, vacuum quod constitit antè;
Nec tali ratione potest densarier aër:
Nec, si jam posset, sine inani posset, opinor,
Se ipse in se trahere, & partes conducere in unum.
Quapropter, quamvis causando multa moreris,
Esse in rebus inane tamen fateare necesse est.

Multaque præterea tibi possum commemorando
Argumenta, fidem dictis conradere nostris.
Verùm animo satis hæc vestigia parva sagaci
Sunt, per quæ possis cognoscere cætera tute.
Namque canes ut montivagæ persæpe feraï

Séparez rapidement deux ſurfaces planes appliquées l'une ſur l'autre ; il ſe forme entr'elles un vuide que l'air ne peut remplir tout entier à la fois. Malgré la vîteſſe de cet élément ſubtil, il n'occupe tout l'eſpace, qu'après s'être emparé d'abord des extrêmités.

Envain prétendrez-vous qu'après la ſéparation des deux ſurfaces, l'eſpace intermédiaire ne ſe remplit qu'en vertu d'une condenſation antérieure. Car il ſe forme un vuide qui n'exiſtait pas auparavant, & le vuide déja exiſtant ſe remplit. D'ailleurs l'air ne peut ſe condenſer, comme vous le ſuppoſez ; & quand cela ſerait poſſible, il ne pourrait ſans vuide rapprocher ſes parties, & les ramaſſer ſous un volume beaucoup moindre. Ainſi par quelques objections que vous cherchiez à vous échapper, vous ne pouvez méconnaître l'exiſtence du vuide.

Je pourrais à ces preuves joindre d'autres raiſons qui donneraient un nouveau poids à la vérité. Mais ces traces légeres ſuffiſent à votre pénétration, & vous pourrez ſans moi découvrir le reſte. Ainſi que l'animal élevé pour la chaſſe, après avoir ſaiſi la trace de la proie,

Naribus inveniunt intectas fronde quietes ;
Cùm semel institerunt vestigia certa viaï :
Sic alid ex alio per te tute ipse videre
Talibus in rebus poteris, cæcasque latebras
Insinuare omnes, & verum protrahere inde.
Quod si pigrâris, paulùmve abscesseris ab re,
Hoc tibi de plano possum promittere, Memmi :
Usque adeò largos haustus, de fontibu' magnis,
Lingua meo suavis diti de pectore fundet,
Ut verear, ne tarda priùs per membra senectus
Serpat, & in nobis vitaï claustra resolvat,
Quàm tibi de quâvis unâ re versibus omnis
Argumentorum sit copia missa per aures.

Sed nunc jam repetam cœptum pertexere dictis.
Omnis, ut est, igitur per se natura duabus
Consistit rebus ; nam corpora sunt, & inane,
Hæc in quo sita sunt, & quà diversa moventur.
Corpus enim per se communis dedicat esse
Sensus : quo nisi prima fides fundata valebit,
Haud erit occultis de rebus quo referentes,
Confirmare animi quidquam ratione queamus.
Tum porrò locus, ac spatium quod *inane* vocamus,
Si nullum foret, haud usquam sita corpora possent
Esse, neque omninò quàquam diversa meare :
Id quod jam superà tibi paulò ostendimus antè.

Præterea nihil est, quod possis dicere ab omni

va la ſurprendre ſous l'épais feuillage qui lui ſert d'aſyle ; de même en marchant de conſéquences en conſéquences, vous pénétrerez tous les ſecrets de la nature, & vous forcerez la vérité dans ſes retraites. Mais ſi votre eſprit héſite à me ſuivre, & ſe refuſe encore à la conviction, apprenez à quoi s'engage votre ami. Les grandes ſources où mon génie s'eſt abreuvé s'ouvriront pour vous. La vérité coulera de mes levres à grands flots, & la vieilleſſe à pas lents aura gagné nos membres & délié les principes de notre vie, ſans que j'aye épuiſé cette multitude de choſes qu'il me reſte à vous développer.

Mais reprenons la chaîne de nos raiſonnemens. La nature réſulte donc de deux principes exiſtans par eux-mêmes, le corps & le vuide où nagent les corps, & à l'aide duquel ils ſe meuvent. L'exiſtence des corps nous eſt démontrée par le témoignage des ſens, fondement inébranlable de la certitude, ſans lequel la raiſon abandonnée à elle-même nous égare dans un dédale d'obſcurités. Quant à l'eſpace que nous appellons *vuide*, s'il n'exiſtait pas, les corps ne ſeraient ſitués nulle part & ne pourraient ſe mouvoir, comme je viens de vous en convaincre.

Outre l'eſpace & le vuide nous ne connaiſſons

Corpore ſejunctum, ſecretumque eſſe ab inani:
Quod quaſi tertia ſit numero natura reperta.
Nam quodcunque erit, eſſe aliquid debebit id ipſum
Augmine vel grandi, vel parvo denique, dum ſit;
Cui ſi tactus erit, quamvis levis exiguuſque,
Corporum augebit numerum, ſummamque ſequetur;
Si intactile erit, nullâ de parte quod ullam
Rem prohibere queat per ſe tranſire meantem;
Scilicet hoc id erit vacuum, quod *inane* vocamus.

Præterea, per ſe quodcunque erit, aut faciet quid,
Aut aliis fungi debebit agentibus ipſum,
Aut erit, ut poſſint in eo res eſſe, gerique:
At facere & fungi ſine corpore nulla poteſt res:
Nec præbere locum porrò, niſi inane vacanſque.
Ergo præter inane, & corpora, tertia per ſe
Nulla poteſt rerum in numero natura relinqui;
Nec, quæ ſub ſenſus cadat ullo tempore noſtros,
Nec, ratione animi, quam quiſquam poſſit apiſci.

Nam quæcunque cluent, aut his conjuncta duabus
Rebus ea invenies, aut horum eventa videbis.
Conjunctum eſt id, quod nunquam ſine perniciali
Diſcidio potis eſt ſejungi, ſeque gregari:

point dans la nature une troisieme classe d'êtres indépendante de ces deux principes. Car tout ce qui existe a nécessairement une étendue grande ou petite, sans quoi il n'existerait pas. Cette étendue est-elle sensible au toucher ? Quoique déliée & imperceptible, elle sera rangée au nombre des corps, elle en suivra les loix. Si au contraire elle est impalpable, si aucun de ses points ne résiste à la pénétration, nous l'appellons *vuide*.

En général tous les êtres connus sont actifs ou soumis à l'action des autres, ou fournissent un espace à l'existence & au mouvement. Il n'y a que les corps qui soient actifs ou passifs. Il n'y a que le vuide qui ouvre un champ à leur activité. Il n'existe donc pas dans la nature un troisieme ordre d'êtres. Les sens ne peuvent l'appercevoir, ni l'esprit humain s'en former une idée.

Tout ce qui n'est ni matiere ni vuide est propriété ou accident de l'un ou de l'autre. *Les propriétés* sont inséparables du sujet, & ne cessent que par sa destruction. Telle est la pesanteur dans les pierres, la chaleur dans le feu,

Pondus uti ſaxis, calor ignibus, liquor aquaï,
Tactus corporibus cunctis, intactus inani.
Servitium contrà, libertas, divitiæque,
Paupertas, bellum, concordia, cætera quorum
Adventu manet incolumis natura, abituque,
Hæc ſoliti ſumus, ut par eſt, *eventa* vocare.

Tempus item per ſe non eſt, ſed rebus ab ipſis
Conſequitur ſenſus, tranſactum quid ſit in ævo,
Tum quæ res inſtet, quid porrò deinde ſequatur.
Nec per ſe quemquam tempus ſentire fatendum eſt
Semotum ab rerum motu, placidâque quiete.

Denique Tyndaridem raptam, belloque ſubactas
Trojugenas gentes cùm dicunt eſſe, videndum eſt,
Ne fortè hæc per ſe, cogant nos eſſe fateri:
Quandò ea ſæcla hominum, quorum hæc eventa fuêre,
Irrevocabilis abſtulerit jam præterita ætas.
Namque aliud rebus, aliud regionibus ipſis
Eventum dici poterit, quodcunque erit actum.

Denique materies ſi rerum nulla fuiſſet,
Nec locus, ac ſpatium, res in quo quæque geruntur,
Nunquam Tyndaridis formæ conflatus amore
Ignis Alexandri Phrygio ſub pectore gliſcens

la fluidité dans l'eau, la tangibilité dans les corps, sa négation dans le vuide. *Les accidens* comme la servitude & la liberté, les richesses & la pauvreté, la paix & la guerre, ne sont que des manieres d'être dont la présence ou l'absence n'alterent pas le fond de la substance.

Le tems n'est pas non plus un être subsistant par lui-même. C'est par l'existence continuée des corps que l'esprit s'accoutume à distinguer le passé du présent & de l'avenir. Personne ne conçoit la durée isolée & indépendante du mouvement ou du repos de la matiere.

Enfin quand on vous parle de l'enlevement d'Hélene & du sort malheureux des Troyens, observez qu'il ne s'agit pas d'êtres actuels, puisque le tems a englouti sans retour les siecles marqués par ces événemens, & que les accidens se rapportent tous ou aux corps ou à l'espace.

Sans matiere & sans vuide jamais l'amour n'eût embrâsé le cœur du Prince Phrygien; jamais la beauté d'Hélene n'eût allumé l'incendie fameux d'une guerre cruelle; & jamais une machine énorme construite à l'insçu des Troyens

Clara accendiſſet ſævi certamina belli :
Nec clam durateus Trojanis Pergama partu
Inflammaſſet equus nocturno Grajugenarum ;
Perſpicere ut poſſis res geſtas funditùs omnes,
Non ita uti corpus per ſe conſtare, nec eſſe :
Nec ratione cluere eâdem, quâ conſtat inane :
Sed magis ut meritò poſſis eventa vocare
Corporis, atque loci res in quo quæque gerantur.

Corpora ſunt porrò partim primordia rerum,
Partim concilio quæ conſtant principiorum.
Sed quæ ſunt rerum primordia, nulla poteſt vis
Stringere : nam ſolido vincunt ea corpore demum.

Etſi difficile eſſe videtur credere, quidquam
In rebus ſolido reperiri corpore poſſe.
Tranſit enim fulmen cœli per ſepta domoru
Clamor ut, ac voces : ferrum candeſcit in igne :
Diſſiliuntque fero ferventia ſaxa vapore,
Conlabefactatus rigor auri ſolvitur æſtu :
Tum glacies æris flammâ devicta liqueſcit :
Permanat calor argentum, penetraleque frigus,
Quandò utrumque, manu retinentes pocula ritè,
Senſimus infuſo lympharum rore ſupernè
Uſque adeò in rebus ſolidi nihil eſſe videtur.

n'eût vomi de ſon flanc des bataillons armés pour la deſtruction de Pergame. Vous voyez donc que tous ces événemens qui troublent notre globe n'ont pas une exiſtence réelle comme les corps, ni la même nature que le vuide ; mais ce ſont de ſimples modifications de ces deux principes.

Nous comprenons ſous le nom de *corps*, ſoit les élémens de la nature, ſoit les compoſés qui en réſultent. Les élémens ſont inaltérables & indeſtructibles, leur ſolidité triomphe de toutes les attaques.

On aura peut-être de la peine à concevoir dans la nature, des corps parfaitement ſolides ; ſur-tout en conſidérant que la foudre ainſi que le ſon perce l'épaiſſeur des murs, que le fer blanchit dans la fournaiſe, que la pierre vole en éclats du ſein des volcans, que l'or perd ſa dureté & devient fluide dans le creuſet, que l'airain dompté par la flamme fond comme la glace, que la chaleur & le froid des liqueurs ſe font ſentir à travers les parois d'une coupe d'argent, qu'enfin nous n'avons l'expérience d'aucun corps parfaitement ſolide.

Sed quia vera tamen ratio, Naturaque rerum
Cogit, ades, paucis dum versibus expediamus.
Esse ea, quæ solido, atque æterno corpore constent,
Semina quæ rerum, primordiaque esse docemus:
Unde omnis rerum nunc constet summa creata.

Principiò, quoniam duplex natura duarum
Dissimilis rerum longè constare reperta est,
Corporis atque loci, res in quo quæque geruntur:
Esse utramque sibi per se, puramque necesse est.
Nam quàcunque vacat spatium, quod inane vocamus,
Corpus eà non est: quà porrò cumque tenet se
Corpus, eà vacuum nequaquam constat inane.
Sunt igitur solida, ac sine inani corpora prima.

Præterea quoniam genitis in rebus inane est,
Materiem circùm solidam constare necesse est:
Nec res ulla potest verâ ratione probari
Corpore inane suo celare, atque intùs habere,
Si non, quod cohibet, solidum constare relinquas.
Id porrò nihil esse potest, nisi materiaï
Concilium, quod inane queat rerum cohibere.
Materies igitur, solido quæ corpore constat,
Esse æterna potest, cùm cætera dissolvantur.

Tum porrò si nil esset, quod inane vacaret,
Omne

Mais puiſque la Philoſophie ou plutôt la Nature elle-même nous mene à cette vérité, apprenez en peu de mots que les principes de la matiere, les élémens du grand tout ſont ſolides & éternels.

D'abord comme le corps & l'eſpace ſont entiérement oppoſés par leur nature, il eſt néceſſaire qu'ils exiſtent l'un & l'autre purs & ſans mêlange ; il n'y a donc point de matiere où s'étend l'eſpace, ni de vuide dans le lieu qu'occupe la matiere. Les élémens des corps ne renferment donc pas de vuide dans leur tiſſu, c'eſt-à-dire qu'ils ſont parfaitement ſolides.

Comment les compoſés pourraient-ils être mêlés de vuides, ſi ces vuides n'étaient environnés de parties ſolides ? Ne ſerait-ce pas une contradiction de ſuppoſer du vuide dans les corps, & de refuſer la ſolidité aux cloiſons qui environnent les vuides ? Or ces cloiſons que ſont-elles, ſinon l'aſſemblage des élémens de la matiere ? Ainſi tandis que les compoſés ſe détruiſent, les élémens, en vertu de leur ſolidité, ſubſiſtent éternellement.

En troiſieme lieu s'il n'y avait pas de vuide,

Omne foret ſolidum ; niſi contrà corpora cæca
Eſſent, quæ loca complerent, quæcunque tenerent,
Omne quod eſt ſpatium, vacuum conſtaret inane.
Alternis igitur nimirum corpus inani
Diſtinctum eſt : quoniam nec plenum naviter extat,
Nec porrò vacuum : ſunt ergo corpora cæca,
Quæ ſpatium pleno poſſint diſtinguere inane.

Hæc neque diſſolvi plagis extrinſecus icta
Poſſunt : nec porrò penitus penetrata retexi :
Nec ratione queunt aliâ tentata labare :
Id quod jam ſuperà tibi paulò oſtendimus antè.
Nam neque conlidi ſine inani poſſe videtur
Quidquam, nec frangi, nec findi in bina ſecando,
Nec capere humorem, neque item manabile frigus,
Nec penetralem ignem, quibus omnia conficiuntur.
Et quàm quæque magis cohibet res intùs inane,
Tam magis his rebus penitus tentata labaſcit.
Ergo, ſi ſolida, ac ſine inani corpora prima
Sunt, ita uti docui, ſunt hæc æterna neceſſe eſt.

Præterea, niſi materies æterna fuiſſet,
Antehac ad nihilum penitus res quæque rediſſent,
De nihiloque renata forent quæcunque videmus.
At quoniam ſuperà docui, nil poſſe creari

ce grand tout ſerait un ſolide parfait ; & au contraire s'il n'exiſtait pas des corpuſcules qui rempliſſent éxactement le lieu qu'ils occupent, l'univers ne ſerait qu'un vuide immenſe. Le corps & l'eſpace ſont donc reſpectivement diſtincts, puiſqu'il n'exiſte ni plein ni vuide parfait. Or ce ſont les élémens de la matiere, qui par leur ſolidité forment cette diſtinction.

La ſurface de ces corps premiers ne peut être endommagée par le choc, ni leur tiſſu par la pénétration. Nulle action étrangere ne peut les altérer, comme je vous l'ai enſeigné. En effet on ne conçoit pas que ſans vuide un corps puiſſe être briſé, décompoſé, ou même ſimplement diviſé. Il eſt inacceſſible à l'humidité, au froid, & à la chaleur, qui ſont les agens ordinaires de la deſtruction. Auſſi remarquons-nous que les corps ſont d'autant plus en priſe à ces cauſes de dépériſſement, qu'ils renferment plus de vuide dans leur tiſſu. Ainſi, de la ſolidité des élémens, ſuit néceſſairement leur éternité.

S'ils n'étaient éternels, le monde ſerait déja plus d'une fois tombé dans le néant, & en ſerait plus d'une fois reſſorti. Mais comme je vous ai enſeigné que le néant ne produit & n'engloutit

De nihilo, neque quod genitum est, ad nil revocari;
Esse immortali primordia corpore debent,
Dissolvi quò quæque supremo tempore possint,
Materies ut suppeditet rebus reparandis.
Sunt igitur solidâ primordia simplicitate:
Nec ratione queunt aliâ servata per ævum
Ex infinito jam tempore res reparare.

Denique, si nullam finem Natura parasset
Frangendis rebus; jam corpora materiaï
Usque redacta forent, ævo frangente priore,
Ut nihil ex illis à certo tempore posset
Conceptum, summum ætatis pervadere florem.
Nam quidvis citiùs dissolvi posse videmus,
Quàm rursus refici; quapropter longa diei
Infinitæ ætas anteacti temporis omnis
Quod fregisset adhuc, disturbans dissolvensque,
Id nunquam reliquo reparari tempore posset.
At nunc nimirum frangendi reddita finis
Certa manet: quoniam refici rem quamque videmus,
Et finita simul generatim tempora rebus
Stare, quibus possint ævi contingere florem.

Huc accedit uti, solidissima materiaï
Corpora cùm constant, possint tamen omnia reddi
Mollia, quæ fiant aër, aqua, terra, vapores,

point les êtres ; il eſt néceſſaire que les élémens ſoient éternels, étant le terme de toute diſſolution & le principe de toute réproduction. Ils ſont donc ſimples & ſolides, ſans quoi ils n'auraient pu ſe conſerver pendant tant de ſiecles, bien loin de fournir de toute éternité à la renaiſſance des êtres.

Enfin ſi la Nature n'avait preſcrit des bornes à la diviſibilité de la matiere : les élémens du grand tout, minés par la révolution de tant de ſiecles écoulés, ſeraient réduits à un tel degré d'épuiſement, que les corps réſultans de leur union ne pourraient parvenir à la maturité. La diſſolution des corps étant plus prompte que leur réproduction, les pertes que les ſiecles précédens leur auraient fait ſubir, ne pourraient être réparées par les tems qui ſuivraient. Mais comme dans la nature nous voyons conſtamment les réparations proportionnées aux pertes, & tous les êtres arriver dans des tems fixes à leur degré de perfection ; il faut en conclure que la diviſibilité de la matiere a des limites invariables & néceſſaires.

Malgré cette ſolidité des élémens, comme tous les corps ſont mêlés de vuide, il n'y en a pas un qui ne puiſſe s'amollir, & prendre la

Quo pacto fiant, & quâ vi cumque genantur;
Admiſtum quoniam ſimul eſt in rebus inane.
At contrà, ſi mollia ſint primordia rerum,
Unde queant validi ſilices, ferrumque creari,
Non poterit ratio reddi : nam funditùs omnis
Principio fundamenti Natura carebit.
Sunt igitur ſolidâ pollentia ſimplicitate,
Quorum condenſo magis omnia conciliatu
Arctari poſſunt, validaſque oſtendere vires.

Denique jam quoniam generatim reddita finis
Creſcendi rebus conſtat : vitamque tuendi
Et quid quæque queant per fœdera Naturaï,
Quid porrò nequeant, ſancitum quandoquidem exſtat :
Nec commutatur quidquam; quin omnia conſtant
Uſque adeò, variæ volucres ut in ordine cunctæ
Oſtendant maculas generales corpori ineſſe;
Immutabile materiæ quoque corpus habere
Debent nimirum. Nam ſi primordia rerum
Commutari aliquâ poſſent ratione revicta,
Incertum quoque jam conſtet, quid poſſit oriri,
Quid nequeat; finita poteſtas denique cuique
Quânam ſit ratione, atque altè terminus hærens;
Nec toties poſſent generatim ſæcla referre
Naturam, motus, victum, moreſque parentum.

Tum porrò, quoniam extremum cujuſque cacumen

nature de l'eau, de l'air, de la terre, & du feu. Au contraire, avec des principes mous, il ſerait impoſſible d'expliquer la formation des cailloux & du fer. La Nature n'aurait plus de baſe ſolide dans ſes ouvrages. Les élémens de la matiere ſont donc ſimples & ſolides ; & c'eſt leur union plus ou moins étroite qui donne aux corps leur dureté & leur réſiſtance.

Enfin la Nature a preſcrit des bornes à l'accroiſſement & à la durée des corps. Elle a réglé la meſure de leur pouvoir. Les eſpeces ne changent jamais ; les générations ſe ſuivent ſans altération ; les différentes claſſes d'oiſeaux ont conſtamment certaines taches affectées à leur eſpece qui la caractériſent. Pourquoi les élémens ne ſeraient-ils pas immuables comme les eſpeces ? Si une force étrangere peut en triompher, on n'entend plus rien à la marche de la Nature. On ne ſçait ce qui peut ou ne peut point être produit, comment la puiſſance des êtres eſt bornée par leur nature même, ni pourquoi les ſiecles ramenent les mêmes tempéramens, les mêmes mouvemens, la même maniere de vivre & les mêmes mœurs dans les générations différentes.

En un mot l'extrêmité d'un atome, étant un

Corporis eſt aliquod, noſtri quod cernere ſenſus
Jam nequeunt; id nimirum ſine partibus exſtat,
Et minimâ conſtat naturâ: nec fuit unquam
Per ſe ſecretum, neque poſthac eſſe valebit:
Alterius quoniam eſt ipſum pars, primaque, & ima:
Inde aliæ atque aliæ ſimiles ex ordine partes,
Agmine condenſo naturam corporis explent.
Quæ quoniam per ſe nequeunt conſtare, neceſſe eſt
Hærere, ut nequeant ullâ ratione revelli.
Sunt igitur ſolidâ primordia ſimplicitate:
Quæ minimis ſtipata cohærent partibus arctè,
Non ex ullorum conventu conciliata,
Sed magis æternâ pollentia ſimplicitate:
Unde neque avelli quidquam, neque deminui jam
Concedit Natura reſervans ſemina rebus.

Præterea niſi erit minimum, parviſſima quæque
Corpora conſtabunt ex partibus infinitis.
Quippe ubi dimidiæ partis pars ſemper habebit
Dimidiam partem, nec res perfiniet ulla.
Ergo rerum inter ſummam, minimamque quid eſcit?
Non erit ut diſtent: nam quamvis funditùs omnis
Summa fit infinita, tamen parviſſima quæ ſunt
Ex infinitis conſtabunt partibus æquè.
Quoi quoniam ratio reclamat vera, negatque

point délicat qui échappe aux ſens, doit être dépourvu de parties. C'eſt le plus petit corps de la nature, ou plutôt ce n'eſt pas un corps, puiſqu'il n'a jamais exiſté & n'exiſtera jamais iſolé. Ce n'eſt qu'une partie extrême, qui, jointe à d'autres parties de même nature, forme la maſſe de l'atome. Si donc les élémens de l'atome ne peuvent exiſter à part, il faut que leur union ſoit ſi intime, qu'aucune force ne les puiſſe ſéparer. Ainſi les élémens de la matiere ſont ſimples & ſolides, étant compoſés de parties infiniment déliées, dont l'union eſt le fruit, non pas d'un aſſemblage hétérogene, mais de l'éternelle ſimplicité des atomes. Ainſi la Nature, voulant en faire la baſe de ſes ouvrages, n'a pas permis qu'aucune partie pût ſe détacher ou s'échapper de ces corps ſi eſſentiels à ſes vues.

D'ailleurs ſi vous n'admettez dans la nature un dernier terme de diviſion, les plus petits corps ſeront compoſés d'une infinité de parties, puiſqu'il y aura un progrès de moitiés diviſibles en d'autres moitiés, juſqu'à l'infini. Quelle différence y aura-t-il donc entre la maſſe la plus énorme & le plus petit corps ? Quand vous ſuppoſeriez d'un côté le grand tout, l'atome imperceptible ne lui cede en rien, étant lui-même compoſé d'une infinité de parties. Mais comme

Credere posse animum, victus fateare necesse est;
Esse ea quæ nullis jam prædita partibus exstent,
Et minimâ constent naturâ : quæ quoniam sunt,
Illa quoque esse tibi, solida atque æterna fatendum.

Denique nî minimas in partes cuncta resolvi
Cogere consuêsset rerum Natura creatrix;
Jam nihil ex illis eadem reparare valeret:
Propterea quia, quæ multis sunt partibus aucta,
Non possunt ea, quæ debet genitalis habere
Materies, varios connexus, pondera, plagas,
Concursus, motus, per quæ res quæque geruntur.

Porrò, si nulla est frangendis reddita finis
Corporibus, tamen ex æterno tempore quædam
Nunc etiam superare necesse est corpora rebus,
Quæ nondum clueant ullo tentata periclo.
At quoniam fragili naturâ prædita constant,
Discrepat æternum tempus potuisse manere,
Innumerabilibus plagis vexata per ævum.

Quapropter qui materiem rerum esse putarunt
Ignem, atque ex igni summam consistere solo,
Magnopere a verâ lapsi ratione videntur.
Heraclitus init quorum dux prælia primus,
Clarus ob obscuram linguam, magis inter inanes

la raiſon ſe récrie contre une conſéquence auſſi inſenſée, vous êtes forcé de reconnaître des corpuſcules ſimples, qui ſoient les derniers termes de la diviſion, & cet aveu vous conduit à celui de leur ſolidité & de leur éternité.

Enfin ſi la Nature en détruiſant les êtres ne les réduiſait en leurs parties extrêmes, ces débris ne pourraient lui ſervir à former d'autres corps: car étant encore ſuſceptibles de diviſion, ils n'auraient pas la ſorte de liens, de peſanteur, de choc, de rencontres & de mouvemens, qui convient à la matiere générante, & ſans laquelle il ne peut y avoir de compoſition.

Mais ſuppoſons que la diviſibilité des élémens n'ait pas de bornes: au moins vous ne pouvez nier qu'il n'exiſte de toute éternité des corps qui n'ont jamais reçu d'atteinte. Mais s'ils ſont fragiles de leur nature, comment ont-ils pu réſiſter aux *aſſauts continuels* que les *ſiecles* leur ont livrés?

Ainſi ceux qui ont regardé le feu comme le ſeul élément de cet univers étaient bien éloignés des principes de la raiſon. A la tête de ces Philoſophes marche Héraclite, à qui un langage obſcur attira la vénération des hommes ſuperficiels,

Quàmde graves inter Graïos, qui vera requirunt.
OMNIA enim ſtolidi magis admirantur amantque,
Inverſis quæ ſub verbis latitantia cernunt:
Veraque conſtituunt, quæ bellè tangere poſſunt
Aures, & lepido quæ ſunt fucata ſonore.

Nam cur tam variæ res poſſent eſſe, requiro;
Ex vero ſi ſunt igni puroque creatæ.
Nil prodeſſet enim calidum denſarier ignem,
Nec rarefieri; ſi partes ignis eandem
Naturam, quam totus habet ſuper ignis, haberent.
Acrior ardor enim conductis partibus eſſet,
Languidior porrò disjectis, diſque ſupatis.
Amplius hoc fieri nihil eſt quod poſſe rearis,
Talibus in cauſis: nedum variantia rerum
Tanta queat denſis rariſque ex ignibus eſſe.

Atque hi ſi faciant admiſtum rebus inane,
Denſari poterunt ignes, rarique relinqui:
Sed, quia multa ſibi cernunt contraria, muſſant,
Et fugitant in rebus inane relinquere purum, &
Ardua dum metuunt, amittunt vera viaï:
Nec rurſum cernunt, exempto rebus inani,
Omnia denſari, fierique ex omnibus unum
Corpus, nil ab ſe quod poſſit mittere raptim,
Æſtifer ignis uti lumen jacit, atque vaporem:
Ut videas non è ſtipatis partibus eſſe.

mais non pas de ces ſages Grecs accoutumés a réfléchir. Car LA STUPIDITÉ n'admire que les opinions cachées ſous des termes myſtérieux. Une harmonie agréable & un coloris brillant ſont pour elle le ſceau de la vérité.

Je demande donc à Héraclite comment le feu ſeul, avec les propriétés que nous lui connaiſſons, peut avoir produit cette variété de corps qui frappent nos yeux ? Condenſez ou raréfiez le feu tant que vous voudrez, ſi les parties ont la même nature que le tout, vous n'en obtiendrez qu'une chaleur plus conſidérable en rapprochant les élémens, ou moins ſenſible en les éloignant ; bien loin de former tant de corps divers par la condenſation ou la raréfaction du feu.

Encore ſi ces Philoſophes reconnaiſſaient le vuide, on leur accorderait la condenſation & la raréfaction du feu. Mais comme ce principe heurte de front leur ſyſtême & les conduit à des contrariétés, ils n'oſent l'admettre, & ils s'écartent du vrai chemin par les difficultés qu'ils y rencontrent. Ils ne voient pas qu'en banniſſant le vuide de la nature, tous les corps n'en forment plus qu'un, dont les parties fortement condenſées, ne peuvent s'échapper comme la lumiere & la chaleur, qui en s'élançant du feu, détruiſent évidemment le ſyſtême de la condenſation abſolue.

Quòd si fortè ullâ credunt ratione potesse
Ignes in cœtu stingui, mutareque corpus,
Scilicet ex ullâ facere id si parte reparcent,
Occidet ad nihilum nimirum funditùs ardor
Omnis, & ex nihilo fient quæcunque creantur.
Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuò hoc mors est illius, quod fuit antè:
Proinde aliquid superare necesse est incolume ollis,
Ne tibi res redeant ad nilum funditùs omnes,
De nihiloqûe renata virescat copia rerum.

Nunc igitûr, quoniam certissima corpora quædam
Sunt, quæ conservant naturam semper eandem,
Quorum aditu, aut abitu, mutatoque ordine, mutant
Naturam res, & convertunt corpora sese:
Scire licet non esse hæc ignea corpora rerum.
Nil refferret enim quædam decedere, abire,
Atque alia attribui, mutarique ordine quædam,
Si tamen ardoris naturam cuncta tenerent.
Ignis enim foret omnimodis, quodcunque crearent.

Verùm, ut opinor, ita est: sunt quædam corpora, quorum
Concursus, motûs, ordo, positura, figuræ,
Efficiunt ignes, mutatoque ordine, mutant

D'un autre côté s'obſtiner à ſoutenir que les parties du feu s'éteignent & changent de nature en ſe réuniſſant, c'eſt anéantir viſiblement le feu élémentaire, & par conſéquent faire ſortir les corps du néant ; puiſqu'un être ne peut franchir les bornes de ſon eſſence par voie de tranſmutation, ſans ceſſer d'être ce qu'il était auparavant. Il faut donc conſerver aux élémens du feu leur nature, ſans quoi tous les corps auront été anéantis, & ce grand tout ſera le produit du néant.

Puis donc qu'il exiſte dans la nature des corpuſcules dont l'eſſence eſt immuable, dont l'augmentation, la diminution & les différentes combinaiſons font changer d'eſſence aux corps ; on peut en conclure que ces corpuſcules ne ſont pas le feu. Qu'importerait d'y ajouter, d'en retrancher, ou d'en changer l'ordre, puiſqu'ils n'en conſerveraient pas moins leur brûlante nature, & ne pourraient engendrer que du feu ?

Voici donc comment on doit concevoir la formation des êtres. Il exiſte des corps qui par leurs rencontres, leurs mouvemens, leur ordre & leur ſituation forment le feu, ou en changent la nature en changeant eux-mêmes de combinai-

Naturam : neque ſunt igni ſimulata, neque ullæ
Præterea rei, quæ corpora mittere poſſit
Senſibus, & noſtros adjectu tangere tactus.

Dicere porrò ignem res omnes eſſe, neque ullam
Rem veram in numero rerum conſtare, niſi ignem,
(Quod facit hic idem) perdelirum eſſe videtur.
Nam contrà ſenſus ab ſenſibus ipſe repugnat,
Et labefactat eos, unde omnia credita pendent,
Unde hic cognitus eſt ipſi, quem nominat ignem.
Credit enim ſenſus ignem cognoſcere verè;
Cætera non credit, nihilo quæ clara minus ſunt:
Quod mihi cùm vanum, tum delirum eſſe videtur.
Quò referemus enim ? quid nobis certius ipſis
Senſibus eſſe poteſt, quo vera ac falſa noremus ?

Præterea, quare quiſquam magis omnia tollat,
Et velit ardoris naturam linquere ſolam,
Quam neget eſſe ignis, ſummam tamen eſſe relinquat ?
Æqua videtur enim dementia dicere utrumque.

Quapropter qui materiem rerum eſſe putârunt
Ignem, atque ex igni ſummam conſiſtere poſſe:
Et qui principium gignundis aëra rebus

ſons. Ces élémens ne tiennent ni de la nature du feu, ni de celle d'aucun des corps dont les émanations frappent les ſens & affectent nos organes.

Dire avec Héraclite que le feu eſt tout, que le feu ſeul mérite le nom de corps, me paraît le comble de la folie. C'eſt combattre les ſens par les ſens mêmes. C'eſt ébranler ces inébranlables fondemens de la certitude, à la faveur deſquels il a connu lui-même ce feu dont il abuſe. Pourquoi ajoute-t-il foi au témoignage des ſens quand il s'agit du feu, s'il le récuſe pour les autres corps auſſi ſenſibles ? Dans quelle ſource faut-il donc puiſer la vérité ? Qui, mieux que les ſens, nous fait diſtinguer le vrai du faux ?

D'ailleurs pourquoi reconnaître l'exiſtence du feu au préjudice de celle des autres corps, plutôt que l'exiſtence des autres corps au préjudice de celle du feu ? Je ne vois pas qu'il y ait plus d'abſurdité dans la ſeconde de ces excluſions, que dans la premiere.

C'eſt donc s'écarter de la vérité que de donner le feu pour principe du grand tout. Portons le même jugement des Philoſophes qui ont regardé l'air

Conſtituêre : aut humorem quicunque putârunt
Fingere res ipſum per ſe : terramve creare
Omnia, & in rerum naturas vertier omnes :
Magnopere à vero longèque errâſſe videntur.
Adde etiam, qui conduplicant primordia rerum,
Aëra jungentes igni, terramque liquori :
Et qui quatuor ex rebus poſſe omnia rentur,
Ex igni, terrâ, atque animâ procreſcere, & imbri.

Quorum Acragantinus cumprimis Empedocles eſt,
Inſula quem triquetris terrarum geſſit in oris,
Quam fluitans circùm magnis amfractibus æquor
Ionium, glaucis aſpergit virus ab undis :
Anguſtoque fretu rapidum mare dividit undis
Italiæ terraï oras à finibus ejus.
Hìc eſt vaſta Charybdis, & hìc Ætnæa minantur
Murmura flammarum rurſum ſe colligere iras,
Faucibus eruptos iterum ut vis evomat ignes,
Ad cœlumque ferat flammaï fulgura rurſum.
Quæ cùm magna, modis multis miranda videtur
Gentibus humanis regio, viſendaque fertur,
Rebus opima bonis, multâ munita virûm vi ;
Nil tamen hoc habuiſſe viro præclarius in ſe,
Nec ſanctum magis, & mirum, carumque videtur.
Carmina quin etiam divini pectoris ejus
Vociferantur, & exponunt præclara reperta :

comme l'élément de la nature, de ceux qui ont cru que l'eau était la source des êtres, de ceux qui ont enseigné que la terre peut prendre la forme & la nature de tous les corps. Mettez encore dans la même classe ceux qui doublent les élémens, joignant l'air au feu, & l'eau à la terre, & ceux enfin qui les prennent tous les quatre, persuadés que la terre, l'eau, l'air & le feu réunis peuvent produire tous les êtres.

A la tête de ces derniers est Empedocles d'Agrigente, né sur les bords triangulaires de cette isle fameuse que l'azur des flots Ioniens baigne en serpentant, & sépare de l'Italie par un canal étroit & rapide. Là mugit l'implacable Charybde; là bouillonnant au fond de ses abymes, l'Etna donne le signal d'une nouvelle guerre, menace de vomir un nouveau déluge de flammes, & de lancer encore au ciel les éclairs de sa bouche. Cette région féconde en prodiges, digne à jamais de la curiosité des voyageurs & de l'admiration du genre humain, ce séjour enrichi de tous les biens, défendu par un rempart de héros, n'a pourtant rien produit de plus estimable, de plus étonnant, de plus grand qu'Empedocles. Les vers qu'enfanta son génie divin font retentir encore aujourd'hui l'univers de ses sublimes découvertes, & laissent en doute la postérité s'il

Ut vix humanâ videatur ſtirpe creatus.
Hic tamen, & ſuperà quos diximus, inferiores
Partibus egregiè multis, multòque minores,
Quanquam multa bene ac divinitùs invenientes,
Ex adyto tanquam cordis, reſponſa dedêre
Sanctiùs, & multò certâ ratione magis, quàm
Pythia, quæ tripode ex Phœbi, lauroque profatur;
Principiis tamen in rerum fecêre ruinas,
Et graviter magni magno cecidêre ibi caſu.

Primùm, quòd motus, exempto rebus inani,
Conſtituunt, & res molles raraſque relinquunt,
Aëra, ſolem, ignem, terras, animalia, fruges:
Nec tamen admiſcent in eorum corpus inane.

Deinde quòd omninò finem non eſſe ſecandis
Corporibus faciunt, neque pauſam ſtare fragori,
Nec prorſum in rebus minimum conſiſtere quidquam:
Cùm videamus id extremum cujuſque cacumen
Eſſe, quod ad ſenſus noſtros minimum eſſe videtur:
Conjicere ut poſſis, ex hoc quòd cernere non quis
Extremum quod habent, minimum conſiſtere rebus.

Huc accedit item, quòd jam primordia rerum

eût une origine mortelle. Cependant ce fameux ſage & d'autres beaucoup moins illuſtres que lui, oracles plus ſûrs & plus reſpectables que la Sibylle couronnée de lauriers, ſur le trépied d'Apollon, après avoir étonné le monde par la grandeur de leurs découvertes ont erré dans l'explication des principes de la matiere, écueil fatal où leur génie fit un naufrage mémorable.

D'abord ils ſuppoſent le mouvement en rejettant le vuide; ils reconnaiſſent des corps mous & rares, tels que l'air, le ſoleil, le feu, la terre, les animaux, les végétaux, ſans mêler de vuide dans leur tiſſu.

Enſuite ils ne bornent point la diviſibilité de la matiere, ni la ſection des corps, & ne reconnaiſſent pas dans la nature de parties extrêmes. Or ſi l'extrêmité des corps nous paraît leur dernier terme de diviſion, l'extrêmité de cette extrêmité, que nous ne pouvons appercevoir, ne doit-elle pas être regardée comme le dernier terme de diviſion de la Nature?

Ajoutez que les principes qu'ils donnent à la

Mollia conſtituunt, quæ nos nativa videmus
Eſſe, & mortali cum corpore funditùs ; atqui
Debeat ad nihilum jam rerum ſumma reverti,
De nihiloque renata vireſcere copia rerum :
Quorum utrumque quid à vero jam diſtet, habebas.

Deinde inimica modis multis ſunt, atque venena
Ipſa ſibi inter ſe ; quare aut congreſſa peribunt,
Aut ita diffugient, ut, tempeſtate coortâ,
Fulmina diffugere atque imbres ventoſque videmus.

Denique quatuor ex rebus ſi cuncta creantur,
Atque in eas rurſum res omnia diſſolvuntur,
Quî magis illa queunt rerum primordia dici,
Quàm contrà res illorum, retroque putari ?
Alternis gignuntur enim, mutantque colorem,
Et totam inter ſe naturam, tempore ab omni.

Sin ita fortè putas, ignis, terræque coire
Corpus, & aërias auras, roremque liquorum,
Nil in concilio naturam ut mutet eorum :
Nulla tibi ex illis poterit res eſſe creata,
Non animans, non exanimo quid corpore, ut arbos ;
Quippe ſuam quidque in cœtu variantis acervi

matiere ſont des corps mous, dont la nature eſt de naître & de périr. Ainſi ce grand tout aurait déja été anéanti & retiré de l'abyme du néant, deux erreurs que nous avons ſolidement réfutées.

D'ailleurs ces élémens ſont ennemis & ſe détruiſent les uns & les autres. Ainſi en ſe choquant ils s'anéantiraient, ou ſe diſſiperaient, comme la foudre, les vents & la pluie pouſſés par un orage impétueux.

Enfin ſi les quatre élémens ſont le centre de la formation & de la diſſolution des êtres, quelle raiſon avez-vous de les donner pour principes des corps, plutôt que de leur donner les corps mêmes pour principes ? Ne s'engendrent-ils pas tour-à-tour ? Ne changent-ils pas tour-à-tour de nature, de forme, & d'eſſence ?

Si vous prétendez au contraire que le feu, l'eau, la terre & l'air ſe réuniſſent ſans changer de nature, il n'en pourra réſulter aucun être, ſoit animé, ſoit végétant. Vous n'aurez qu'un mêlange confus d'air, d'eau, de terre & de feu, ſubſtances incompatibles qui déployeront

Naturam ostendet, mistusque videbitur aër
Cum terrâ simul, atque ardor cum rore manere:
At primordia gignundis in rebus oportet
Naturam clandestinam, cæcamque adhibere;
Emineat ne quid, quod contra pugnet, & obstet
Quò minùs esse queat propriè, quodcunque creatur.

Quin etiam repetunt à cœlo, atque ignibus ejus,
Et primùm faciunt ignem se vertere in auras
Aëris: hinc imbrem gigni: terramque creari
Ex imbri: retroque à terrâ cuncta reverti,
Humorem primùm, post aëra, deinde calorem:
Nec cessare hæc inter se mutare, meare
De cœlo ad terram, de terrâ ad sidera mundi:
Quod facere haud ullo debent primordia pacto.
Immutabile enim quiddam superare necesse est;
Ne res ad nihilum redigantur funditùs omnes.
Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuò hoc mors est illius, quod fuit antè.
Quapropter, quoniam, quæ paulò diximus antè
In commutatum veniunt, constare necesse est
Ex aliis ea, quæ nequeant convertier unquam:
Ne tibi res redeant ad nilum funditùs omnes.
Quin potiùs tali naturâ prædita quædam
Corpora constituas; ignem si fortè crearint,

Posse

chacune en particulier leurs propriétés. Or il est nécessaire que les principes agissent d'une maniere secrette & invisible, de peur que leur nature dominant trop, n'empêche les corps qui en sont formés d'avoir un caractere propre & spécifique.

Mais suivons la marche de leur systême. Le premier élément, selon eux, est le feu qui prend sa source au ciel & se change en air. De l'air est formée l'eau qui s'épaissit & devient terre. De la terre naissent en rétrogradant les autres élémens ; l'eau d'abord, ensuite l'air & le feu. Cette chaîne de métamorphoses n'est jamais interrompue ; & les élémens ne cessent de voyager du ciel à la terre, & de la terre au ciel. Or ces changemens de formes sont incompatibles avec la nature des principes. Le fonds doit en être immuable, si on n'aime mieux précipiter l'univers dans le néant ; puisqu'un corps ne peut franchir les bornes de son essence sans cesser aussi-tôt d'être ce qu'il était. Ainsi vos quatre élémens subissant, comme nous venons de le dire, des métamorphoses continuelles, il faut qu'ils soient eux-mêmes composés d'autres élémens immuables, ou que le monde tombe anéanti. Reconnaissez donc plutôt des corps tels, qu'après avoir formé le feu, en augmentant &

Posse eadem demptis paucis, paucisque tributis,
Ordine mutato, & motu, facere aëris auras:
Sic alias aliis rebus mutarier omnes.

At manifesta palam res indicat, inquis, in auras
Aëris è terrâ res omnes crescere, alique:
Et nisi tempestas indulget tempore fausto,
Imbribus, & tabe nimborum arbusta vacillant,
Solque suâ pro parte fovet, tribuitque calorem:
Crescere non possunt fruges, arbusta, animantes.
Scilicet & nisi nos cibus aridus, & tener humor,
Adjuvet, amisso jam corpore, vita quoque omnis
Omnibus è nervis atque ossibus exsolvatur.
Adjutamur enim dubio procul, atque alimur nos
Certis ab rebus, certis aliæ atque aliæ res;
Nimirum quia multa modis communia multis
Multarum rerum in rebus primordia mista
Sunt: ideò variis variæ res rebus aluntur.
Atque eadem magni refert primordia sæpe
Cum quibus, & quali positurâ contineantur:
Et quos inter se dent motus, accipiantque.
Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina, solem

en diminuant leur nombre, en changeant leur ſituation ou leur mouvement, de cette nouvelle combinaiſon puiſſe naître le fluide de l'air ou toute autre ſubſtance.

Mais il eſt évident, dites-vous, que tous les corps naiſſent de la terre, ſe nourriſſent de ſes ſucs, & que, ſi la ſaiſon ne communique à l'air une température favorable, ſi la cime des arbres n'eſt mollement agitée par des pluies rafraîchiſſantes; ſi le ſoleil à ſon tour n'échauffe de ſes feux les productions de la terre; ni les grains, ni les arbres, ni les animaux ne peuvent croître & ſe fortifier. J'en conviens; & nous-mêmes, ſi une nourriture ſolide détrempée dans une boiſſon ſalutaire ne nous ſoutient, nos membres s'épuiſent bientôt, & le ſentiment s'éteint dans tous les reſſorts de la machine. Il faut à l'homme, ainſi qu'à tous les autres corps, des alimens propres à ſe nourrir; & ſi dans cet univers la moitié des êtres vit aux dépens de l'autre, c'eſt que chacun renferme en ſoi des principes communs à pluſieurs. Il importe donc de conſidérer non-ſeulement la nature des élémens, mais encore leur mêlange, leur ſituation, & leurs mouvemens réciproques: car les principes à l'aide deſquels ont été conſtruits le ciel, la mer, la terre, les fleuves & le ſoleil, ſont les mêmes

Conſtituunt : eadem fruges, arbuſta, animantes :
Verùm aliis, alioque modo commiſta moventur.
Quin etiam paſſim, noſtris in verſibus ipſis,
Multa elementa vides multis communia verbis ;
Cùm tamen inter ſe verſus, ac verba neceſſe eſt
Confiteare & re, & ſonitu diſtare ſonanti.
Tantùm elementa queunt permutato ordine ſolo,
At rerum quæ ſunt primordia, plura adhibere
Poſſunt, unde queant variæ res quæque creari.

Nunc & Anaxagoræ ſcrutemur *Homœomeriam*,
Quam Græci memorant, nec noſtrâ dicere linguâ
Concedit nobis patrii ſermonis egeſtas :
Sed tamen ipſam rem facile eſt exponere verbis,
Principium rerum quam dicit *Homœomeriam*.
Oſſa videlicet è pauxillis atque minutis
Oſſibu', ſic & de pauxillis atque minutis
Viſceribus viſcus gigni, ſanguenque creari
Sanguinis inter ſe multis coeuntibu' guttis ;
Ex aurique putat micis conſiſtere poſſe
Aurum, & de terris terram concreſcere parvis :
Ignibus ex ignem, humorem ex humoribus eſſe ;
Cætera conſimili fingit ratione, putatque.

qui mêlés avec d'autres & diverſement arrangés, ont formé les grains, les arbres & les animaux. Ne remarquez-vous pas dans ces vers que vous liſez les mêmes lettres communes à pluſieurs mots ? Cependant les vers & les mots different beaucoup, ſoit par les idées qu'ils préſentent, ſoit par le ſon qu'ils font entendre. Telle eſt la différence que met entre les corps l'arrangement ſeul des élémens. Mais les principes de la matiere ont encore mille autres circonſtances qui doivent jetter une variété infinie dans les réſultats.

Approfondiſſons maintenant l'*Homœomerie* d'Anaxagore : c'eſt le nom que lui donnent les Grecs : & la diſette de notre langue ne nous en fournit point. Mais il eſt facile de donner une idée claire de ſon ſyſtême, de ce principe de la nature qu'il appelle *Homœomerie*. Les os, ſuivant lui, ſont formés d'un certain nombre de petits os, les viſceres d'un certain nombre de petits viſceres : pluſieurs gouttes de ſang réunies donnent naiſſance au fluide qui coule dans nos veines. Pluſieurs molécules d'or compoſent ce métal précieux ; le feu & l'eau naiſſent de particules de feu & d'eau ; & tous les corps en un mot de l'aſſemblage d'élémens ſimilaires.

Nec tamen esse ullâ parte idem in rebus inane
Concedit, neque corporibus finem esse secandis.
Quare in utrâque mihi pariter ratione videtur
Errare, atque illi, superà quos diximus antè.

Adde quòd imbecilla nimis primordia fingit,
Si primordia sunt, simili quæ prædita constant
Naturâ, atque ipsæ res sunt, æquèque laborant,
Et pereunt, neque ab exitio res ulla refrenat.
Nam quid in oppressu valido durabit eorum,
Ut mortem effugiat, lethi sub dentibus ipsis?
Ignis? an humor? an aura? quid horum? sanguis? an ossa?
Nil, ut opinor, ubi ex æquo res funditùs omnis
Tam mortalis erit, quàm quæ manifesta videmus
Ex oculis nostris aliquâ vi victa perire.
At neque recidere ad nihilum res posse, neque autem
Crescere de nihilo, testor res antè probatas.

Præterea quoniam cibus auget corpus, alitque:
Scire licet, nobis venas, & sanguen, & ossa,
Et nervos alienigenis ex partibus esse:
Sive cibos omnes commisto corpore dicent
Esse, & habere in se nervorum corpora parva,
Ossaque, & omninò venas, partesque cruoris:
Fiet, uti cibus omnis & aridus, & liquor ipse,

Mais ce même Philosophe ne donne pas d'accès au vuide, ni de bornes à la divisibilité des corps : deux erreurs qui lui sont communes avec les Philosophes que nous venons de réfuter.

Ajoutez que ses élémens sont trop fragiles ; si pourtant le nom d'élémens convient à des corpuscules de même nature que les corps, dont les ressorts sont aussi faibles & le tissu aussi exposé à la destruction. Supposez une attaque violente, & dites-moi lequel de vos élémens résistera au choc, se soutiendra contre les assauts du trépas ? Sera-ce le feu ? l'air ? l'eau ? le sang ? les os ? Non sans doute, puisque tous ces corps sont périssables comme ceux qui disparaissent tous les jours à nos yeux. Il ne me reste donc qu'à vous renvoyer aux raisonnemens par lesquels j'ai prouvé que rien ne naît de rien & ne se réduit à rien.

D'ailleurs puisque les alimens accroissent le corps en le nourrissant, il s'ensuit nécessairement que nos veines, notre sang, nos os & nos nerfs sont formés de parties hétérogenes. Si vous prétendez que les alimens sont des substances mêlangées, qui contiennent en petit des nerfs, des os, des veines, & des gouttes de sang ; alors ce seront nos nourritures & nos

Ex alienigenis rebus constare putetur,
Ossibus, & nervis, venisque, & sanguine misto.

Præterea quæcunque è terrâ corpora crescunt,
Si sunt in terris, terras constare necesse est,
Ex alienigenis quæ terris exoriuntur.
Transfer item, totidem verbis utare licebit:
In lignis si flamma latet, fumusque, cinisque,
Ex alienigenis consistant ligna necesse est.

Linquitur hîc tenuis latitandi copia quædam,
Id quod Anaxagoras sibi sumit: ut omnibus omnes
Res putet immistas rebus latitare; sed illud
Apparere unum, cujus sint pluria mista,
Et magis in promptu, primâque in fronte locata:
Quod tamen à verâ longè ratione repulsum est.
Conveniebat enim fruges quoque sæpè minutas,
Robore cùm saxi franguntur, mittere signum
Sanguinis, aut aliûm, nostro quæ corpore alùntur:
Cùm lapidi lapidem terimus, manare cruorem.
Consimili ratione herbas quoque sæpe decebat,
Et laticis dulces guttas, similique sapore
Mittere, lanigeræ quali sunt ubera lactis:
Scilicet & glebis terrarum sæpe friatis

boiſſons elles-mêmes qui ſeront compoſées de parties hétérogenes.

Enſuite ſi tous les corps qui naiſſent de la terre ſont renfermés en petit dans ſon ſein, voilà donc la terre compoſée d'autant de parties diverſes, qu'elle enfante de différentes productions. Vous pouvez raiſonner de même de tous les autres compoſés. Si la flamme, la fumée & la cendre ſont contenues dans le bois, les élémens du bois ſont évidemment hétérogenes.

Anaxagore n'a plus qu'un moyen de ſe mettre à couvert. Il en uſe & prétend que les corps renferment en eux les élémens de mille autres; mais que ceux-là ſeuls paraiſſent à l'œil, qui répandus en plus grand nombre dans les corps & placés à la ſurface, ſont par cette raiſon plus expoſés à la vue. Mais cette reſſource lui eſt interdite par la ſaine philoſophie. Car il faudrait que les grains broyés par la meule, laiſſaſſent appercevoir des traces ou de ſang ou des autres parties de notre corps auxquelles le bled s'unit; il faudrait que deux cailloux heurtés fiſſent jaillir du ſang: & que les herbes diſtillaſſent un lait auſſi pur & auſſi ſavoureux que celui de nos brebis. Il faudrait en diviſant les glebes y trouver en petit des herbes, des grains, & des arbres;

Herbarum genera, & fruges, frondesque videri
Dispertita, atque in terris latitare minutè;
Postremò, in lignis cinerem fumumque videri,
Cùm præfracta forent, ignesque latere minutos.
Quorum nil fieri quoniam manifesta docet res,
Scire licet non esse in rebus res ita mistas:
Verùm semina multimodis immista latere
Multarum rerum in rebus communia debent.

At sæpe in magnis fit montibus, inquis, ut altis
Arboribus vicina cacumina summa terantur
Inter se, validis facere id cogentibus Austris,
Donec fulserunt flammæ, fulgore coorto:
Scilicet, & non est lignis tamen insitus ignis;
Verùm semina sunt ardoris multa, terendo
Quæ cùm confluxêre, creant incendia silvis.
Quòd si tanta foret silvis abscondita flamma,
Non possent ullum tempus celarier ignes:
Conficerent vulgò silvas, arbusta cremarent.

Jamne vides igitur, paulò quod diximus antè,
Permagni referre, eadem primordia sæpe
Cum quibus, & quali positurâ contineantur?
Et quos inter se dent motus, accipiantque?
Atque eadem paulò inter se mutata creare
Ignes è lignis? quo pacto verba quoque ipsa

& en brisant le bois, en tirer des parties imperceptibles de fumée, de cendre, & de flamme. Mais comme l'expérience se refuse à ces phénomenes, avouons que les élémens, sans être ainsi mêlangés dans les corps, sont communs à tous, & arrangés diversement dans les êtres divers.

Cependant, dites-vous, sur le sommet des hautes montagnes, les arbres poussés par un vent impétueux, entre-choquent souvent leur cime, prennent feu, & font briller au loin des tourbillons de flamme. J'en conviens. Mais il n'y a pas pour cela du feu dans le bois; seulement un grand nombre de parties inflammables qui, rassemblées par le frottement, causent l'incendie des forêts. Si le bois renfermait tant de flamme, son ardeur ne pourrait un moment se contenir: tous les jours elle consumerait les arbres & réduirait les forêts en cendre.

Sentez-vous maintenant la vérité que j'établissais tout-à-l'heure, qu'il est important de considérer le mêlange des élémens, leurs dispositions, leurs mouvemens réciproques; puisqu'avec un léger changement les élémens du bois formeront le feu; comme les mots latins

Inter se paulò mutatis sunt elementis,
Cùm *ligna*, atque *ignes* distinctâ voce notemus?

Denique jam quæcunque in rebus cernis apertis,
Si fieri non posse putas: quin materiaï
Corpora consimili naturâ prædita fingas;
Hâc ratione tibi pereunt primordia rerum.
Fiet uti risu tremulo concussa cachinnent,
Et lacrymis salsis humectent ora, genasque.

Nunc age, quod superest cognosce, & clariùs audi.
Nec me animi fallit, quàm sint obscura; sed acri
Percussit thyrso laudis spes magna meum cor,
Et simul incussit suavem mî in pectus amorem
Musarum: quo nunc instinctus, mente vigenti
Avia Pieridum peragro loca, nullius antè
Trita solo: juvat integros accedere fontes,
Atque haurire; juvatque novos decerpere flores,
Insignemque meo capiti petere indè coronam,
Unde priùs nulli velârint tempora Musæ:
Primùm, quòd magnis doceo de rebus, & arctis
Relligionum animos nodis exsolvere pergo:
Deinde, quòd obscurâ de re tam lucida pango
Carmina, Musæo contingens cuncta lepore.
Id quoque enim non ab nullâ ratione videtur:
Sed veluti pueris absinthia tetra medentes
Cùm dare conantur, priùs oras pocula circùm

ligna & *ignes*, composés presque des mêmes lettres forment cependant deux sons très-distincts?

Enfin si vous ne pouvez expliquer les différens phénomenes de l'univers, qu'en attribuant aux élémens la nature des êtres qu'ils composent, ç'en est fait des principes de la matiere. Il faudra que vos élémens rient, comme vous, & se baignent de larmes ameres.

Apprenez maintenant, ô Memmius, les vérités qui me restent à vous découvrir. Je n'ignore pas qu'une nuit épaisse en dérobe la connaissance. Mais l'espérance de la gloire aiguillonne mon courage, & verse dans mon ame la passion des Muses, cet enthousiasme divin qui m'éleve sur la cime du Parnasse, dans des lieux jusqu'alors interdits aux mortels. J'aime à puiser dans des sources inconnues; j'aime à cueillir des fleurs nouvelles & à ceindre ma tête d'une couronne brillante, dont les Muses n'ont encore paré le front d'aucun Poëte; d'abord parce que mon sujet est grand & que j'affranchis les hommes du joug de la superstition; ensuite parce que je répands des flots de lumiere sur les matieres les plus obscures, & les fleurs de la poésie sur les épines d'une philosophie aride. Et n'ai-je pas raison d'imiter ces Médecins habiles, qui pour enga-

Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
Ut puerorum ætas improvida ludificetur,
Labrorum tenus, interea perpotet amarum
Absinthî laticem, deceptaque non capiatur,
Sed potiùs tali facto recreata valescat:
Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque videtur
Tristior esse, quibus non est tractata, retroque
Volgus abhorret ab hâc: volui tibi suaviloquenti
Carmine Pierio rationem exponere nostram,
Et quasi Musæo dulci contingere melle;
Si tibi fortè animum tali ratione tenere
Versibus in nostris possem, dum perspicis omnem
Naturam rerum, quâ constet compta figurâ.

Sed quoniam docui, solidissima materiaï
Corpora perpetuò volitare invicta per ævum,
Nunc age, summaï ecquænam sit finis eorum,
Nec ne sit, evolvamus: item, quod inane repertum est,
Seu locus, ac spatium, res in quo quæque genantur,
Pervideamus utrùm finitùm funditùs omne
Constet, an immensum pateat vel adusque profundum.

Omne quod est igitur nullâ regione viarum

ger les jeunes enfans à boire l'absynthe amere, dorent d'un miel pur les bords de la coupe, afin que leurs levres séduites par cette douceur trompeuse, avalent sans défiance le noir breuvage, innocent artifice, qui rend à leurs jeunes membres la vigueur de la santé. Ainsi le sujet que je traite, étant trop sérieux pour ceux qui n'y ont pas réfléchi, & rebutant pour le commun des hommes, j'ai emprunté le langage des Muses, j'ai corrigé l'amertume de la philosophie avec le miel de la poésie. Heureux si séduit par les charmes de l'harmonie, vous ne quittez mon ouvrage qu'après y avoir puisé une profonde connaissance de la nature !

Je vous ai enseigné que les solides élémens de la matiere se meuvent de toute éternité à l'abri de la destruction. Examinons maintenant si la somme de ces élémens est infinie ou limitée ; si le vuide dont nous avons établi l'existence, ce lieu, cet espace, ce théatre éternel de l'action des corps est fini, ou si son immensité & sa profondeur n'ont point de bornes.

Ce grand tout est infini ; car autrement il

Finitum eſt : namque extremum debebat habere ;
Extremum porrò nullius poſſe videtur
Eſſe, niſi ultra ſit quod finiat, ut videatur,
Quò, non longiùs, hæc ſensûs natura ſequatur.
Nunc extra ſummam quoniam nihil eſſe fatendum eſt,
Non habet extremum : caret ergò fine, modoque :
Nec refert quibus aſſiſtas regionibus ejus.
Uſque adeò quem quiſque locum poſſedit, in omnes
Tantùndem partes infinitum omne relinquit.

Præterea, ſi jam finitum conſtituatur
Omne quod eſt ſpatium : ſi quis procurrat ad oras
Ultimus extremas, jaciatque volatile telum ;
Id validis utrùm contortum viribus ire,
Quò fuerit miſſum, mavis, longèque volare,
An prohibere aliquid cenſes, obſtareque poſſe ?
Alterutrum fatearis enim, ſumaſque neceſſe eſt :
Quorum utrumque tibi effugium præcludit, & omne
Cogit ut exemptâ concedas fine patere.
Nam ſive eſt aliquid, quod prohibeat, officiatque
Quo minù', quò miſſum eſt veniat, finique locet ſe :
Sive foràs fertur : non eſt ea fini' profectò.
Hoc pacto ſequar, atque oras ubicunque locâris
Extremas, quæram quid telo denique fiat.

devrait avoir une extrêmité. Mais un corps ne peut avoir d'extrêmité, s'il n'a hors de lui quelque chose qui le termine, de maniere que l'œil voie clairement qu'il ne peut se porter plus loin sur ce corps. Or, comme vous êtes forcé d'avouer qu'il n'y a rien au-delà du grand tout, vous ne pouvez non plus lui assigner d'extrêmité, ni par conséquent lui prescrire de bornes. Il n'importe donc en quel lieu du monde vous soyez placé, puisque de tous côtés vous avez un espace infini en tout sens à parcourir.

En second lieu si l'espace est borné, & que quelqu'un placé à ses limites, lance avec force une fleche rapide, pensez-vous que le trait après avoir fendu l'air suivra sa direction, ou aimez-vous mieux qu'un obstacle extérieur lui ferme le passage & suspende son vol? Car vous ne pouvez vous dispenser de choisir dans cette alternative. Or, quelque parti que vous preniez, vous êtes forcé d'ôter au grand tout les limites que vous osez lui assigner. Car soit qu'un obstacle extérieur empêche le trait de parvenir au but, soit qu'il s'élance plus loin, il est évident que vous n'avez pas trouvé l'extrêmité. Je vous poursuivrai de cette maniere, & par-tout où vous fixerez des bornes, je vous demanderai ce que deviendra la fleche. Ainsi jamais vous ne trou-

Fiet, uti nusquam possit consistere finis,
Effugiumque fugæ prolatet copia semper.

Præterea spatium summaï totius omne
Undique si inclusum certis consisteret oris,
Finitumque foret, jam copia materiaï
Undique ponderibus solidis confluxêt ad imum;
Nec res ulla geni sub cœli tegmine posset:
Nec foret omninò cœlum, neque lumina solis:
Quippe ubi materies omnis cumulata jaceret,
Ex infinito jam tempore subsidendo.
At nunc nimirum requies data principiorum
Corporibus nulla est: quia nil est funditùs imum,
Quò quasi confluere, & sedes ubi ponere possint;
Semper & assiduo motu res quæque genuntur
Partibus in cunctis, æternaque suppeditantur
Ex infinito cita corpora materiaï.

Postremò ante oculos rem res finire videtur:
Aër dissepit colles, atque aëra montes:
Terrà mare, & contrà mare terras terminat omnes.
Omne quidem verò nihil est quod finiat extra.
Est igitur natura loci, spatiumque profundi,
Quod neque clara suo percurrere flumina cursu
Perpetuo possint ævi labentia tractu:
Nec prorsum facere, ut restet minùs ire, meando:

verez les limites du monde. Son immensité laissera toujours au trait un espace à parcourir.

Outre cela si la Nature avait environné de bornes le grand tout, la matiere par sa pesanteur se serait rassemblée dans les lieux les plus bas. Dès-lors plus de productions sous la voûte des cieux; nous ne verrions plus ni l'azur du firmament, ni la lumiere du soleil: la matiere affaissée depuis tant de siecles ne serait plus qu'un amas d'atomes sans énergie. Au contraire les principes élémentaires ne connaissent point le repos, parce qu'il n'y a point de lieu inférieur, où ils puissent se rassembler & s'établir dans l'inaction. Ainsi un mouvement continuel crée à chaque instant des êtres dans tous les points de l'espace, & l'infini est la source qui fournit sans cesse des flots d'une matiere active & éternelle.

Enfin nous voyons tous les corps bornés par d'autres corps; les montagnes par l'air, & l'air par les montagnes: la terre donne des rivages à la mer, qui à son tour environne les continens: mais ce vaste univers n'a rien hors de lui qui le termine. Telle est donc la nature de l'espace & du lieu, qu'un grand fleuve après avoir coulé pendant l'éternité, bien loin d'arriver aux bornes de l'univers, ne serait pas

Usque adeò passim patet ingens copia rebus,
Finibus exemptis, in cunctas undique partes.

Ipsa modum porrò sibi rerum summa parare
Ne possit, Natura tenet; quia corpus inani,
Et quod inane autem est, finiri corpore cogit:
Ut sic alternis infinita omnia reddat.
Aut etiam, alterutrum nisi terminet alterum eorum
Simplice naturâ & pateat tantùm immoderatum:
Nec mare, nec tellus, nec cœli lucida templa,
Nec mortale genus, nec Divûm corpora sancta
Exiguum possent horaï sistere tempus.
Nam dispulsa suo de cœtu materiaï
Copia ferretur magnum per inane soluta,
Sive adeò potiùs nunquam concreta creâsset
Ullam rem, quoniam cogi disjecta nequisset.

Nam certè neque consilio primordia rerum
Ordine se quæque, atque sagaci mente locârunt:
Nec quos quæque darent motus pepigêre profectò:
Sed quia multimodis multis mutata, per omne,
Ex infinito, vexantur percita plagis,
Omne genus motûs, & cœtûs experiundo,
Tandem deveniunt in tales dispositurâs,
Qualibus hæc rebus consistit summa creata:

plus avancé qu'au commencement de ſon cours. Ainſi le monde, dégagé de limites, s'étend à l'infini en tout ſens.

D'ailleurs l'eſſence même de l'univers ne lui permet pas d'être fini. La Nature a voulu que la matiere fût bornée par le vuide, & le vuide par la matiere, afin de rendre ainſi tout ſon ouvrage infini. Si le vuide ſeul était ſans bornes & que la matiere en eût ; ni la mer, ni la terre, ni le palais brillant du ciel, ni l'eſpece humaine, ni le corps auguſte des Dieux ne pourraient un inſtant ſubſiſter. La matiere n'étant plus aſſujettie ſe diſperſerait dans l'immenſité du vuide : ou plutôt jamais elle ne ſe fût réunie : jamais la ſomme des atomes n'eût acquis la conſiſtance néceſſaire pour former un corps.

Car vous ne direz ſûrement pas que les principes de la matiere ſe ſoient placés avec intelligence dans l'ordre où nous les voyons, ni qu'ils aient concerté entr'eux les mouvemens qu'ils voulaient ſe communiquer. Mais après un grand nombre de combinaiſons diverſes, mus de toute éternité dans l'eſpace, par des chocs étrangers, en eſſayant toute ſorte de mouvemens & d'aſſemblages particuliers, ils ſe ſont rangés dans l'ordre

Et multos etiam magnos ſervata per annos,
Ut ſemel in motus conjecta eſt convenientes,
Efficit, ut largis avidum mare fluminis undis
Integrent amnes; & ſolis terra vapore
Fota novet fœtus, ſummiſſaque gens animantûm
Floreat, & vivant labentes ætheris ignes.
Quod nullo facerent pacto, niſi materiaï
Ex infinito ſuboriri copia poſſet,
Unde amiſſa ſolent reparari in tempore quoque.
Nam veluti privata cibo natura animantûm
Diffluit amittens corpus: ſic omnia debent
Diſſolvi, ſimul ac defecit ſuppeditare
Materies rectâ regione averſa viaï.

Nec plagæ poſſent extrinſecùs undique ſummam
Conſervare omnem, quæcunque eſt conciliata.
Cudere enim crebrò poſſunt, partemque morari,
Dum veniant aliæ, ac ſuppleri ſumma queatur.
Interdum reſilire tamen coguntur, & unà
Principiis rerum ſpatium, tempuſque fugaï
Largiri, ut poſſint à cœtu libera ferri.
Quare etiam atque etiam ſuboriri multa neceſſe eſt.
Et tamen ut plagæ quoque poſſint ſuppetere ipſæ,
Infinita opus eſt vis undique materiaï.

dont notre monde est le résultat ; & c'est en conséquence de cet ordre, auquel ils sont demeurés fideles depuis un grand nombre de siecles, que nous voyons constamment les grands fleuves abreuver l'immense Océan, l'astre du jour renouveller par sa chaleur les productions de la terre, la fleur de la santé se répandre sur toutes les especes vivantes, & les flambeaux éthérés se repaître de leurs éternels alimens. Cet éclatant concert de la nature serait bientôt interrompu, si une infinité d'élémens ne travaillait sans cesse à la réproduction des êtres. Les animaux, privés de nourriture, languissent & meurent ; ce grand tout périra de même, aussi-tôt que la matiere détournée de son cours naturel, cessera de fournir aux réproductions.

Ne dites pas que les atomes extérieurs, par leur pression retiennent l'amas de la matiere & l'empêchent de se disperser. Ils peuvent bien par des coups répétés arrêter la désunion d'une partie, & donner à de nouveaux atomes le tems de survenir & de completter la masse. Mais forcés de rejaillir après le choc, ils laisseront aux corps un nouvel espace à gagner & un tems suffisant pour se désunir. Il est donc nécessaire que les atomes se succedent sans interruption. Ajoutez que cette pression extérieure suppose elle-même l'infinité de la matiere.

Illud in his rebus longè fuge credere, Memmî,
In medium summæ [quod dicunt] omnia niti,
Atque ideò mundi naturam stare sine ullis
Ictibus externis, neque quóquam posse resolvi
Summa atque ima, quòd in medium sint omnia nixa,
[Ipsum si quidquam posse in se sistere crèdis :
Et quæ pondera sunt sub terris, omnia sursùm
Nitier, in terrâque retro requiescere pôsta :
Ut per aquas quæ nunc rerum simulacra videmus :]
Et simili ratione animalia subtu' vagari
Contendunt, neque posse è terris in loca cœli
Recidere inferiora magis, quàm corpora nostra
Sponte suâ possint in cœli templa volare :
Illi cùm videant solem, nos sidera noctis
Cernere, & alternis nobiscum tempora cœli
Dividere, & noctes pariles agitare, diesque.

Sed vanus stolidis hæc omnia finxerit error,
Amplexi quòd habent perversè prima viaï.
Nam medium nihil esse potest, ubi inane, locusque
Infinita : neque omninò, si jam medium sit,

Possit

Car ne croyez pas, ô Memmius, avec quelques Philosophes, que tous les corps tendent vers le centre du monde, que l'univers n'a pas besoin d'être retenu par des chocs extérieurs, & qu'il n'est pas à craindre que les extrêmités supérieures ou inférieures ne s'échappent, ayant toutes la même tendance vers un centre commun. Qui peut concevoir qu'un être se soutienne sur lui-même, que sous nos pieds les corps pesans exercent leur gravitation en haut, & soient portés sur la terre dans une direction opposée à la nôtre, comme nos images représentées dans l'eau ? C'est pourtant d'après de pareils principes qu'on explique comment un monde d'animaux de toute espece va & vient sous nos pieds, sans être plus exposés à tomber de la terre dans les régions inférieures, que nous ne le sommes à nous élever de nous-mêmes vers la voûte céleste. On ajoute que ces peuples voient le soleil, quand les flambeaux nocturnes nous éclairent ; qu'ils partagent alternativement avec nous les saisons de l'année, que leurs jours & leurs nuits ont la même durée que nos nuits & nos jours.

Voilà les erreurs grossieres où sont tombés des Philosophes, pour être partis d'après de faux principes. Ils ne comprenaient pas qu'il ne peut

Possit ibi quidquam hâc potiùs consistere causâ,
Quàm quâvis aliâ longè regione manere.
Omnis enim locus, ac spatium, quod inane vocamus,
Per medium, per non medium, concedat oportet
Æquis ponderibus, motus quàcunque feruntur.
Nec quisquam locus est, quò corpora cùm venêre,
Ponderis amissâ vi, possint stare in inani:
Nec quod inane autem est, illis subsistere debet,
Quin, sua quod natura petit, concedere pergat.
Haud igitur possunt, tali ratione, teneri,
Res in concilio, medii cuppedine victæ.

Præterea quoque jam non omnia corpora fingunt
In medium niti, sed terrarum, atque liquorum,
Humorem ponti, magnisque è montibus undas,
Et quasi terreno quæ corpore contineantur;
At contrà, tenues exponunt aëris auras,
Et calidos simul à medio differrier ignes,
Atque ideò totum circumtremere æthera signis,
Et solis flammam per cœli cærula pasci;
Quòd calor à medio fugiens ibi colligat ignes.
Quippe etiam vesci è terrâ mortalia sæcla:
Nec prorsum arboribus summos frundescere ramos
Posse, nisi à terris paulatim cuique cibatum

y avoir de milieu dans une étendue infinie, & que quand il y en aurait, les corps ne seraient pas plus nécessités à s'y arrêter, que dans toute autre partie de l'espace. En effet la nature du vuide est de céder aux corps graves, quelque part qu'ils tendent, au centre ou non. Il n'y a point de lieu dans l'univers, où les corps une fois arrivés s'arrêtent & perdent leur pesanteur. Le vuide ne cessera jamais d'ouvrir un passage à leur chûte, parce qu'ainsi l'exige sa nature. Cet amour supposé du centre ne suffit donc pas pour empêcher la désunion du grand tout.

Une autre contradiction est que, suivant les mêmes Philosophes la tendance vers le centre n'est pas commune à tous les corps, & n'a lieu que dans ceux qui sont composés de terre ou d'eau, tels que le fluide de l'Océan, les fleuves qui jaillissent des hautes montagnes, & tous les êtres qui participent à la nature terrestre. Au contraire l'air subtil & la flamme légere tendent à s'éloigner du centre ; & si nous voyons toute la voûte du ciel étinceller de feux, & la féconde lumiere du soleil se nourrir au milieu de l'azur éthéré, c'est que les élémens de la flamme s'y réunissent sans cesse en fuyant le centre ; de même que sans les sucs nourriciers qui s'élevent de la terre, les animaux seraient privés

LYON

Terra det : At ſupra circùm tegere omnia cœlum;
Ne, volucrum ritu flammarum, mœnia Mundi
Diffugiant ſubitò, magnum per inane ſoluta,
Et ne cætera conſimili ratione ſequantur :
Neve ruant cœli tonitralia templa ſupernè,
Terraque ſe pedibus raptim ſubducat, & omnes
Inter permiſtas terræ cœlique ruinas,
Corpora ſolventes, abeant per inane profundum:
Temporis ut puncto nihil exſtet relliquiarum,
Deſertum præter ſpatium & primordia cæca.
Nam quâcunque priùs de parti corpore cêſſe
Conſtitues, hæc rebus erit pars janua lethi ;
Hàc ſe turba foràs dabit omnis materiaï.

Hæc ſi pernoſces, parvâ perfunctus opellâ,
(Namque alid ex alio clareſcet) non tibi cæca
Nox iter eripiet, quin ultima naturaï
Pervideas ; ita res accendent lumina rebus.

Finis Libri Primi.

d'alimens & les arbres de verdure. Au-dessus des étoiles les mêmes Philosophes placent le firmament, enveloppe impénétrable, sans laquelle les feux du ciel, pour s'éloigner du centre, franchiraient les limites du monde. Le même désordre gagnerait toute la nature ; le ciel avec ses foudres s'écroulerait sur nos têtes ; la terre s'ouvrirait sous nos pieds, & nos corps décomposés tomberaient engloutis dans l'abyme, avec les débris mêlés du ciel & de la terre. Bientôt il ne resterait plus de ce vaste univers qu'un amas d'atomes sans énergie, une vaste solitude. Car en quelque lieu que commence la dissolution, ce sera une porte de destruction toujours ouverte par où tous les atomes en foule se hâteront de s'échapper.

Si vous avez compris ces premieres vérités que vous offre ma faible muse, la philosophie n'aura plus de ténebres, la nature plus de secrets pour vous. Vos principes s'éclairciront l'un par l'autre ; & les connaissances acquises vous serviront de flambeau pour en acquérir de nouvelles.

Fin du Livre Premier.

SUJET
DU
SECOND LIVRE.

LE Poëte après un éloge magnifique de la philosophie, à l'étude de laquelle il invite Memmius ; *continue à traiter des qualités des atomes, & en particulier de leur mouvement. Les changemens continuels que subissent tous les corps, ne nous permettent pas de supposer la matiere immobile. Ainsi* 1°. *le mouvement est essentiel aux atomes, parce qu'il n'y a pas de centre où ils puissent jamais s'arrêter.* 2°. *Ce mouvement est de la plus grande*

rapidité, parce qu'ayant le vuide pour théatre, il n'est géné par aucun obstacle. 3°. La direction en est de haut en bas ; & si nous voyons des corps s'élever comme la flamme, c'est un état forcé, contraire à leur tendance naturelle. 4°. Il ne faut pourtant pas croire que la chûte des atomes soit rigoureusement perpendiculaire. Paralleles entr'eux, ils n'auraient jamais pû s'unir en masse : assujettis à une direction nécessaire, ils n'auraient jamais pû former des ames libres. Il faut donc qu'ils s'écartent un peu, (mais le moins possible) de la direction perpendiculaire. Tels sont les mouvemens dont les atomes ont toujours joui &

jouiront toujours, parce que la quantité de mouvement est toujours la même dans la Nature. Voilà ce que la raison nous fait découvrir; car les sens ne peuvent pas même appercevoir l'atome, bien loin d'en distinguer les mouvemens. C'est encore la raison qui nous éclaire sur les figures des atomes; elle nous dit que les corps dont nous sommes environnés, ne pourraient agir sur nos sens de tant de manieres différentes, si leurs atomes n'étaient diversement configurés. Mais elle nous apprend en même-tems, que, quoiqu'il y ait une multitude infinie d'atomes dans chaque classe de figures, le nombre de ces classes est

borné : il ne pourrait être infini, sans que l'atome fût immense, & les qualités sensibles des corps progressives à l'infini. Ce nombre peu considérable de figures, combiné diversement dans tous les corps, suffit pour établir entr'eux cette variété que nous y remarquons. La solidité, l'indivisibilité, l'éternité, le mouvement & la figure sont les seules qualités qui conviennent à des corps simples tels que les atomes. Quant aux qualités qui ont rapport à la vue, l'ouie, le goût & l'odorat, elles ne sont que le résultat d'une association : en revêtir les atomes, c'est donner à la Nature une base trop fragile. Les atomes

ne ſont donc pas non plus ſenſibles, & ce n'eſt qu'à leur ſituation & à leurs mouvemens reſpectifs qu'eſt due la ſenſibilité dont jouiſſent certains aſſemblages. A l'aide de ce petit nombre de qualités que le Poëte aſſigne aux atomes, ils ont, ſuivant lui, produit non-ſeulement notre monde, mais encore une infinité d'autres. Car il ne veut pas qu'on borne la puiſſance de la Nature. Il prétend qu'ayant à ſes ordres un nombre infini d'atomes, ce qu'elle fait ici pour nous, elle le fait pour d'autres dans d'autres régions de l'eſpace ; & que notre monde n'eſt qu'un individu particulier d'une claſſe nombreuſe, un grand animal

ſoumis comme les autres à la naiſſance, à l'accroiſſement, au déclin, & à la mort.

TITI
LUCRETII CARI
DE
RERUM NATURA.

LIBER SECUNDUS.

SUAVE, mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terrâ, magnum alterius ſpectare laborem:
Non quia vexari quemquam eſt jucunda voluptas,
Sed, quibus ipſe malis careas, quia cernere ſuave eſt.
Suave etiam belli certamina magna tueri
Per campos inſtructa, tuâ ſine parte pericli.
Sed nil dulcius eſt, bene quam munita tenere
Edita doctrinâ ſapientûm templa ſerenâ:
Deſpicere unde queas alios, paſſimque videre
Errare, atque viam palantes quærere vitæ,
Certare ingenio, contendere nobilitate,

BIBLIOTHÈQUE
LYON

H. Gravelot inv. Pinet. Sculp.

Horrifice fertur divinæ Matris imago

Liver. L. 2. V. 609

LUCRECE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

LIVRE SECOND.

IL EST doux de contempler du rivage les flots soulevés par la tempête & le péril d'un malheureux qu'ils vont engloutir. Non pas qu'on prenne plaisir à l'infortune d'autrui ; mais parce que la vue des maux qu'on n'éprouve point est consolante. Il est doux encore, à l'abri du péril, de promener ses regards sur deux grandes armées rangées dans la plaine. Mais de tous les spectacles, le plus agréable, est de considérer du faîte de la philosophie, asyle des sciences & de la paix, les mortels épars s'égarer à la poursuite du bonheur, se disputer la palme du génie ou la chimere de la naissance, & se soumettre nuit &

Noctes atque dies niti præstante labore,
Ad summas emergere opes rerumque potiri.

O miseras hominum mentes! ô pectora cæca!
Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis
Degitur hoc ævi, quodcunque est! Nonne videre
Nil aliud sibi Naturam latrare, nisi ut, cùm
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
Jucundo sensu, curâ semota metuque?

Ergò corpoream ad naturam pauca videmus
Esse opus omninò, quæ demant cunque dolorem,
Delicias quoque uti multas substernere possint;
Gratius interdum neque Natura ipsa requirit.
Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur;
Nec domus argento fulget, auroque renidet;
Nec citharis reboant laqueata auratáque tem-
pla:
Attamen inter se prostrati, in gramine molli,
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus, jucundè corpora curant:
Præsertim cùm tempestas arridet, & anni
Tempora conspergunt viridantes floribus herbas;
Nec calidæ citiùs decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
Jactaris, quàm si plebeiâ in veste cubandum est.

jour aux plus pénibles travaux, pour s'élever à la fortune ou à la grandeur.

Malheureux humains ! cœurs aveugles ! Au milieu de quelles ténebres, & à quels périls vous exposez ce peu d'instans de votre vie ! Ecoutez le cri de la Nature. Qu'exige-t-elle de vous ? Un corps exempt de douleur : une ame libre de terreurs & d'inquiétudes.

Et les besoins du corps ne sont-ils pas bornés ? Ne pouvez-vous pas à peu de frais le garantir de la douleur & lui procurer un grand nombre de sensations agréables ? La Nature n'en demande pas davantage. Si vos festins nocturnes ne sont point éclairés par des flambeaux que soutiennent de magnifiques statues ; si l'or & l'argent ne brillent point dans vos palais : si le son de sa lyre ne retentit point sous vos lambris ; vous en êtes dédommagés par la fraîcheur des gazons, le crystal des fontaines, & l'ombrage des arbres, au pied desquels vous goûtez des plaisirs qui coûtent peu, sur-tout dans la riante saison, quand le printems seme à pleines mains les fleurs sur la verdure. La fievre brûlante ne quitte pas plus promptement le riche étendu sur la pourpre & la broderie, que le malheureux couché sur l'étoffe la plus commune.

Quapropter, quoniam nil nostro in corpore gazæ
Proficiunt, neque nobilitas, neque gloria regni;
Quod superest, animo quoque nil prodesse putandum.
Si non, fortè tuas legiones per loca campi
Fervere cùm videas, belli simulacra cientes;
Fervere cùm videas classem, latèque vagari;
His tibi tum rebus timefactæ Relligiones
Effugiunt animo pavidæ, mortisque timores
Tum vacuum pectus linquunt curâque solutum.

Quòd si ridicula hæc, ludibriaque esse videmus,
Reveràque metus hominum, curæque sequaces,
Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela;
Audacterque inter reges, rerumque potentes
Versantur; neque fulgorem reverentur ab auro,
Nec clarum vestis splendorem purpureaï:
Quid dubitas, quin omne sit hoc rationis egestas,
Omnis cùm in tenebris præsertim vita laboret?

Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
In tenebris metuunt: sic nos in luce timemus
Interdum, nihilò quæ sunt metuenda magis, quam
Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.
Hunc igitur terrorem animi, tenebrasque necesse est
Non radii solis, neque lucida tela diei
Discutiant, sed Naturæ species ratioque.

Si la fortune, la naiſſance & le trône même, ne contribuent point au bonheur des corps ; aſſurent-ils à l'ame un ſort plus heureux ? Quand vos nombreuſes légions font voler leurs drapeaux dans la plaine, quand la mer écume ſous le poids de vos vaiſſeaux ; la ſuperſtition eſt-elle effrayée de cet appareil, & les terreurs de la mort laiſſent-elles votre cœur en paix ?

Vaine illuſion ! le cliquetis des armes n'en impoſe point aux ſoucis rongeurs. Ils ſe préſentent fierement à la cour des rois, ils s'aſſeyent à leurs côtés ſur le trône, ſans reſpect pour la pourpre ni pour le diadême. Ces vaines terreurs ſont donc le fruit de l'ignorance & des ténebres où nous vivons plongés.

Les enfans s'allarment de tout pendant la nuit, & nous en plein jour nous ſommes le jouet de craintes auſſi frivoles. Pour calmer ces terreurs, pour diſſiper ces ténebres, il n'eſt beſoin, ni des rayons du ſoleil, ni de la lumiere du jour, mais de l'étude réfléchie de la Nature.

Nunc age, quo motu genitalia materiaï
Corpora res varias gignant, genitasque resolvant,
Et quâ vi facere id cogantur, quæve sit ollis
Reddita mobilitas magnum per inane meandi,
Expediam: tu te dictis præbere memento.

Nam certè non inter se stipata cohæret
Materies; quoniam minui rem quamque videmus,
Et quasi longinquo fluere omnia cernimus ævo,
Ex oculisque vetustatem subducere nostris:
Cùm tamen incolumis videatur summa manere;
Propterea quia, quæ decedunt corpora cunque,
Unde abeunt, minuunt: quò venêre, augmine donant:
Illa senescere, at hæc contrà florescere cogunt;
Nec remorantur ibi: sic rerum summa novatur
Semper, & inter se mortales mutua vivunt:
Augescunt aliæ gentes, aliæ minuuntur;
Inque brevi spatio mutantur sæcla animantum,
Et, quasi cursores, vitaï lampada tradunt.

Si cessare putas rerum primordia posse,
Cessandoque novos rerum progignere motus;
Avius à verâ longè ratione vagaris.

Ne vous laſſez point, ô Memmius, de ſuivre ſes traces. Apprenez par quel mouvement les élémens de la matiere forment & détruiſent les corps ; par quelle impulſion & avec quelle rapidité ils volent ſans ceſſe dans l'eſpace immenſe.

Ne croyez pas en effet que la matiere forme une maſſe immobile : nous voyons tous les corps diminuer, & leurs émanations continuelles les épuiſer à la longue, juſqu'à ce que le tems les dérobe à nos yeux. Cependant la maſſe générale ne ſouffre point de ces pertes particulieres : les élémens, en appauvriſſant une partie, vont en enrichir une autre, & ne laiſſent d'un côté les rides de la décrépitude, que pour porter ailleurs la fraîcheur du jeune âge. Ainſi leur inconſtance ne peut jamais ſe fixer : l'univers ſe renouvelle tous les jours : les mortels ſe prêtent la vie pour un moment : on voit des eſpeces ſe multiplier, d'autres s'épuiſer : un court intervalle change les générations : &, comme aux courſes des jeux ſacrés, nous nous paſſons de main en main le flambeau de la vie.

Si vous penſez que les principes de la matiere puiſſent ſe repoſer, & par leur inaction donner lieu à de nouveaux mouvemens, vous

Nam, quoniam per inane vagantur cuncta, necesse est
Aut gravitate suâ ferri primordia rerum,
Aut ictu fortè alterius : nam, cita supernè,
Obvia cùm fixêre, fit, ut diversa repentè
Dissiliant : neque enim mirum, durissima quæ sint,
Ponderibus solidis, neque quidquam à tergis obstet.

Et quò jactari magis omnia materiaï
Corpora pervideas, reminiscere Totius imum
Nil esse in summâ ; neque habere ubi corpora prima
Consistant ; quoniam spatium sine fine modoque est ;
Immensumque patere in cunctas undique partes,
Pluribus ostendi, & certâ ratione probatum est.

Quod quoniam constat ; nimirum nulla quies est
Reddita corporibus primis per inane profundum ;
Sed magis assiduo, varioque exercita motu,
Partim intervallis magnis conflicta resultant ;
Pars etiam brevibus spatiis nexantur ab ictu.
Et quæcunque, magis condenso conciliatu,
Exiguis intervallis connexa, resultant,
Endopedita suis perplexis ipsa figuris ;
Hæc validas saxi radices, & fera ferri
Corpora constituunt, & cætera de genere horum

êtes dans l'erreur. Les atomes mus dans le vuide doivent obéir, soit à la direction de leur pesanteur, soit à l'impulsion d'une cause étrangere. En se précipitant des régions supérieures, ils rencontrent d'autres atomes qui les écartent de leur route : effet très-naturel, puisqu'ils sont pesans, durs, solides, & que rien derriere eux ne leur fait obstacle.

Mais pour vous convaincre encore plus du mouvement général des atomes; rappellez-vous qu'il n'y a point dans l'univers de lieu inférieur où les corps arrivés s'arrêtent ; parce que l'espace est infini, & n'a de toute part d'autres bornes que l'immensité. C'est une vérité que j'ai établie sur des preuves certaines.

Ainsi les atomes ne se reposent jamais dans le vuide. En proie à un mouvement continuel par sa nature & varié par ses directions, les uns sont renvoyés à une grande distance ; les autres s'écartent moins & s'unissent sous le choc. Quand leur union est intime, leur répulsion peu considérable, & leur tissu étroitement lié, ils servent de base aux rochers solides, au fer & à un petit nombre d'autres substances de la même nature. Quand au contraire le choc les rejette,

Paucula : Quæ porrò magnum per inane vagantur,
Et cita diſſiliunt longè, longèque recurſant
In magnis intervallis ; hæc aëra rarum
Sufficiunt nobis, & ſplendida lumina ſolis,

Multaque præterea magnum per inane vagantur,
Conciliis rerum quæ ſunt rejecta, nec uſquam
Conſociare etiam motus potuêre recepta :
Cujus, uti memoro, rei ſimulacrum & imago
Ante oculos ſemper nobis verſatur & inſtat.
Contemplator enim, cùm ſolis lumina cunque
Inſertim fundunt radios per opaca domorum ;
Multa minuta, modis multis, per inane, videbis
Corpora miſceri, radiorum lumine in ipſo ;
Et velut æterno certamine prœlia, pugnaſque
Edere turmatim certantia ; nec dare pauſam,
Conciliis & diſcidiis exercita crebris :
Conjicere ut poſſis ex hoc, primordia rerum
Quale ſit in magno jactari ſemper inani.
Duntaxat rerum magnarum parva poteſt res
Exemplare dare & veſtigia notitiaï.

Hòc etiam magis hæc animum te advertere par eſt
Corpora, quæ in ſolis radiis turbare videntur ;
Quòd talés turbæ motus quoque materiaï
Significant clandeſtinos, cæcoſque ſubeſſe.

les dispersé, & les fait flotter dans l'espace, nous leur devons le fluide rare de l'air & la lumiere éclatante du soleil.

Il y en a encore un grand nombre qui nagent au hazard dans le vuide, qui ont été exclus de tout assemblage, ou y ont été incorporés sans pouvoir participer au mouvement général. Vous en avez tous les jours une image sensible sous les yeux. Quand les rayons du soleil s'insinuent par les ouvertures d'un appartement ténébreux, ne voyez-vous pas une infinité de corpuscules s'agiter de mille manieres, dans le sillon lumineux ? On dirait qu'ils se sont déclarés une guerre éternelle. Ils ne cessent de se livrer des combats & des assauts ; tantôt ils se divisent, tantôt ils se rallient. Leur activité qui ne se rallentit jamais, doit vous donner une idée du mouvement des atomes dans le vuide. Ainsi l'effet le plus commun sert souvent de modele & de guide dans la recherche des plus grandes vérités.

Ces corpuscules mus rapidement aux rayons du soleil méritent d'autant plus votre attention, que leur mouvement est la preuve d'un choc secret & invisible des atomes. Ce sont les atomes qui par des corps imperceptibles les écar-

Multa videbis enim plagis ibi percita cæcis
Commutare viam, retroque repulsa, reverti
Nunc huc, nunc illuc, in cunctas denique partes.
Scilicet hic à principiis est omnibus error.

Prima moventur enim per se primordia rerum;
Indè ea quæ parvo sunt corpora conciliatu,
Et quasi proxima sunt ad vires principiorum,
Ictibus illorum cæcis impulsa cientur;
Ipsaque, quæ porrò paulò majora, lacessunt.
Sic à principiis ascendit motus, & exit
Paulatim nostros ad sensus, ut moveantur
Illa quoque, in solis quæ lumine cernere quimus;
Nec, quibus id faciant plagis, apparet apertè.

Nunc, quæ mobilitas sit reddita materiaï
Corporibus, paucis licet hinc cognoscere, Memmi.
Primùm Aurora novo cùm spargit lumine terras,
Et variæ volucres nemora avia pervolitantes,
Aëra per tenerum liquidis loca vocibus opplent:
Quàm subitò soleat sol ortus tempore tali
Convestire suâ perfundens omnia luce,
Omnibus in promptu, manifestumque esse videmus.
At vapor is, quem sol mittit lumenque serenum,
Non per inane meat vacuum; quò tardiùs ire
Cogitur, aërias quasi cùm diverberet undas:
Nec singillatim corpuscula quæque vaporis,

Sed

tent de leur route, les repoussent en arriere, les chassent à droite & à gauche, dans tous les sens, dans toutes les directions.

En effet les élémens, mus par eux-mêmes, impriment leur mouvement aux corpuscules dont la masse est la plus déliée & la plus analogue à leurs faibles efforts. Ceux-ci vont attaquer des corps un peu plus grossiers. Ainsi le mouvement né des atomes se communique de proche en proche jusqu'à ce qu'il devienne sensible dans les corpuscules mus au soleil, quoique la cause de leur agitation se dérobe à nos yeux.

Apprenez maintenant en peu de mots jusqu'à quel point les élémens de la matiere sont mobiles. Quand l'Aurore verse ses premiers feux sur la terre : quand les oiseaux dans les forêts, voltigeans de branche en branche, remplissent l'air de leur douce harmonie, vous voyez avec quelle promptitude le Dieu du jour répand les flots de sa lumiere, & couvre la nature d'un voile éclatant. Cependant ces brillans corpuscules émanés du soleil n'ont point un espace vuide à traverser ; leur marche se rallentit sans cesse en divisant le fluide de l'air. D'ailleurs n'étant point simples ni isolés, mais des faisceaux & des mas-

Sed complexa meant inter se, conque globata.
Quapropter simul inter se retrahuntur; & extrà
Officiuntur, uti cogantur tardiùs ire.
At, quæ sunt solidâ primordia simplicitate,
Cùm per inane meant vacuum, nec res remoratur
Ulla foris, atque ipsa suis è partibus unum,
Unum in quem cœpêre locum connixa feruntur:
Debent nimirum præcellere mobilitate,
Et multò citiùs ferri, quàm lumina solis;
Multiplicisque loci spatium transcurrere eodem
Tempore, quo solis pervolgant fulgura cœlum:
Nam neque consilio debent tardata morari,
Nec perscrutari primordia singula quæque,
Ut videant, quâ quidque geratur cum ratione.

At quidam contra hæc, ignari, materiaï
Naturam non posse, Deûm sine numine, rentur
Tantopere humanis rationibus, ac moderatis,
Tempora mutare annorum, frugesque creare:
Nec jam cætera, mortales quæ suadet adire,
Ipsaque deducit dux vitæ dia Voluptas,
Ut res per Veneris blanditim sæcla propagent,
Ne genus occidat humanum; quorum omnia causâ
Constituisse Deos fingunt: sed in omnibu' rebus
Magnopere à verâ lapsi ratione videntur.
Nam, quamvis rerum ignorem primordia quæ sint,
Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim

ſes ; ils trouvent en eux-mêmes & hors d'eux des cauſes de retardement. Au lieu que les élémens de la matiere ſolides & ſimples, mus dans le vuide, à l'abri des obſtacles extérieurs, formans un ſeul & même tout, & réuniſſans les efforts de toutes leurs parties vers l'unique but de leur premiere impulſion, doivent ſans doute être plus actifs, & parcourir un eſpace infiniment plus conſidérable, dans le même tems où les feux du ciel s'élancent du ſoleil à nos yeux. Car vous ne direz ſûrement pas que les atomes s'arrêtent par réflexion, ni qu'ils aient concerté entr'eux un plan régulier de mouvement.

Il y a pourtant des Philoſophes qui croient que la matiere ne peut, ſans le ſecours des Dieux produire tant d'effets réglés & analogues à nos beſoins, varier la ſcene des ſaiſons, couvrir la terre de végétaux & reproduire les eſpeces. Inſenſés ! ils ne voient pas que la Volupté, fille du ciel & mere de tout ce qui reſpire, invite les animaux à engendrer leurs ſemblables, & que les careſſes de Venus ſont les divinités bienfaiſantes qui perpétuent les êtres. Voilà pourtant les raiſons qui leur ont fait imaginer des Dieux créateurs, ſyſtême étroit démenti par tous les détails de l'univers. Oui. Quand même je ne connaîtrais pas la nature des élémens, le ſpec-

Confirmare, aliisque ex rebus reddere multis,
Nequaquam nobis divinitùs esse creatam
Naturam mundi, quæ tantâ est prædita culpâ:
Quæ tibi posteriùs, Memmi, faciemus aperta.
Nunc id, quod superest de motibus, expediemus.

Núnc locus est, ut opinor, in his illud quoque rebus
Confirmare tibi, nullam rem posse suâ vi
Corpoream sursùm ferri, sursùmque meare.
Ne tibi dent in eo flammarum corpora fraudem:
Sursùs enim vorsùs gignuntur, & augmina sumunt;
Et sursùm nitidæ fruges, arbustaque crescunt,
Pondera, quantum in se est, cùm deorsum cuncta ferantur.
Nec cùm subsiliunt ignes ad tecta domorum,
Et celeri flammâ degustant tigna, trabesque,
Sponte suâ facere id, sine vi subigente, putandum est:
Quod genus, è nostro cùm missus corpore sanguis
Emicat exsultans altè, spargitque cruorem.
Nonne vides etiam, quantâ vi tigna trabesque
Respuat humor aquæ? Nam quàm magi' mersimus altum
Directa, & magnâ vi multi pressimus ægrè,
Tam cupidè sursùm revomit magis, atque remittit,
Plùs ut parte foràs emergant, exsiliantque.
Nec tamen hæc, quantùm est in se, dubitamus, opinor,
Quin vacuum per inane deorsùm cuncta ferantur,

tacle du ciel & les phénomenes du monde me prouveraient assez qu'un tout aussi défectueux ne peut être l'ouvrage de la divinité. Mais réservons ces vérités pour la suite de ce Poëme, & continuons à traiter du mouvement des atomes.

C'est ici, je crois, le lieu de vous prouver qu'il n'y a point de corps qui par sa propre force tende en haut. Ne vous laissez point abuser par la flamme qui naît & s'augmente toujours en s'élevant. Les arbres & les moissons ne croissent non plus qu'en s'éloignant de la terre, quoique la nature des corps graves les en rapproche autant qu'il est possible. C'est donc par une impulsion étrangere & non par sa propre tendance que la flamme élevée au faîte des maisons dévore les poutres de nos toits ; comme le sang en s'échappant de la veine lance en l'air un jet de pourpre. Ne voyez-vous pas encore avec quelle force l'eau repousse les plus énormes pilotis ? Envain mille bras nerveux s'efforcent de les enfoncer. L'onde se hâte de rejetter ces masses étrangeres dont la plus longue moitié flotte à sec au-dessus du niveau. Cependant vous ne doutez pas que tous ces corps ne descendent dans le vuide autant qu'il est en eux. La flamme ne s'éleve non plus que par l'impulsion d'une force

Sic igitur debent flammæ quoque posse per auras
Aëris expressæ sursùm succedere ; quanquam
Pondera, quantùm in se est, deorsùm deducere pugnent.
Nocturnasque faces cœli sublime volantes,
Nonne vides longos flammarum ducere tractus,
In quascunque dedit partes Natura meatum ?
Non cadere in terram stellas, & sidera cernis ?
Sol etiam summo de vertice dissupat omnes
Ardorem in partes, & lumine conserit arva :
In terras igitur quoque solis vergitur ardor.
Transversosque volare per imbres fulmina cernis :
Nunc hinc, nunc illinc abrupti nubibus ignes
Concursant ; cadit in terras vis flammea volgo.

Illud in his quoque te rebus cognoscere avemus :
Corpora cùm deorsùm rectùm per inane feruntur,
Ponderibus propriis, incerto tempore fermè,
Incertisque locis, spatio decedere paulùm,
Tantum quod nomen mutatum dicere possis.

Quòd nisi declinare solerent, omnia deorsùm,
Imbris uti guttæ, caderent per inane profundum :
Nec foret offensus natus, nec plaga creata
Principiis ; ita nil unquam Natura creâsset.

étrangere, tandis que sa pesanteur la fait descendre autant qu'il dépend d'elle. Ne voyez-vous pas les météores nocturnes tracer de longs sillons de feu par-tout où la Nature leur ouvre un passage ? Ne voyez-vous pas les étoiles & les astres tomber sur la terre ? Le soleil lui-même du sommet des cieux répand par-tout sa chaleur, & seme les champs d'une lumiere brillante : ses feux tendent donc aussi en bas. Ne voyez-vous pas enfin la foudre s'ouvrir une route à travers les nuages, s'élancer avec impétuosité de toute part, & trop souvent éclater sur notre globe ?

Malgré cette tendance perpendiculaire des élémens vers les régions inférieures, sçachez néanmoins, ô Memmius, qu'ils s'écartent tous de la ligne droite dans des tems & des espaces indéterminés. Mais ces déclinaisons sont si peu de chose, qu'à peine elles en méritent le nom.

Les atomes, sans ces écarts, seraient tombés parallelement dans le vuide, comme les gouttes de la pluie : jamais ils ne se seraient, ni rencontrés, ni heurtés, & jamais la Nature n'eût rien produit.

Quòd si fortè aliquis credit graviora potesse
Corpora, quò citiùs rectùm per inane feruntur,
Incidere è supero levioribus, atque ita plagas
Gignere, quæ possint genitales reddere motus:
Avius à verâ longè ratione recedit.
Nam per aquas quæcunque cadunt, atque aëra deorsùm,
Hæc, pro ponderibus, casus celerare necesse est;
Propterea, quia corpus aquæ, naturaque tenuis
Aëris haud possunt æquè rem quamque morari:
Sed citiùs cedunt gravioribus exsuperata.
At contrà nulli de nullâ parte, neque ullo
Tempore inane potest vacuum subsistere rei,
Quin, sua quod natura petit, concedere pergat.
Omnia quapropter debent per inane quietum
Æquè ponderibus non æquis concita ferri.
Haud igitur poterunt levioribus incidere unquam
Ex supero graviora; neque ictus gignere per se,
Qui varient motus, per quos Natura genat res.

Quare etiam atque etiam paulùm clinare necesse est
Corpora, nec plus quàm minimum, ne fingere motus
Obliquos videamur, & id res vera refutet.
Namque hoc in promptu, manifestumque esse videmus,
Pondera, quantùm in se est, non posse obliqua meare,

Si l'on suppose que les corps les plus graves mus plus vîte dans leur ligne droite, tombent sur les plus légers, & enfantent par leur choc des mouvemens créateurs, on s'écarte des principes de la raison. Il est vrai que dans l'eau ou dans l'air, les corps accélerent leur chûte à proportion de leur pesanteur, parce que les ondes & le fluide léger de l'air n'opposent pas à tous la même résistance, mais cedent plus aisément aux plus graves. Il n'en est pas de même du vuide. Il ne résiste jamais aux corps : il leur ouvre également à tous un passage. Ainsi les atomes malgré l'inégalité de leurs masses doivent se mouvoir avec une égale vîtesse dans le vuide théatre oisif de leur activité. Les corps les plus graves ne peuvent donc tomber sur les plus légers, ni les heurter, ni en changeant leurs directions, faciliter à la Nature la formation des êtres.

Je le répete donc. Il est nécessaire que les atomes s'écartent de la ligne droite : mais n'oubliez pas que cet écart doit être le moindre possible ; & ne m'accusez point d'introduire dans la nature des mouvemens obliques que réprouve la saine philosophie. Il est évident sans doute, & l'œil seul nous en instruit, que les corps graves dans leur chûte ne suivent pas une direction

Ex supero cùm præcipitant; quod cernere possis.
Sed nihil omninò rectâ regione viaï
Declinare, quis est, qui possit cernere, sese?

Denique si semper motus connectitur omnis,
Et vetere exoritur semper novus ordine certo;
Nec declinando faciunt primordia motûs
Principium quoddam, quod fati fœdera rumpat,
Ex infinito ne causam causa sequatur:
Libera per terras unde hæc animantibus extat,
Unde est hæc, inquam, fatis avolsa voluntas,
Per quam progredimur, quò ducit quemque voluptas?
Declinamus item motus, nec tempore certo,
Nec regione loci certâ, sed ubi ipsa tulit mens.
Nam dubio procul, his rebus sua cuique voluntas
Principium dat; & hinc motus per membra rigantur.
Nonne vides etiam, patefactis tempore puncto
Carceribus, non posse tamen prorumpere equorum
Vim cupidam tam desubitò, quàm mens avet ipsa?
Omnis enim totum per corpus materiaï
Copia conquiri debet, concita per artus
Omnes, ut studium mentis connexa sequatur:
Ut videas initum motûs à corde creari,
Ex animique voluntate id procedere primùm:
Indè dari porrò per totum corpus & artus.

oblique : mais qu'ils ne s'écartent point du tout de la ligne perpendiculaire, quel organe assez sûr osera le décider ?

Enfin si tous les mouvemens sont enchaînés dans la nature ; si un ordre nécessaire les fait naître les uns des autres ; si la déclinaison des élémens ne produit une nouvelle combinaison qui rompe la chaîne de la fatalité & trouble la succession éternelle des causes motrices, d'où vient cette liberté dont jouissent tous les animaux, ces déterminations indépendantes du destin, ce pouvoir d'aller où nous appelle le plaisir ? Car nos mouvemens ne sont affectés, ni à des tems, ni à des lieux déterminés : c'est la volonté qui en est le principe, & la source d'où ils se répandent dans tout le corps. Ne remarquez-vous pas, au moment où s'ouvre la barriere, les coursiers frémissans de ne pouvoir s'élancer assez-tôt au gré de leur bouillante ardeur ? Il faut que toutes les molécules éparses dans les membres se soient rassemblées & mises en jeu pour obéir aux déterminations de l'ame. Ce qui vous fait voir que le principe du mouvement est dans le cœur, qu'il part de la volonté, & de-là se communique à tout le corps.

Nec simile est, ut cùm impulsi procedimus ictu,
Viribus alterius magnis, magnoque coactu:
Nam tum materiam totius corporis omnem
Perspicuum est, nobis invitis, ire rapique,
Donicum eam refrænavit per membra voluntas.
Jamne vides igitur, quanquam vis extera multos
Pellit, & invitos cogit procedere sæpe,
Præcipitesque rapit, tamen esse in pectore nostro
Quiddam, quod contrà pugnare, obstareque possit:
Cujus ad arbitrium quoque copia materiai
Cogitur interdum flecti per membra, per artus,
Et projecta refrænatur, retroque residit?

Quare in seminibus quoque idem fateare necesse est,
Esse aliam præter plagas, & pondera, causam
Motibus, unde hæc est nobis innata potestas:
De nihilo quoniam fieri nil posse videmus.
Pondus enim prohibet ne plagis omnia fiant,
Externâ quasi vi; sed ne mens ipsa necessum
Intestinum habeat cunctis in rebus agendis
Et devicta quasi cogatur ferre, patique:
Id facit exiguum CLINAMEN principiorum,
Nec regione loci certâ, nec tempore certo.

Nec stipata magis fuit unquam materiai

Il n'en eſt pas de même quand une force étrangere nous pouſſe & nous ſubjugue. Il eſt évident qu'alors la maſſe de nos corps eſt emportée malgré nous, juſqu'à ce que la volonté ait ſçu réprimer ces mouvemens étrangers. Vous voyez donc que malgré les cauſes extérieures qui agiſſent ſouvent ſur l'homme & le meuvent malgré lui, il y a au fond de ſon cœur une puiſſance qui combat ces impreſſions involontaires & qui ſçait à ſon gré, ou détourner le cours de la matiere, ou mettre un frein à ſes tranſports, ou la faire retourner ſur ſes pas.

Cette vérité vous force de reconnaître dans les principes de la matiere, une affection différente de la peſanteur & du choc, de laquelle naiſſe la liberté, ſans quoi vous admettez un effet ſans cauſe. Par la peſanteur vous empêchez à la vérité que tous les mouvemens ne ſoient l'effet du choc & d'une force étrangere; mais ſi l'ame n'eſt pas déterminée dans toutes ſes actions par une néceſſité intérieure, & ſi elle n'eſt pas une ſubſtance purement paſſive, c'eſt l'effet d'une légere DÉCLINAISON des atomes dans des tems & des eſpaces indéterminés.

Sçachez encore que la ſomme des élémens n'a

Copia, nec porrò majoribus intervallis.
Nam neque adaugeſcit quidquam, neque deperit indè.
Quapropter, quo nunc in motu principiorum
Corpora ſunt, in eodem anteactâ ætate fuêre,
Et poſthac ſemper ſimili ratione ferentur:
Et quæ conſuêrunt gigni, gignentur eâdem
Conditione; & erunt, & creſcent, inque valebunt,
Quantùm cuique datum eſt per fœdera Naturaï.
Nec rerum ſummam commutare ulla poteſt vis.
Nam neque quò poſſit genus ullum materiaï
Effugere ex Omni, quidquam eſt; neque rurſus in Omne
Unde coorta queat nova vis irrumpere, & omnem
Naturam rerum mutare, & vertere motus.

Illud in his rebus non eſt mirabile: quare,
Omnia cùm rerum primordia ſint in motu,
Summa tamen ſummâ videatur ſtare quiete,
Præterquam ſi quid proprio dat corpore motus.
Omnis enim longè noſtris ab ſenſibus infrà
Primorum natura jacet: quapropter, ubi illa
Cernere jam nequeas, motus quoque ſùrpere debent:
Præſertim cùm, quæ poſſimus cernere, celent
Sæpe tamen motus, ſpatio diducta locorum.
Nam ſæpe in colli tondentes pabula læta
Lanigeræ reptant pecudes, quò quamque vocantes

jamais été plus dense ni plus rare qu'aujourd'hui, parce que leur nombre ne peut augmenter ni diminuer. Ainsi le mouvement dont ils sont doués aujourd'hui est le même qu'ils ont eu dans les siecles précédens, & qu'ils conserveront à jamais. Les corps qui ont coutume d'être produits le seront encore suivant la même loi. Il reparaîtront sur la scene des êtres ; ils croîtront ; ils acquerront les qualités propres à leur nature. Ne craignez pas qu'aucune force vienne à bout de changer ce grand tout. Il n'y a pas d'endroits par où des élémens fugitifs puissent s'échapper de la masse, ni par où des atomes étrangers, par une incursion subite, puissent troubler l'ordre de la nature & en détourner les mouvemens.

Vous ne devez pas être surpris que, malgré ce mouvement continuel des atomes, l'univers paraisse immobile, à l'exception des corps qui ont un mouvement propre. En effet les élémens de la matiere échappent à nos organes : & si leur masse est insensible, leur mouvement ne doit-il pas l'être à plus forte raison, puisque la distance nous dérobe le mouvement des corps même les plus sensibles ? souvent les brebis en paissant les verds gazons se traînent sur le dos des collines où les appelle une herbe fraîche & brillante des perles de la rosée, tandis que les tendres

Invitant herbæ gemmantes rore recenti :
Et ſatiati agni ludunt, blandèque coniſcant ;
Omnia quæ nobis longè confuſa videntur,
Et veluti in viridi candor conſiſtere colli.
Præterea magnæ legiones cùm loca curſu
Camporum complent, belli ſimulacra cientes :
Et circumvolitant equites, medioſque repente
Tramittunt valido quatientes impete campos ;
Fulgur ibi ad cœlum ſe tollit, toraque circùm
Ære renideſcit tellus, ſubterque virûm vi
Excitur pedibus ſonitus, clamoreque montes
Icti rejectant voces ad ſidera mundi :
Et tamen eſt quidam locus aſtis montibus, unde
Stare videtur, & in campis conſiſtere fulgur.

Nunc, age, jam deinceps cunctarum exordia rerum,
Qualia ſint, & quàm longè diſtantia formis,
Percipe, multigenis quàm ſint variata figuris ;
Non quòd multa, parùm ſimili ſint prædita formâ,
Sed quia non volgò paria omnibus omnia conſtant.
Nec mirum : nam cùm ſit eorum copia tanta,
Ut neque finis, uti docui, neque ſumma ſit ulla :
Debent nimirum non omnibus omnia prorſum
Eſſe pari filo, ſimilique affecta figurâ.

agneaux rassasiés d'un lait pur s'égayent à côté de leurs meres, & exercent leurs jeunes fronts à des luttes innocentes. Ce tableau mobile vu de loin se confond pourtant & ne laisse distinguer à l'œil que la verdure contrastée par la blancheur des troupeaux. Voyez une armée nombreuse couvrir la plaine & suivre à grands pas ses drapeaux flottans, la cavalerie tantôt voltiger autour des légions, tantôt franchir en un moment des espaces immenses. L'acier renvoye ses éclairs au ciel, les campagnes sont colorées par le reflet de l'airain, la terre retentit sous les pas des soldats, & les monts voisins repoussent leurs cris guerriers jusqu'aux voûtes du monde; cependant du sommet d'une montagne cette multitude paraît immobile, & son éclat semble appartenir à la terre.

Passons maintenant aux autres qualités des atomes, à la différence de leurs formes, à la variété de leurs figures : non qu'il y en ait un grand nombre doués de formes dissemblables ; mais parce que les êtres qu'ils composent ne sont jamais parfaitement semblables. Et vous n'en serez pas étonné si vous vous rappellez que le nombre des atomes est illimité, comme je l'ai prouvé : vous sentirez qu'ils ne peuvent avoir exactement les mêmes formes ni être terminés rigoureusement par les mêmes contours.

Præterea genus humanum, mutæque natantes
Squammigerûm pecudes, & læta arbusta, feræque,
Et variæ volucres, lætantia quæ loca aquarum
Concelebrant circùm ripas, fontesque, lacusque;
Et quæ pervolgant nemora avia pervolitantes:
Horum unum quodvis generatim sumere perge:
Invenies tamen inter se distare figuris.
Nec ratione aliâ proles cognoscere matrem,
Nec mater posset prolem: quod posse videmus,
Nec minùs atque homines inter se nota cluere.

Nam sæpe ante Deûm vitulus delubra decora
Thuricremas propter mactatus concidit aras,
Sanguinis exspirans calidum de pectore flumen:
At mater virides saltus orbata peragrans,
Linquit humi pedibus vestigia pressa bisulcis,
Omnia convisens oculis loca, si queat usquam
Conspicere amissum fœtum; completque querelis
Frondiferum nemus adsistens, & crebra revisit
Ad stabulum, desiderio perfixa juvenci.
Nec teneræ salices, atque herbæ rore vigentes,
Fluminaque ulla queunt, summis labentia ripis,
Oblectare animum, subitamque avertere curam:
Nec vitulorum aliæ species per pabula læta
Derivare queunt aliò, curâque levare:

Considérez l'espece humaine, les muets habitans de l'onde, les reptiles armés d'écailles, les rians arbrisseaux, les monstres sauvages, les oiseaux de toute espece, tant ceux qui se plaisent au bord des eaux, des fleuves, des fontaines, & des lacs, que ceux qui volent dans les bois solitaires; comparez les individus de chaque espece, vous y trouverez des différences: sans ces nuances variées, comment les meres & les enfans pourraient-ils se reconnaître? Cependant l'instinct ne les trompe jamais; & les hommes ne se distinguent pas plus sûrement.

Quand la hache sacrée a fait tomber aux pieds de l'autel un jeune taureau baigné dans son sang, sa mere (qui a déja cessé de l'être) parcourt à grands pas les forêts, & empreint sur le sable la trace profonde de ses pieds. Ses regards inquiets demandent à tous les lieux voisins le tendre nourrisson qu'elle a perdu. Souvent elle s'arrête dans l'obscurité des bois qu'elle fait retentir de ses plaintes. Souvent elle retourne à l'étable, elle y reste immobile, occupée de sa perte. Les tendres saules, les herbes rajeunies par la rosée, les bords rians des larges fleuves, n'ont plus de charmes pour la détourner de sa douleur. Les jeunes troupeaux qu'elle voit bondir sur le gazon ne peuvent faire illusion à sa tendresse. Ce n'est

Usque adeò quiddam proprium, notumque requirit.
Præterea teneri tremulis cum vocibus hædi
Cornigeras nôrunt matres; agnique petulci
Balantum pecudes: ita, quod Natura reposcit;
Ad sua quisque ferè decurrunt ubera lactis.

Postremò quodvis frumentum, non tamen omne;
Quodque suo in genere inter se simile esse videbis,
Quin intercurrat quædam distantia formis:
Concharumque genus parili ratione videmus
Pingere telluris gremium, quà mollibus undis
Littoris incurvi bibulam pavit æquor arenam.
Quare etiam atque etiam simili ratione necesse est,
Naturâ quoniam constant, neque facta manu sunt
Unius ad certam formam primordia rerum,
Dissimili inter se quædam volitare figurâ.

Perfacile est jam animi ratione exsolvere nobis,
Quare fulmineus multò penetralior ignis,
Quàm noster fluat è tædis terrestribus ortus.
Dicere enim possis cœlestem fulminis ignem
Subtilem magis è parvis constare figuris:
Atque ideò transire foramina, quæ nequit ignis
Noster hic è lignis ortus, tædâque creatus.

Præterea lumen per cornu transit; at imber

pas là l'enfant qu'elle cherche. Ses yeux & son cœur sçavent trop bien le distinguer. Les agneaux bondissans, les chevreaux dont la voix est encore tremblante, sçavent aussi reconnaître leurs meres, & guidés par la Nature, ils courent aux mammelles qui doivent allaiter leur enfance.

Choisissez un épi dans la plaine, malgré la ressemblance des grains, vous y remarquerez des nuances différentes : elles sont encore plus sensibles dans les coquillages qui colorent le sein de la terre, aux endroits où le sable s'est abreuvé des flots de l'Océan. Pourquoi les élémens ne différeraient-ils pas comme les corps? Ils sont l'ouvrage de la Nature : & puisque l'art ne les a pas fondus dans un moule commun, ils doivent nager dans le vuide sous des formes diverses.

Par ce principe vous expliquerez pourquoi le feu du tonnerre est plus pénétrant que la flamme des matieres terrestres : vous direz que les feux du ciel, formés d'élémens plus subtils, s'insinuent dans des pores où ne peut pénétrer notre flamme grossiere.

Pourquoi la corne permet-elle le passage à la

Respuitur : quare ? nisi luminis illa minora
Corpora sunt, quàm de quibus est liquor almus aquarum.

Et quamvis subitò per colum vina videmus
Perfluere : at contrà tardum cunctatur olivum,
Aut quia nimirum majoribus est elementis,
Aut magis hamatis inter se, perque plicatis.
Atque ideò fit uti non tam deducta repente
Inter se possint primordia singula quæque,
Singula per cujusque foramina permanare.

Huc accedit, uti mellis lactisque liquores
Jucundo sensu linguæ tractentur in ore ;
At contrà tetra absinthi natura, ferique
Centauri, fœdo pertorquent ora sapore :
Ut facilè agnoscas è lævibus, atque rotundis
Esse ea, quæ sensus jucundè tangere possunt.
At contrà quæ amara, atque aspera cunque videntur,
Hæc magis hamatis inter se nexa teneri ;
Proptereaque solere vias rescindere nostris
Sensibus, introituque suo perrumpere corpus.

Omnia postremò bona sensibus, & mala tactu,
Dissimili inter se pugnant perfecta figurâ :
Ne tu fortè putes serræ stridentis acerbum
Horrorem constare elementis lævibus æquè

lumiere, tandis qu'elle le refuse à l'eau ? Sinon parce que la lumiere est composée d'atomes plus déliés que les gouttes de la pluie.

Le vin s'échappe en un moment du filtre ; l'huile au contraire n'en sort que goute à goutte. Pourquoi ? parce que la liqueur paresseuse de l'olivier formée de principes plus denses, plus liés, & plus entrelassés, ne se divise pas assez vîte, & ne se répand que lentement dans les pores du filtre.

Si vous considérez d'un autre côté que le lait & le miel flattent délicieusement le palais, tandis qu'il est blessé par l'absinthe amere & la sauvage centaurée, vous reconnaîtrez que les saveurs agréables résultent d'atomes lisses & sphériques, que l'amertume & l'âpreté naissent au contraire de l'assemblage de principes recourbés, qui fortement unis, ne peuvent pénétrer au siege du sentiment, qu'en brisant les fibres de nos organes.

En un mot le plaisir & la douleur qu'excitent en nous les corps dépendent de la configuration de leurs principes : si vous n'aimez mieux croire que l'aigre sifflement de la scie soit produit par

Ac Musæa mele, per chordas organici quæ
Mobilibus digitis expergefacta figurant.

Neu simili penetrare putes primordia formâ
In nares hominum, cùm tetra cadavera torrent,
Et cùm scena croco Cilici perfusa recens est,
Araque Panchæos exhalat propter odores.

Neve bonos rerum simili constare colores
Semine constituas, oculos qui pascere possunt;
Et qui compungunt aciem, lacrymareque cogunt;
Aut fœdâ specie tetri, turpesque videntur.
Omnis enim, sensus quæ mulcet causa juvatque,
Haud sine principiali aliquo lævore creata est;
At contrà, quæcunque molesta, atque aspera constat,
Non aliquo sine materiæ squalore reperta est.

Sunt etiam, quæ jam nec lævia jure putantur
Esse, neque omninò flexis mucronibus unca:
Sed magis angululis paulùm prostantibus, & quæ
Titillare magis sensus, quàm lædere possunt,
Fæcula jam quo de genere est, Inulæque sapores.

Denique jam calidos ignes, gelidamque pruinam,
Dissimili dentata modo compungere sensus
Corporis, indicio nobis est tactus uterque,

Tactus

des élémens aussi polis que les accords touchans de la lyre sous les doigts agiles d'un Harmoniste.

Vous ne donnerez pas non plus la même forme aux atomes fétides d'un cadavre brûlé, & à ceux qu'exhalent les temples des Dieux, ou nos théatres embaumés des parfums de Cilicie.

Vous ne donnerez pas les mêmes principes aux couleurs bienfaisantes dont l'œil aime à se repaître & à celles qui blessent l'organe, lui arrachent des larmes & le forcent de se détourner avec horreur. Je le répete donc, les corps amis de nos organes sont formés d'atomes polis & sphériques, & les composés malfaisans d'élémens plus rudes & moins parfaits.

Il y a encore des atomes qui ne sont, ni absolument lisses, ni entiérement recourbés, mais hérissés de pointes saillantes qui chatouillent l'organe plutôt qu'ils ne le déchirent. Tels sont la Fécule & l'Aulnée.

Enfin que les flammes ardentes & les glaces de l'hyver piquent nos organes avec des aiguillons d'une structure différente, c'est une vérité dont le tact nous force de convenir; le tact, ô

Tactus enim, tactus, proh Divûm numina sancta,
Corporis est sensus, vel cùm res extera sese
Insinuat, vel cùm lædit, quæ in corpore nata est.
Aut juvat egrediens genitales per Veneris res:
Aut ex offensu cùm turbant corpore in ipso
Semina, confunduntque inter se concita sensum:
Ut, si fortè manu quamvis jam corporis ipse
Tute tibi partem ferias, æquè experiare.
Quapropter longè formas distare necesse est
Principiis, varios quæ possint edere sensus.

Denique, quæ nobis durata ac spissa videntur,
Hæc magis hamatis inter sese esse necesse est,
Et quasi ramosis altè compacta teneri.
In quo jam genere in primis adamantina saxa
Primâ acie constant, ictus contemnere sueta,
Et validi silices, ac duri robora ferri;
Æraque, quæ claustris restantia vociferantur.

Illa autem debent ex lævibus atque rotundis
Esse magis, fluido quæ corpore liquida constant:
Nec retinentur enim inter se glomeramina quæque;
Et procursus item in proclive volubilis extat.

Omnia postremò quæ puncto tempore cernis

Dieux, ce ſens du corps entier, qui ſe manifeſte, ſoit quand un objet étranger pénetre la machine, ſoit quand une cauſe intérieure en dérange l'organiſation, ou quand la mere des amours en exprime ſes germes créateurs, ou lorſqu'enfin le choc en troublant l'harmonie des principes y porte la douleur avec la confuſion. Vous en ferez l'expérience à chaque inſtant, en frappant de la main quelque partie de votre corps. On n'explique donc les différentes impreſſions des objets que par les différentes figures de leurs élémens.

Les corps durs & compactes doivent avoir des atomes plus recourbés, plus intimement unis & entrelaſſés comme des rameaux. Tels ſont entr'autres corps de ce genre, le diamant qui réſiſte aux plus terribles coups, les durs cailloux, le fer inflexible & l'airain qui gémit aux gonds de nos portes.

Mais tous les liquides formés d'un corps fluide, ne peuvent être compoſés que de parties liſſes & ſphériques. Des globules de cette nature ne pouvant ſe lier enſemble, roulent plus aiſément ſur un plan incliné.

Les fluides que nous voyons ſe diſſiper en un

Diffugere, ut fumum, nebulas flammasque necesse est,
Si minùs omnia sunt è lævibus atque rotundis,
At non esse tamen perplexis indupedita,
Pungere uti possint corpus, penetrareque saxa.
Nec tamen hærere inter se, quod quisque videmus
Sentibus esse datum : facilè ut cognoscere possis
Non è perplexis, sed acutis esse elementis.

Sed quòd amara vides eadem, quæ fluvida constant,
Sudor uti maris est, minimè id mirabile habendum.
Nam quod fluvidum est, è lævibus atque rotundis
Est : at lævibus, atque rotundis mista doloris
Corpora ; nec tamen hæc retineri hamata necessum est ;
Scilicet esse globosa, tamen cùm squalida constent.
Provolvi simul ut possint, & lædere sensus.

Et quò mista putes magis aspera lævibus esse
Principiis, unde est Neptuni corpus acerbum :
Est ratio secernundi, seorsumque videndi.
Humor dulcit, ubi per terras crebriùs idem
Percolatur, ut in foveam fluat, ac mansuescat.
Linquit enim superà tetri primordia vini
Aspera, quò magis in terris hærescere possunt.

moment comme la fumée, les nuages & la flamme, ne ſont pas formés d'atomes entiérement polis & globuleux puiſqu'ils déchirent nos organes : mais comme en même-tems ils pénetrent les rochers, leurs élémens ne doivent pas être recourbés & embarraſſés. Vous leur donnerez donc une figure moyenne, & vous les armerez de pointes plutôt que de crochets.

Ne ſoyez point ſurpris de rencontrer des corps à la fois amers & fluides, tels que les eaux de l'Océan. Comme fluides ils réſultent d'atomes polis & ſphériques, auxquels, comme piquans, ſont mêlés des élémens propres à exciter la douleur : mais il ne faut pas qu'ils ſoient liés par des crochets. Il ſuffit qu'ils ſoient en même-tems ſphériques & raboteux pour pouvoir à la fois & rouler dans leur lit & bleſſer nos organes.

Voulez-vous une preuve convaincante de ce mêlange d'élémens polis & anguleux qui donne à l'Océan ſon amertume ? il vous eſt poſſible d'en examiner les parties ſéparées. L'eau de la mer devient douce en ſe filtrant dans le ſein de la terre, pour ſe rendre à de nouveaux réſervoirs, parce que les principes amers moins polis & plus raboteux ſe ſont arrêtés & dépoſés dans les canaux par où l'onde a coulé.

Quod quoniam docui, pergam connectere rem, quæ
Ex hoc apta fidem ducit; primordia rerum
Finitâ variare figurarum ratione.
Quod si non ita sit, rursum jam semina quædam
Esse infinito debebunt corporis auctu.
Namque in eâdem unâ cujuscujus brevitate
Corporis inter se multùm variare figuræ
Non possunt. Fac enim minimis è partibus esse
Corpora prima: tribus, vel paulò pluribus auge:
Nempe ubi eas partes unius corporis omnes,
Summa atque ima locans, transmutans dextera lævis,
Omnimodis expertus eris, quam quisque det ordo
Formai speciem totius corporis ejus:
Quod superest, si fortè voles variare figuras,
Addendum partes alias erit; indè sequetur
Adsimili ratione, alias ut postulet ordo,
Si tu fortè voles etiam variare figuras.
Ergò formai novitatem corporis augmen
Subsequitur: quare non est ut credere possis,
Esse infinitis distantia semina formis,
Ne quædam cogas immani maximitate
Esse: suprà quod jam docui non posse probari.

Jam tibi barbaricæ vestes, Meliboeaque fulgens
Purpura Thessalico concharum tincta colore, &
Aurea pavonum ridenti imbuta lepôre

A cette vérité joignons en une autre qui y est liée, & dont elle est la preuve, c'est que les figures des élémens sont limitées ; sans quoi nous verrions des atomes d'une grandeur infinie. En effet des corps aussi petits ne sont pas susceptibles d'une grande variété de figures. Imaginez-les divisés en trois ou un peu plus de parties très-petites : arrangez ces parties de toutes les manieres possibles ; placez-les en haut, en bas : changez-les de droite à gauche ; vous aurez bientôt épuisé toutes les combinaisons ; & si vous voulez varier les figures, il vous faudra supposer de nouvelles parties jusqu'à l'infini. Vous ne pouvez donc multiplier les formes des atomes sans en augmenter le volume, ni par conséquent leur attribuer une infinité de figures, sans leur donner une grandeur infinie, ce que j'ai démontré impossible.

En effet les brillantes étoffes de l'orient, la pourpre de Mélibée, que la Thessalie exprime de ses coquillages, & le spectacle pompeux qu'étale l'oiseau de Junon, serait bientôt éclipsé par des couleurs plus éclatantes. On dédaignerait

Sæcla, novo rerum superata colore jacerent:
Et contemptus odor myrrhæ, mellisque sapores,
Et cycnea mele, Phœbeaque dædala chordis
Carmina consimili ratione oppressa silerent.
Namque aliis aliud prestantius exoreretur.
Cedere item retro possent in deteriores
Omnia sic partes, ut diximus in meliores.
Namque aliis aliud retro quoque tetrius esset
Naribus, auribus, atque oculis orisque sapori.
Quæ quoniam non sunt in rebus reddita, certa &
Finis utrinque tenet summam: fateare necesse est
Materiam quoque finitis differre figuris.

Denique, ab ignibus ad gelidas, hiemisque pruinas
Finitum est, retroque pari ratione remensum est.
Finit enim calor, ac frigus, mediique tepores
Inter utrumque jacent explentes ordine summam.
Ergo finitâ distant ratione creata:
Ancipiti quoniam mucrone utrinque notantur,
Hinc flammis, illinc rigidis infessa pruinis.

Quod quoniam docui, pergam connectere rem, quæ
Ex hoc apta fidem ducit: primordia rerum,
Inter se simili quæ sunt perfecta figura,
Infinita cluere: etenim, distantia cùm sit
Formarum finita, necesse est, quæ similes sint,

l'odeur de la myrrhe & la saveur du miel. Le cigne harmonieux & le Dieu même de l'harmonie seraient réduits à un honteux silence, puisqu'un nouvel ordre de sensations plus agréables les unes que les autres se succéderaient sans interruption. Le même progrès à l'infini aurait encore lieu pour les qualités désagréables. Les yeux, l'odorat, l'ouie & le goût auraient toujours à craindre des sensations plus choquantes. Mais comme ces effets sont contraires à l'expérience, & que les qualités sensibles des corps ont des bornes invariables, vous ne pouvez non plus en refuser à la figure des atomes.

Enfin depuis la flamme dévorante jusqu'aux glaces de l'hyver & réciproquement, il y a un espace borné. Le froid & le chaud occupent les limites ; & la tiédeur qui tient le milieu entre ces deux extrêmités, remplit par degrés tout l'intervalle. Convenez donc que les qualités sensibles des objets sont finies, puisqu'elles ont pour bornes d'un côté les feux brûlans, & de l'autre les frimats glacés.

Comme les figures des atomes sont limitées, il est nécessaire que leur nombre soit infini dans chaque classe de figures. C'est une conséquence naturelle des principes déja établis. Sans cela

Esse infinitas : aut summam materiaï
Finitam constare : id quod non esse probavi.

Quod quoniam docui, nunc suaviloquis, age, paucis
Versibus ostendam, corpuscula materiaï
Ex infinito summam rerum usque tenere,
Undique protelo plagarum continuato.

Nam quòd rara vides magis esse animalia quædam,
Fœcundamque minùs naturam cernis in illis;
At regione, locoque alio, terrisque remotis
Multa licet genere esse in eo, numerumque repleri.
Sicuti quadrupedum cum primis esse videmus
In genere anguimanos elephantos, India quorum
Millibus è multis vallo munitur eburno;
Ut penitùs nequeat penetrari : tanta ferarum
Vis est, quarum nos perpauca exempla videmus.

Sed tamen id quoque uti concedam, quam libet, esto
Unica res quædam, nativo corpore sola,
Cui similis toto terrarum non sit in orbe :
Infinita tamen nisi erit vis materiaï,
Unde ea progigni possit concepta : creari
Non poterit, neque, quod superest, procrescere, aliqne.

l'univers serait borné, & nous avons solidement réfuté cette erreur.

Mais allons plus loin, ô Memmius, & apprenez en peu de mots que ce n'est qu'à l'aide de leur infinité que les atomes par des chocs continuels suffisent à l'entretien du grand tout.

Si vous remarquez des especes moins nombreuses & la Nature moins féconde à les produire, sçachez qu'en d'autres pays, dans des climats lointains, elle les multiplie & en complette le nombre. Tel est l'énorme quadrupede que la Nature arma d'une trompe; à peine en voyons-nous un seul dans nos contrées, & l'Inde en nourrit une si grande quantité qu'ils forment autour de ses murs un rempart d'yvoire impénétrable.

Mais quand même je vous accorderais qu'il y eût dans la nature un corps unique dont le semblable n'existât pas dans le reste du monde, néanmoins si les atomes destinés à le former ne sont infinis en nombre, jamais cet individu privilégié ne pourra ni être produit, ni s'accroître & se nourrir.

Quippe etenim ſumant oculi, finita per omne
Corpora jactari unius genitalia rei;
Unde, ubi, quâ vi, & quo pacto congreſſa coibunt
Materiæ tanto in pelago, turbâque alienâ?
Non, ut opinor, habent rationem conciliandi:
Sed quaſi, naufragiis magnis multiſque coortis,
Disjectare ſolet magnum mare tranſtra, guberna,
Antennas, proram, malos, tonſaſque natantes,
Per terrarum omnes oras fluitantia apluſtra;
Ut videantur, & indicium mortalibus edant,
Infidi maris inſidias, vireſque dolumque
Ut vitare velint, neve ullo tempore credant,
Subdola cùm ridet placidi pellacia ponti:
Sic tibi, ſi finita ſemel primordia quædam
Conſtitues, ævum debebunt ſparſa per omne
Disjectare æſtus diverſi materiaï:
Nunquam in concilium ut poſſint compulſa coire,
Nec remorari in concilio, nec creſcere adaucta.
Quorum utrumque palam fieri manifeſta docet res:
Et res progigni, & genitas procreſcere poſſe.
Eſſe igitur, genere in quovis, primordia rerum
Infinita palam eſt, unde omnia ſuppeditantur.

Nec ſuperare queunt motus utique exitiales
Perpetuò, neque in æternum ſepelire ſalutem:
Nec porrò rerum genitales, auctificique
Motus perpetuò poſſunt ſervare creata.

Supposez en effet les élémens de votre corps unique finis & dispersés dans le grand tout. Au milieu de cet océan d'atomes, comment pourront-ils se rassembler ? Par quelle force, & dans quel lieu se réuniront-ils ? Il vous est impossible d'en trouver le moyen. Au contraire, comme l'on voit après une violente tempête la mer rejetter au loin des bancs, des gouvernails, des antennes, des proues, des mâts & des cordages flottans sur la vaste étendue de ses ondes, leçon terrible pour apprendre aux mortels à fuir les trahisons d'un élément perfide & à se défier même de son attrait au milieu du calme : de même les élémens dont vous supposez le nombre fini, repoussés par les flots de la matiere, nageront dispersés pendant l'éternité ; jamais ils ne se rassembleront ; ou si le hasard leur procure un moment de réunion, jamais cet assemblage ne pourra s'accroître & se nourrir. Mais comme une expérience journaliere nous rend témoins de la formation & du progrès de tous les corps, vous êtes obligé de convenir que chaque espece est entretenue par un nombre infini d'élémens.

Voilà pourquoi les mouvemens destructeurs ne peuvent tenir les corps dans un état de dissolution continuelle, ni les mouvemens créateurs leur assurer une éternelle durée. Ces principes

Sic æquo geritur certamine principiorum
Ex infinito contractum tempore bellum.
Nunc hîc, nunc illic ſuperant vitalia rerum,
Et ſuperantur item : miſcetur funere vagor,
Quem pueri tollunt viſentes luminis oras :
Nec nox ulla diem, neque noctem Aurora ſecuta
eſt,
Quæ non audierit miſtos vagitibus ægris
Ploratus, mortis comites, & funeris atri.

Illud in his obſignatum quoque rebus habere
Convenit, & memori mandatum mente tenere ;
Nil eſſe in promptu, quorum natura tenetur,
Quod genere ex uno conſiſtat principiorum ;
Nec quidquam, quod non permiſto ſemine conſtet.
Et quàm quidque magis multas vis poſſidet in ſe,
Atque poteſtates ; ita pluria principiorum
In ſeſe genera, ac varias docet eſſe figuras.

Principiò tellus habet in ſe corpora prima,
Unde mare immenſum volventes flumina fontes
Aſſiduè renovent : habet, ignes unde oriantur.
Nam multis ſuccenſa locis ardent ſola terræ :
Eximiis verò furit ignibus impetus Ætnæ.
Tum porrò nitidas fruges, arbuſtaque læta
Gentibus humanis habet unde extollere poſſit.
Unde etiam fluidas frondes, & pabula læta
Montivago generi poſſit præbere ferarum.

ennemis se font la guerre avec des succès à-peu-près égaux. C'est une alternative continuelle de victoires & de défaites ; vous voyez des êtres sortir de la vie au moment où d'autres y font leur entrée, & jamais la tendre Aurore ni la sombre nuit n'ont visité ce globe sans entendre les cris plaintifs de l'enfant au berceau, & de tristes sanglots autour d'un cercueil.

Mais une vérité qu'il faut graver dans votre mémoire en traits ineffaçables, c'est que de tous les corps dont la nature nous est connue, il n'y en a aucun qui soit formé d'une seule espece de principes, aucun qui ne résulte d'un mêlange d'élémens ; & plus un corps a de propriétés, plus ses atomes constitutifs different en nombre & en figures.

Commençons par la terre. La terre contient les élémens des grands fleuves qui vont sans cesse renouveller la mer, elle contient les principes des feux souterrains qui la dévorent, de ces flammes bouillonnantes que l'Etna vomit dans sa fureur ; elle contient enfin les germes des grains & des fruits qu'elle offre à l'homme, & des pâturages dont elle nourrit les habitans des montagnes.

Quare magna *Deûm mater*, *materque ferarum*,
Et *nostri genitrix* hæc dicta est *corporis una*.
Hanc veteres Grajûm docti cecinêre poëtæ
Sublimem in curru bijugos agitare leones;
Aëris in spatio magnam pendere docentes
Tellurem: neque posse in terrâ sistere terram.
Adjunxêre feras; quia, quamvis effera, proles
Officiis debet molliri victa parentum.
Muralique caput summum cinxêre coronâ;
Eximiis munita locis quòd sustinet urbes:
Quo nunc insigni per magnas prædita terras
Horrificè fertur divinæ matris imago.
Hanc variæ gentes, antiquo more sacrorum,
Idæam vocitant matrem, Phrygiasque catervas
Dant comites, quia primùm ex illis finibus edunt
Per terrarum orbem fruges cœpisse creari.
Gallos attribuunt; quia, numen qui violarint
Matris, & ingrati genitoribus inventi sint,
Significare volunt indignos esse putandos,
Vivam progeniem qui in oras luminis edant.
Tympana tenta tonant palmis, & cymbala circùm
Concava, raucisonoque minantur cornua cantu;
Et Phrygio stimulat numero cava tibia mentes,

Voilà pourquoi on lui a donné les noms brillans de *mere des Dieux*, de *nourrice des hommes & des animaux*. Les anciens Poëtes Grecs la représentaient assise sur un char traîné par des lions, nous enseignant que, suspendue dans l'espace, elle ne pourrait avoir pour base une autre terre ; les animaux furieux soumis au joug signifient que les bienfaits des parens doivent triompher des caracteres les plus farouches. Ils lui ont ceint la tête d'une couronne murale, parce que sa surface est couverte de villes & de forteresses. Cette couronne guerriere inspire encore aujourd'hui la terreur aux peuples chez qui on promene la statue de la Déesse. Les nations de tout pays, suivant un usage antique & solemnel, l'appellent *Idéenne*, & lui donnent pour cortege une troupe de Phrygiens, parce que le genre humain doit à l'industrie de ces peuples la culture des grains. Des Prêtres mutilés célebrent des sacrifices, pour enseigner aux mortels que ceux qui manquent de respect envers leurs meres, ces images de la divinité, ou de reconnaissance envers leurs peres, sont indignes eux-mêmes de revivre dans une postérité. Ces vils Ministres font résonner dans leurs mains des tambours bruyans, des cymbales retentissantes, & le cornet au son rauque & menaçant, & la flûte dont les accens Phrygiens excitent la fureur

Telaque præportant violenti ſigna furoris;
Ingratos animos, atque impia pectora volgi
Conterrere metu quæ poſſint numine Divæ.

Ergò cùm primùm magnas invecta per urbes
Munificat tacitâ mortales muta ſalute:
Ære atque argento ſternunt iter omne viarum
Largificâ ſtipe ditantes; ninguntque roſarum
Floribus, umbrantes matrem, comitumque catervas.

Hîc armata manus [*Curetas* nomine Graii
Quos memorant *Phrygios*] inter ſe fortè catenas
Ludunt, in numerumque exſultant, ſanguine læti; &
Terrificas capitum quatientes numine criſtas,
Dictæos referunt *Curetas*, qui Jovis illum
Vagitum in Cretâ quondam occultâſſe feruntur,
Cùm pueri circum puerum pernice choreâ
Armati in numerum pulſarent æribus æra,
Ne Saturnus eum malis mandaret adeptus,
Æternumque daret matri ſub pectore volnus.
Propterea magnam armati matrem comitantur,
Aut quia ſignificant Divam prædicere, ut armis,
Ac virtute velint patriam defendere terram;
Præſidioque parent, decorique parentibus eſſe.

dans les ames. Leurs bras sont aussi armés de piques, instrumens de la mort, pour jetter l'épouvante dans les cœurs impies & dénaturés.

Aussi tandis que la statue muette de la Déesse, portée dans les grandes villes, répand en secret sur les mortels les effets de sa munificence ; on enrichit tous les chemins d'or & d'argent : on verse à pleines mains les trésors les plus précieux : une nuée de fleurs odorantes ombrage la mere des Dieux & sa brillante cour.

Alors une troupe armée que les Grecs nomment *Curetes Phrygiens*, jouent & se frappent entr'eux avec de pesantes chaînes ; ils dansent & regardent avec joie le sang qui coule de leurs corps, & les aigrettes menaçantes qu'ils agitent sur leurs têtes rappellent ces anciens *Curetes* qui couvraient dans la Crete les cris de Jupiter, tandis que des enfans armés exécutaient des danses rapides autour de son berceau, frappant en mesure l'airain bruyant, de peur que Saturne ne dévorât le Dieu de sa dent cruelle, & ne portât une éternelle blessure au cœur de sa divine mere. Voilà pourquoi la Déesse est environnée de gens armés. Peut-être aussi veut-elle avertir par-là les hommes d'être prêts à défendre leur patrie les armes à la main, & d'être à la fois la gloire & le soutien de leurs parens.

Quæ bene, & eximiè, quamvis dispôsta ferantur,
Longè sunt tamen à verâ ratione repulsa.
Omnis enim per se Divûm natura necesse est
Immortali ævo summâ cum pace fruatur,
Semota à nostris rebus, sejunctaque longè.
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostri,
Nec bene promeritis capitur, nec tangitur irâ.

Terra quidem verò caret omni tempore sensu:
Sed quia multarum potitur primordia rerum,
Multa modis multis effert in lumina solis.
Hîc si quis mare *Neptunum*, *Cereremque* vocare
Constituet fruges, & *Bacchi* nomine abuti
Mavolt, quàm laticis proprium proferre vocamen:
Concedamus ut hic terrarum dictitet orbem
Esse Deûm matrem, dum re non sit tamen apse.

Sæpe itaque ex uno tondentes gramina campo
Lanigeræ pecudes & equorum duellica proles,
Buceriæque greges, sub eodem tegmine cœli,
Ex unoque sitim sedantes flumine aquaï,
Dissimili vivunt specie, retinentque parentum
Naturam, & mores generatim quæque imitantur:

Ces fictions, quoique le fruit d'une imagination brillante, la philosophie les réprouve. Elle sçait que les Dieux au haut du ciel jouissent en paix de leur immortalité. C'est la plus belle prérogative de leur nature ; peu touchés de nos faibles intérêts ; à l'abri de la douleur & du danger ; se suffisans à eux-mêmes ; indépendans de nous ; nous ne pouvons les gagner par nos vertus ni les irriter par nos crimes.

Quant à la terre, elle n'a été de tout tems qu'un amas de matiere privée de sentiment ; & les productions que nous lui devons, elle les doit elle-même à la multitude d'élémens divers qu'elle contient. Néanmoins si l'on veut appeller la mer *Neptune*, & les moissons *Cerès* : si l'on préfere le nom de *Bacchus* au mot propre de notre langue ; on est maître de donner aussi à la terre la qualité de mere des Dieux, pourvu qu'en effet elle ne le soit pas.

Mais revenons à notre sujet. L'animal qui porte la laine, le quadrupede né pour la guerre, & les troupeaux armés de cornes, nourris dans les mêmes pâturages, abreuvés aux mêmes sources, exposés au même air, n'en sont pas moins des especes différentes, conservant chacune les mœurs de ses peres & son caractere spécifique.

Tanta eſt in quovis genere herbæ materiaï
Diſſimilis ratio, tanta eſt in flumine quoque.

Jam verò quamvis animantem ex omnibus unam
Oſſa, cruor, venæ, calor, humor, viſcera, nervi
Conſtituunt, quæ ſunt porrò diſtantia longè
Diſſimili perfecta figurâ principiorum.

Tum porrò quæcunque igni flammata cremantur;
Si nil præterea, tamen ex ſe ea corpora tradunt,
Unde ignem jacere, & lumen ſummittere poſſint,
Scintillaſque agere, ac latè differre favillam.
Cætera conſimili mentis ratione peragrans,
Invenies intùs multarum ſemina rerum
Corpore celare, & varias cohibere figuras.

Denique multa vides, quibus & odor, & ſapor unà,
Reddita ſunt cum adoles: imprimis pleraque dona,
Relligione animum turpi cùm tangere parto.
Hæc igitur variis debent conſtare figuris:
Nidor enim penetrat, quà ſuccus non it in artus:
Succus item ſeorſum & rerum ſapor inſinuatur

Il y a donc & dans les herbes de nos champs & dans les eaux de nos fleuves des molécules de différente nature.

Ajoutez que tout animal eſt compoſé d'os, de ſang, de veines, de chaleur, d'humidité, de viſceres & de nerfs, ſubſtances qui ne different entr'elles que par la diverſité de leurs élémens.

D'ailleurs les corps combuſtibles contiennent au moins les principes de la flamme, de la lumiere, des étincelles, de la cendre & de la fumée ; conſidérez avec attention toutes les ſubſtances exiſtantes, vous leur trouverez les germes de mille autres.

Enfin un grand nombre de corps ſe font ſentir à la fois au goût & à l'odorat : telles ſont les victimes expiatoires que le criminel pour appaiſer ſes remords, immole à la divinité. N'eſt-il pas évident que les élémens de ces corps doivent différer entr'eux ? Les odeurs s'introduiſent dans nos organes par des paſſages interdits à la ſaveur, & la ſaveur s'y rend par des voies fermées aux odeurs ; ces deux qualités

Senſibus, ut noſcas primis differre figuris.
Diſſimiles igitur formæ glomeramen in unum
Conveniunt, & res permiſto ſemine conſtant.

Quin etiam paſſim noſtris in verſibus ipſis
Multa elementa vides multis communia verbis:
Cùm tamen inter ſe verſus, ac verba neceſſe eſt
Confiteare alia ex aliis conſtare elementis.
Non quòd multa parùm communis littera currat,
Aut nulla inter ſe duo ſint ex omnibus îſdem:
Sed quia non volgò paria omnibus omnia conſtant.
Sic aliis in rebus item communia multa
Multarum rerum cùm ſint primordia, longè
Diſſimili tamen inter ſe conſiſtere ſummâ
Poſſunt: ut meritò ex aliis conſtare ferantur
Humanum genus, ac fruges, arbuſtaque læta.

Nec tamen omnimodis connecti poſſe putandum eſt
Omnia: nam volgò fieri portenta videres:
Semiferas hominum ſpecies exiſtere: & altos
Interdum ramos egigni corpore vivo:
Multaque connecti terreſtria membra marinis:
Tum flammam tetro ſpirantes ore Chimæras
Paſcere naturam per terras omniparentes.

Quorum

naiſſent donc de la différente configuration des atomes. Ainſi le même amas de matiere renferme dans ſon tiſſu des formes différentes, & les corps réſultent d'un mêlange d'élémens.

Dans ces vers que vous liſez, vous appercevez ſouvent les mêmes lettres communes à pluſieurs mots. Cependant vous êtes obligé de reconnaître une différence entre les élémens des vers & des mots ; non qu'ils n'aient pluſieurs lettres communes, non qu'ils ne ſoient quelquefois compoſés préciſément des mêmes élémens, mais parce que la totalité n'eſt pas le réſultat d'un même aſſemblage. De même, quoique les différens corps de la nature aient des atomes communs, les maſſes peuvent différer, & on aura raiſon de dire que les hommes, les moiſſons & les forêts ne ſont pas le produit des mêmes élémens.

Ne croyez pourtant pas que les atomes de toute eſpece puiſſent ſe lier enſemble. Les monſtres ſeraient plus communs dans la nature. Vous verriez tous les jours des corps humains terminés en bêtes féroces, des branches touffues s'élever du corps d'un animal vivant, des ſubſtances terreſtres unies à des ſubſtances marines ; & des chimeres redoutables, dont la gueule armée de feux dévaſterait toutes les productions de la terre. Si

Quorum nil fieri manifestum est : omnia quandò
Seminibus certis, certâ genitrice, creata
Conservare genus crescentia posse videmus,

Scilicet id certâ fieri ratione necesse est.
Nam sua cuique, cibis ex omnibus, intùs in artus
Corpora discedunt, connexaque convenientes
Efficiunt motus : at contra aliena videmus
Rejicere in terras Naturam : multaque cæcis
Corporibus fugiunt è corpore percita plagis,
Quæ neque connecti cuiquam potuêre, neque intra
Vitales motus consentire, atque animari.

Sed ne fortè putes animalia sola teneri
Legibus his : eadem ratio res terminat omnes.
Nam veluti totâ naturâ dissimiles sunt
Inter se genitæ res quæque : ita quamque necesse est
Dissimili constare figurâ principiorum :
Non quòd multa parùm simili sint prædita formâ ;
Sed quia non volgò paria omnibus omnia consstent.

Semina cùm porrò distent, differre necesse est
Intervalla, vias, connexus, pondera, plagas,
Concursus, motus ; quæ non animalia solùm

ces prodiges n'ont pas lieu dans la nature, c'est que tous les êtres formés de certains élémens, par une certaine force génératrice, conservent en s'accroissant leur espece particuliere.

Cet ordre ne peut jamais s'interrompre, parce que chaque animal tire des alimens, les sucs les plus analogues à sa constitution, qui s'unissent au corps, & contribuent au mouvement & à la vie de la machine. Au contraire les molécules qui n'ont pu s'unir à la masse, recevoir l'impression de la vie, & concourir aux mouvemens créateurs, la Nature les rend à la terre, ou s'en débarrasse par une action insensible.

Ne croyez pas au reste que les animaux seuls soient assujettis à cette loi. Elle s'étend à toutes les productions de la terre. Comme elles different toutes entr'elles, il faut que leurs élémens soient doués de figures différentes, non qu'il y ait beaucoup d'élémens de différentes figures, mais parce que les touts qu'ils composent, ne peuvent jamais être semblables en tout.

Cette différence entre les élémens en établit une nécessaire entre leurs distances, leurs directions, leurs liaisons, leurs chocs, leurs ren-

Corpora sejungunt, sed terras, ac mare totum
Secernunt, cœlumque à terris omne retentant,

Nunc age, dicta meo dulci quæsita labore
Percipe : ne fortè hæc albis ex alba rearis
Principiis esse, ante oculos quæ candida cernis ;
Aut ea, quæ nigrant, nigro de semine nata :
Neve, alium quemvis quæ sunt induta colorem,
Propterea gerere hunc credas, quod materiaï
Corpora consimili sint ejus tincta colore.
Nullus enim color est omninò materiaï
Corporibus, neque par rebus, neque denique dispar.

In quæ corpora si nullus tibi fortè videtur
Posse animi injectus fieri, procul avius erras.
Nam cùm cæcigeni, solis qui lumina nunquam
Aspexêre, tamen cognoscant corpora tactu,
Ex ineunte ævo, nullo contincta colore :
Scire licet, menti quoque nostræ corpora posse
Verti in notitiam nullo circumlita fuco.
Denique nos ipsi cæcis quæcunque tenebris
Tangimus, haud ullo sentimus tincta colore,

Quod quoniam vinco fieri, nunc esse docebo.

contres & leurs mouvemens, qualités relatives, à l'aide desquelles nous distinguons non-seulement les animaux d'avec les animaux, mais encore la mer d'avec la terre, & la terre d'avec le ciel.

Continuez, ô Memmius, à recueillir le fruit de mes doux travaux, & gardez-vous de croire que les corps ne vous paraissent blancs ou noirs, ou teints de toute autre couleur, que parce que leurs élémens sont doués de la même qualité. Les élémens n'ont aucune couleur, ni semblable, ni différente.

Si vous pensez que les atomes dépouillés de couleur ne peuvent plus se concevoir, vous êtes dans l'erreur. Les malheureux, dont les yeux n'ont jamais été ouverts à la lumiere, ne s'accoutument-ils pas dès l'enfance, à connaître au toucher les objets dont ils ne voient pas la couleur ? Nous pouvons de même nous former une idée des corps primitifs, sans qu'ils soient colorés. Enfin nous ne sentons pas la couleur des corps que nous touchons pendant la nuit.

Mais joignons le raisonnement à l'expérience.

Omnis enim color omninò mutatur in omnes;
Quod facere haud ullo debent primordia pacto:
Immutabile enim quiddam superare necesse est,
Ne res ad nihilum rediganturfunditùs omnes.
Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuò hoc mors est illius, quod fuit antè.
Proinde colore cave contingas semina rerum:
Ne tibi res redeant ad nilum funditùs omnes.

Præterea, si nulla coloris principiis est
Reddita natura: at variis sunt prædita formis,
E quibus omnigenos gignunt, variantque colores.
Propterea magni quòd refert semina quæque
Cum quibus, & quali positurâ contineantur;
Et quos inter se dent motus accipiantque:
Perfacilè extemplò rationem reddere possis,
Cur ea, quæ nigro fuerint paulò antè colore,
Marmoreo fieri possint candore repente:
Ut mare, cùm magni commôrunt æquora venti,
Vertitur in canos candenti marmore fluctus.
Dicere enim possis nigrum, quod sæpe videmus,
Materies ubi permista est illius, & ordo
Principiis mutatus, & addita, demptaque quædam,
Continuò id fieri ut candens videatur, & album:
Quòd si cæruleis constarent æquora ponti
Seminibus, nullo possent albescere pacto.
Nam quocunque modo perturbes, cærula quæ sint,

Il n'y a pas de couleur qui ne puisse se convertir en toute autre. Or les atomes ne peuvent subir de pareils changemens. Leur nature exige qu'ils soient immuables ; sans quoi l'univers serait anéanti ; puisqu'un corps ne peut franchir les bornes de sa nature, sans cesser d'être ce qu'il était. Gardez-vous donc de croire que les élémens de la matiere soient colorés, ou ce grand tout tombe dans le néant.

La Nature néanmoins en refusant des couleurs aux atomes, leur a donné différentes formes propres à les produire & à les varier à l'infini. Il importe donc de considérer le mêlange, la situation, & les mouvemens respectifs des élémens ; par ce moyen vous expliquerez pourquoi les corps teints il n'y a qu'un moment d'une couleur noire, la changent tout-à-coup en une blancheur éblouissante ; pourquoi la mer battue par les vents, se couvre d'une écume blanchissante. Vous direz que si les élémens d'un corps qui paraît noir se troublent & se confondent, si leur ordre primitif s'altere, si quelques atomes s'échappent pour faire place à d'autres, la surface de ce corps peut se revêtir d'une couleur blanche ; au lieu que si les élémens de la mer étaient azurés, jamais ils ne blanchiraient, & de quelque maniere qu'on en déran-

Nunquam in marmoreum possunt migrare colorem.

Sin alio, atque alio sunt semina tincta colore,
Quæ maris efficiunt unum purumque nitorem:
Ut sæpe ex aliis formis, variisque figuris,
Efficitur quiddam quadratum, unæque figuræ:
Conveniebat, uti in quadrato cernimus esse
Dissimiles formas, ita cernere in æquore ponti:
Aut alio in quovis uno puroque nitore
Dissimiles longè inter se, variosque colores.

Præterea, nihil officiunt, obstantque figuræ
Dissimiles, quò quadratum minùs omne sit extrà:
At varii rerum impediunt, prohibentque colores,
Quò minùs esse uno possit res tota nitore.

Tum porrò, quæ ducit & inlicit, ut tribuamus
Principiis rerum nonnunquam, causa, colores,
Occidit; ex albis quoniam non alba creantur:
Nec quæ nigra cluent, de nigris; sed variis de.
Quippe etenim multò procliviùs exorientur
Candida de nullo, quàm de nigrante colore,
Aut alio quovis, qui contrà pugnet, & obstet.

geât l'ordre, ils n'acquerraient jamais l'éclat couleur du marbre.

Si vous dites que la couleur de la mer, quoique pure & sans mêlange, résulte d'élémens diversement colorés ; comme de l'assemblage de figures différentes, on peut faire un tout quarré & uniforme ; il faudrait, puisqu'on distingue dans le quarré les différentes figures qui le composent, qu'on distinguât aussi, soit dans la mer, soit dans les autres corps dont la couleur est pure & sans mêlange, ces couleurs si dissemblables dont résulte la couleur totale.

D'ailleurs, la différence des figures particulieres n'empêche point le tout produit au-dehors d'être un quarré ; au lieu que la différence des couleurs élémentaires nuit à l'unité de la couleur totale.

De plus, puisque suivant cette explication la noirceur & la blancheur ne résultent pas d'atomes blancs ou noirs, mais d'un mêlange d'élémens diversement colorés, la raison qui vous obligeait de supposer les élémens colorés ne subsiste plus ; car la blancheur sera plus aisément produite par des atomes destitués de couleur, que par des atomes noirs, ou doués d'une autre couleur aussi opposée.

Præterea, quoniam nequeunt sine luce colores
Esse, neque in lucem existunt primordia rerum:
Scire licet quàm sint nullo velata colore.
Qualis enim cæcis poterit color esse tenebris,
Lumine qui mutatur in ipso, propterea quòd
Rectâ aut obliquâ percussus luce refulget?
Pluma columbarum quo pacto in sole videtur,
Quæ sita cervices circum, collumque coronat;
Namque aliàs fit uti rubro sit clara pyropo:
Interdum quodam sensu fit, uti videatur
Inter cæruleum virides miscere smaragdos.
Caudaque pavonis, largâ cùm luce repleta est,
Consimili mutat ratione obversa colores.
Qui, quoniam quodam gignuntur luminis ictu,
Scilicet id sine eo fieri non posse putandum est.

Et quoniam plagæ quoddam genus excipit in se
Pupula, cùm sentire colorem dicitur album,
Atque aliud porrò, nigrum cùm, & cætera, sentit,
Nec refert ea, quæ tangis, quo fortè colore
Prædita sint; verùm quali magis apta figurâ:
Scire licet, nil principiis opus esse colores:
Sed variis formis variantes edere tactus.

Præterea, quoniam non certis certa figuris
Est natura coloris, & omnia principiorum
Formamenta queunt in quovis esse nitore:
Cur ea, quæ constant ex illis, non pariter sunt

Enfin les atomes ne sont pas colorés, parce qu'ils ne reçoivent pas l'impression de la lumiere. C'est la lumiere qui produit les couleurs. Comment existeraient-elles dans les ténebres, puisque souvent même en plein jour, elles se changent & s'alterent, suivant que les objets sont frappés par des rayons directs ou obliques ? Ainsi le brillant collier qui orne la gorge des colombes, réfléchit tantôt les feux des rubis, tantôt le verd de l'émeraude avec l'azur du firmament. Ainsi la queue du paon, frappée d'une vive lumiere, change de couleur, selon ses différentes expositions. Les couleurs dépendent donc de la chûte des rayons, & ne peuvent par conséquent exister sans lumiere.

Considérez encore que l'organe est autrement affecté par la couleur blanche que par la couleur noire, ou toute autre couleur. Et comme dans les objets soumis au tact la figure seule est essentielle, & la couleur indifférente, avouez que les atomes n'ont pas besoin de couleurs, mais de figures analogues aux sensations qu'ils excitent.

Ne convenez-vous pas outre cela que les couleurs des atomes ne dépendent pas de leurs figures, que quelque soit leur forme ils sont susceptibles de toutes les couleurs ? Pourquoi donc

Omnigenis perfusa coloribus in genere omni ?
Conveniebat enim corvos quoque sæpe volantes
Ex albis album pennis jactare colorem,
Et nigros fieri nigro de semine cycnos,
Aut alio quovis uno, varioque colore.

Quin etiam quantò in partes res quæque minutas
Distrahitur magis, hoc magis est ut cernere possis
Evanescere paulatim, stinguique colorem.
Ut fit, ubi in parvas partes discerpitur aurum,
Purpura, Pœniceusque color clarissimu' multo,
Filatim cùm distractus disperditur omnis :
Noscere, ut hinc possis, priùs omnem efflare colorem
Particulas, quàm discedant ad semina rerum.

Postremò, quoniam non omnia corpora vocem
Mittere concedis, neque odorem : propterea fit,
Ut non omnibus attribuas sonitus, & odores.
Sic, oculis quoniam non omnia cernere quimus,
Scire licet, quædam tam constare orba colore,
Quàm sine odore ullo quædam, sonituque remota ;
Nec minùs hæc animum cognoscere posse sagacem,
Quàm quæ sunt aliis rebus privata, notisque,

les corps qui en résultent n'ont-ils pas le même privilege ? Pourquoi leur espece détermine-t-elle leurs couleurs ? Pourquoi le corbeau du haut des airs n'éblouit-il pas souvent nos yeux par une blancheur éclatante ? Pourquoi les élémens du cygne ne le revêtent-ils pas quelquefois d'une couleur noire, ou d'une autre couleur ?

D'ailleurs en divisant les corps, vous remarquez que plus les parties sont atténuées, plus les couleurs s'éteignent & s'évanouissent. Ainsi l'or réduit en poudre, & la pourpre en fils déliés perdent tout leur éclat. L'expérience vous enseigne donc que les élémens de la matiere se dépouillent de leurs couleurs, avant même d'être réduits à l'état d'atomes.

Enfin vous n'êtes pas tenté d'attribuer du son, ni de l'odeur à tous les corps, parce que tous ne frappent point les organes de l'ouie, ni de l'odorat. De même, de ce que tous les corps ne sont pas perceptibles à l'œil, vous devez en conclure, qu'il y en a sans couleurs, comme il y en a qui n'ont ni odeur, ni son. Et un esprit pénétrant peut concevoir des corps sans couleur, comme il les conçoit sans les autres qualités.

Sed ne fortè putes solo spoliata colore
Corpora prima manere : etiam secreta teporis
Sunt, ac frigoris omninò, calidique vaporis :
Et sonitu sterila, & succo jejuna feruntur ;
Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem.
Sicut amaricini blandum, stactæque liquorem,
Et nardi florem, nectar qui naribus halant,
Cùm facere instituas : cum primis quærere par est,
Quoad licet, ac potis es reperire, inolentis olivi
Naturam, nullam quæ mittat naribus auram :
Quàm minimè ut possit mistos in corpore odores,
Concoctosque, suo contactos perdere viro.

Propterea demum debent primordia rerum
Non adhibere suum gignundis rebus odorem,
Nec sonitum, quoniam nihil ab se mittere possunt :
Nec simili ratione saporem denique quemquam ;
Nec frigus ; neque item calidum, tepidumque vaporem ; &
Cætera : quæ cùm ita sunt tandem, ut mortalia constent,
Molli lenta, fragosa putri, cava corpore raro,
Omnia sint à principiis sejuncta necesse est,
Immortalia si volumus subjungere rebus
Fundamenta, quibus nitatur summa salutis :
Ne tibi res redeant ad nilum funditùs omnes.

Nunc ea, quæ sentire videmus cunque necesse est

Mais ne croyez pas que les couleurs soient la seule qualité sensible refusée par la nature aux atomes. Ils sont encore inaccessibles au froid, au chaud, à la tiédeur, privés de sons, dénués de sucs, & incapables d'exhaler aucune odeur. Ainsi lorsque vous composez une essence de marjolaine, de myrrhe & de nard précieux, vous lui donnez pour base l'huile la moins odorante, de peur que sa vapeur échauffée ne corrompe le parfum des fleurs.

Enfin les atomes qui entrent dans la composition des corps n'ont point d'odeur, ni de son, parce qu'il n'en émane point de parties : pour la même raison, ils ne sont ni savoureux, ni froids, ni chauds, ni tiedes : quant aux autres qualités qui causent la ruine des corps, telles que la mollesse & la souplesse, la fragilité & la corruptibilité, le mélange de matiere & de vuide, gardez-vous d'en revêtir les atomes, si vous voulez donner à la nature des fondemens inébranlables, assurer sa conservation, & la sauver de l'anéantissement.

Vous êtes encore obligé de reconnaître que tous

Ex insensilibus tamen omnia consiteare
Principiis constare: neque id manifesta refutant;
Nec contrà pugnant, in promptu cognita quæ
sunt:
Sed magis ipsa manu ducunt, & credere cogunt,
Ex insensilibus, quod dico, animalia gigni.

Quippe videre licet, vivos existere vermes
Stercore de tetro, putrorem cùm sibi nacta est
Intempestivis ex imbribus humida tellus.
Præterea cunctas itidem res vertere sese.
Vertunt se fluvii, frondes, & pabula læta
In pecudes: vertunt pecudes in corpora nostra
Naturam; & nostro de corpore sæpe ferarum
Augescunt vires, & corpora pennipotentum.

Ergò omnes Natura cibos in corpora viva
Vertit, & hinc sensus animantum procreat omnes:
Non aliâ longè ratione, atque arida ligna
Explicat in flammas, & in ignes omnia versat.
Jamne vides igitur, magni primordia rerum
Refferre in quali sint ordine quæque locata:
Et commista quibus dent motus, accipiantque?

Tum porrò quid id est animum quod percutit
ipsum?

les corps doués de ſentiment ſont pourtant formés d'atomes inſenſibles. L'expérience, loin de combattre cette vérité, ſemble vous y conduire par la main, en vous montrant des animaux nés de ſemences inanimées.

Ne voyez-vous pas le vermiſſeau trouver la vie au ſein de la fange, quand la terre a été putréfiée par des pluies trop abondantes ? Tous les corps éprouvent de ſemblables métamorphoſes. Les fleuves, les feuillages, les riantes prairies ſe changent en troupeaux ; les troupeaux deviennent des corps humains ; & trop ſouvent nos membres eux-mêmes ont accru les forces des monſtres ſauvages, & des oiſeaux carnaciers.

Ainſi la Nature convertit en ſubſtances vivantes & animées les alimens de toute eſpece ; comme elle ſçait changer en flammes pétillantes le bois aride, & d'autres matieres ſans activité. Vous ſentez donc de quelle conſéquence il eſt de conſidérer la ſituation reſpective des atomes, leur mêlange & leur ſituation réciproque.

Eh ! de quelle nature ſont donc les objets qui agiſſent ſur votre ame elle-même ? qui l'émeu-

Quod movet ? & varios sensus expromere cogit ?
Ex insensilibus ni credas sensile gigni.

Nimirum, lapides, & ligna, & terra quòque unà
Mista, tamen nequeunt vitalem reddere sensum.
Illud in his igitur fœdus meminisse decebit ;
Non ex omnibus omninò, quæcunque creant res,
Sensilia extemplò, & sensus me dicere gigni :
Sed magni referre, ea primùm quantula constent,
Sensile quæ faciunt, & quâ sint prædita formâ,
Motibus, ordinibus, posituris denique quæ sint :
Quarum nil rerum in lignis, glebisque videmus.
Et tamen hæc cùm sunt quasi putrefacta per imbres,
Vermiculos pariunt ; quia corpora materiai
Antiquis ex ordinibus, permota novâ re
Conciliantur ita, ut debent animalia gigni.

Deinde ex sensilibus cùm sensile posse creari
Constituunt, porrò ex aliis sentire suetis :
Mollia tum faciunt : nam sensus jungitur omnis
Visceribus, nervis, venis, quæcunque videmus
Mollia mortali consistere corpore creta.

Sed tamen esto jam posse hæc æterna manere :

vent ? qui en expriment mille sensations diverses ? si vous refusez à la matiere insensible la faculté de produire des êtres sensibles ?

Il est vrai que les pierres, le bois & la terre elle-même mêlés ensemble, ne peuvent engendrer le sentiment & la vie : aussi n'ai-je pas prétendu que tous les atomes sans restriction fussent propres à produire en un moment des êtres sensibles, puisque je vous ai prévenu d'avoir égard à leur grandeur, leur nombre, leur figure, leur mouvement, leur ordre & leur situation, circonstances qui n'ont pas la combinaison requise dans les arbres de nos forêts, & dans les glebes de nos champs : & cependant ces corps mêmes, putréfiés par la pluie, font éclorre des vermisseaux, parce que leurs élémens, déplacés par cette nouvelle circonstance, acquierent la combinaison nécessaire pour engendrer des animaux.

Dire que la sensibilité résulte d'atomes sensibles, formés eux-mêmes d'autres atomes sensibles, c'est en faire des substances molles, puisque la sensibilité est liée aux visceres, aux nerfs & aux veines qui sont des corps mous & destructibles.

Mais quand même ces principes pourraient

Nempe tamen debent aut ſenſum partis habere;
Aut ſimilia totis animalibus eſſe putari.
At nequeant per ſe partes ſentire, nec eſſe.
Namque aliûm ſenſus membrorum reſpuit omnes.
Nec manus à nobis potis eſt ſecreta, neque ulla
Corporis omninò ſenſum pars ſola tenere.
Linquitur, ut totis animalibus adſimilentur;
Vitali ut poſſint conſentire undique ſenſu.
Quî poterunt igitur rerum primordia dici,
Et lethi vitare vias, animalia cùm ſint,
Atque animalibu' ſint mortalibus una, eademque?

Quod tamen ut poſſint, ab cœtu, concilioque,
Nil facient, præter volgum, turbamque animantum:
Scilicet ut nequeunt homines, armenta, feræque,
Inter ſeſe ullam rem gignere conveniendo
Per Veneris res, extra homines, armenta, feraſque.

Quòd ſi fortè ſuum dimittunt corpore ſenſum,
Atque alium capiunt; quid opus fuit atttribui, quod
Detrahitur? Tum præterea, [quod fugimus antè]
Quatinus in pullos animales vertier ova

éternellement subsister, n'auront-ils que la sensibilité d'une partie, ou en ferez-vous des animalcules ? La premiere supposition ne peut avoir lieu, parce qu'une partie isolée ne sent point par elle-même, & que le sentiment des autres membres ne peut lui être communiqué. Ainsi la main séparée du corps, & les autres membres isolés demeurent insensibles ; il ne vous reste donc qu'à faire de vos atomes des animalcules, en leur donnant une sensibilité totale : mais alors méritent-ils le nom d'élémens, & la porte du trépas leur est-elle fermée, s'ils sont des animaux semblables à ceux que nous voyons périr tous les jours ?

Mais quand même cela serait possible, leur assemblage formera-t-il autre chose qu'un peuple nombreux d'animaux ; de même que les hommes, les troupeaux & les bêtes féroces, unis par la volupté, ne peuvent engendrer que des hommes, des troupeaux & des bêtes féroces ?

Si vous dités que les atomes dans leur assemblage se dépouillent de leur sensibilité propre, pour se revêtir de la sensibilité commune, qu'était-il besoin de leur donner une qualité que vous leur ôtez ? Une qualité qui leur est d'ail-

Cernimus alituum ; vermesque effervere, terram
Intempestivos cùm putror cepit ob imbres :
Scire licet gigni posse ex non sensibu' sensus.

Quòd si fortè aliquis dicet, duntaxat oriri
Posse ex non-sensu sensus, mutabilitate
Antè aliquâ, tanquam partum, quàm proditur extrà :
Huic satis illud erit planum facere, atque probare,
Non fieri partum, nisi consilio ante coacto :
Nec commutari quidquam sine conciliatu
Primorum, ut nequeunt ullius corporis esse
Sensus ante ipsam genitam naturam animantis.
Nimirum quia materies disjecta tenetur
Aëre, fluminibus, terris, flammâque creatis :
Nec congressa modo vitales convenienti
Contulit inter se motus, quibus omnituentes
Accensi sensus animantem quamque tuentur.

Præterea quamvis animantem grandior ictus,
Quàm patitur natura, repente adfligit, & omnes
Corporis, atque animi pergit confundere sensus.
Dissolvuntur enim posituræ principiorum ;
Et penitùs motus vitales impediuntur ;
Donec materies omnes concussa per artus

leurs inutile ? Car en voyant les œufs des oiseaux se changer en volatiles, & la putréfaction donner la vie à un peuple de vermisseaux, pouvons-nous douter que les êtres sensibles ne soient formés d'atomes non-sensibles ?

Si vous prétendez que le sensible résulte du non-sensible par un changement qui se fait, comme dans la naissance de l'animal, avant qu'il se produise au-dehors : il suffira de prouver qu'il n'y a aucune naissance, sinon postérieure à une formation, & qu'il ne se fait point de changement sans une association antérieure ; ensorte qu'il n'y a aucun sens avant la formation de l'animal. Car avant cette formation les élémens sont épars dans l'air, les eaux, la terre & la flamme. Ils ne se sont point rencontrés, unis, choqués de la maniere qui convient pour allumer ces gardiens éclairés de tout être vivant.

Supposez en effet une attaque trop violente pour la constitution de l'animal, le voilà terrassé tout-à-coup, & les facultés de son ame & de son corps à la fois confondues. Que s'ensuit-il ? Les élémens se déplacent ; les mouvemens essentiels à la vie sont suspendus ; jusqu'à ce que la matiere ébranlée dans tous les membres rompe

Vitales animæ nodos è corpore ſolvit,
Diſperſamque foràs per caulas ejicit omnes.
Nam quid præterea facere ictum poſſè reamur
Oblatum, niſi diſcutere, ac diſſolvere quæque?

Fit quoque, uti ſoleant minus oblato acriter ictu
Reliquiæ motûs vitalis vincere ſæpe,
Vincere, & ingentes plagæ ſedare tumultus,
Inque ſuos quidquid rurſus revocare meatus,
Et quaſi jam lethi dominantem in corpore motum
Diſcutere, ac penè amiſſos accendere ſenſus.
Nam, quare potiùs lethi jam limine ab ipſo
Ad vitam poſſint conlectâ mente reverti,
Quàm quò decurſum prope jam ſiet, ire, & abire?

Præterea, quoniam dolor eſt, ubi materiaï
Corpora vi quâdam per viſcera viva, per artus
Sollicitata ſuis trepidant in ſedibus intùs;
Inque locum quandò remigrant, fit blanda voluptas:
Scire licet, nullo primordia poſſe dolore
Tentari; nullamque voluptatem capere ex ſe:
Quandoquidem non ſunt ex ullis principiorum
Corporibus, quorum motus novitate laborent:
Aut aliquem fructum capiant dulcedinis almæ.
Haud igitur debent eſſe ullo prædita ſenſu.

Denique,

es liens de l'ame, & la chasse du corps par toutes es issues. Voilà le seul effet que produit un pareil hoc. Il secoue, il décompose la machine, & ne ait rien de plus.

Quand l'attaque est moins violente, le mouement de la vie triomphe quelquefois de cet ssaut, en calmant le désordre excité par le choc, n rappellant chaque molécule dans ses conduits aturels, en subjuguant les mouvemens destrucurs déjà maîtres de la machine, en rallumant insi le flambeau presqu'éteint du sentiment. Car est-là tout le méchanisme qui s'opere, & la eule raison pour laquelle l'ame revient des portes du trépas au séjour de la vie, au lieu de céder l'impulsion fatale qui l'entraînait.

D'ailleurs, comme nous n'éprouvons la douur, que quand les principes de nos corps, troulés par une force étrangere, se meuvent en déordre dans les visceres, & dans les membres; & volupté, que quand ils rentrent dans leurs ostes; il s'ensuit que les atomes ne sentent ni douleur, ni le plaisir, n'étant point composés parties dont le déplacement puisse, ou les ourmenter, ou les flatter agréablement: ils ne ont donc pas doués de sentiment.

Denique, uti possint sentire animalia quæque,
Principiis si etiam est sensus tribuendus eorum :
Quid ? genus humanum propritim de quibu' factum est,
Scilicet & risu tremulo concussa cachinnant,
Et lacrymis spargunt rorantibus ora, genasque,
Multaque de rerum misturâ dicere callent ;
Et sibi proporrò quæ sint primordia quærunt :
Quandoquidem totis mortalibus adsimulata,
Ipsa quoque ex aliis debent constare elementis ;
Indè alia ex aliis, nusquam consistere ut ausis.
Quippe sequar, quodcunque loqui, ridereque dices,
Et sapere, ex aliis eadem hæc facientibus, ut sit.
Quòd si delira hæc, furiosaque cernimus esse,
Et ridere potest ex non ridentibu' factus,
Et sapere, & doctis rationem reddere dictis,
Non ex seminibus sapientibus, atque disertis :
Quî minùs esse queant ea, quæ sentire videmus,
Seminibus permista carentibus undique sensu ?

Denique cœlesti sumus omnes semine oriundi :
Omnibus ille idem pater est, unde, alma liquentes
Humorum guttas mater cùm terra recepit,
Fœta parit nitidas fruges, arbustaque læta,
Et genus humanum ; parit omnia sæcla ferarum,
Pabula cùm præbet, quibus omnes corpora pascunt,

En un mot, si les animaux pour sentir ont besoin d'élémens sensibles, il faudra donc que les atomes constitutifs de l'homme rient & pleurent, qu'ils méditent les grands objets de la philosophie, & qu'ils analysent les élémens dont ils sont composés eux-mêmes. Car enfin puisqu'ils sont en tout semblables à l'homme, ils doivent comme lui résulter de principes divers, formés eux-mêmes d'autres élémens, sans que vous osiez jamais vous arrêter. Car je ne me lasserai point ; & toutes les fois que vous me citerez un être capable de rire, de parler & de raisonner, il faudra que ses atomes aient les mêmes facultés : mais si une pareille prétention est évidemment le comble de la folie ; si l'on peut rire sans principes rians ; si l'on peut raisonner sagement, & s'exprimer éloquemment sans atomes philosophes & orateurs, pourquoi les êtres sensibles ne pourraient-ils pas de même résulter d'atomes entiérement dénués de sensibilité ?

En un mot nous sommes tous enfans de l'air. L'air est notre pere commun. La terre notre mere commune : fécondée par les gouttes liquides qu'elle reçoit d'en haut, elle produit à la fois les arbrisseaux, les moissons, les hommes & tous les animaux, puisque c'est elle qui leur fournit à tous les alimens, à l'aide desquels ils nourrissent leurs

Et dulcem ducunt vitam, prolemque propagant;
Quapropter meritò *maternum* nomen adepta est.
Cedit item retro, de terrâ quod fuit antè,
In terras; & quod missum est ex ætheris oris,
Id rursum cœli rellatum templa receptant:
Neve putes æterna minùs residere potesse
Corpora prima, quòd in summis fluitare videmus
Rebus, & interdum nasci, subitòque perire.
Nec sic interimit mors res, ut materiaï
Corpora conficiat, sed cœtum dissupat ollis:
Indè aliis aliud conjungit, & efficit, omnes
Res ut convertant formas, mutentque colores,
Et capiant sensus, & puncto tempore reddant:
Ut noscas referre, eadem primordia rerum
Cum quibus, & quali posturâ contineantur,
Et quos inter se dent motus, accipiantque.
Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina, solem
Significant; eadem fruges, arbusta, animantes;
Quin etiamrefert nostris in versibus ipsis,
Cum quibus, & quali sint ordine quæque locata:
Si non omnia sint, at multò maxima pars est
Consimilis: verùm posturâ discrepitant hæc.
Sic ipsis in rebus item jam materiaï
Intervalla, viæ, connexus, pondera, plagæ,
Concursus, motus, ordo, positura, figuræ
Cùm permutantur, mutari res quoque debent.

corps, jouissent de la vie, & la partagent avec une génération nombreuse. C'est pour cela que nous lui avons donné avec raison le nom de *mere*. Les corps sortis de son sein y rentrent une seconde fois, & la matiere descendue de l'air est reçue de nouveau dans les plaines éthérées. Si les atomes se détachent sans cesse de la surface des corps ; s'ils vous paraissent naître & mourir à chaque instant, ne doutez pas pour cela de leur éternité. La mort en détruisant les corps ne touche point aux élémens. Son pouvoir se borne à rompre les tissus, à former de nouveaux assemblages, à changer les formes & les couleurs, à donner ou à reprendre à son gré le sentiment. D'où vous devez concevoir combien il est essentiel d'avoir égard au mêlange, à l'arrangement & aux mouvemens réciproques des atomes ; puisque les mêmes élémens dont résultent le ciel, la mer, la terre, les fleuves & le soleil, concourent aussi à former les grains & les animaux. Ainsi dans ces vers, l'ordre & la combinaison des lettres sont essentiels ; parce que les mots composés en partie des mêmes élémens, ne different que par l'arrangement. Il en est de même des corps de la nature. Changez les distances, les directions, les liens, les pesanteurs, les chocs, les rencontres, l'ordre, l'arrangement & la figure des atomes, vous aurez des résultats différens.

Nunc animum nobis adhibe veram ad rationem
Nam tibi vehementer nova res molitur ad aures
Accidere, & nova se species ostendere rerum.
Sed neque tam facilis res ulla est, quin ea primùm
Difficilis magis ad credendum constet: itemque
Nil adeò magnum, nec tam mirabile quidquam
Principiò, quod non minuant mirarier omnes
Paulatim; ut cœli clarum purumque colorem,
Quemque in se cohibent palantia sidera passim,
Lunæque, & solis præclarâ luce nitorem:
Omnia quæ si nunc primùm mortalibus adsint,
Ex improviso ceu sint objecta repentè;
Quid magis his rebus poterat mirabile dici,
Aut minùs antè quod auderent fore credere gentes?
Nil, ut opinor; ita hæc species miranda fuisset;
Cùm tibi jam nemo fessus satiate videndi
Suspicere in cœli dignatur lucida templa.
Desine quapropter novitate, exterritus ipsâ,
Exspuere ex animo rationem: sed magis acri
Judicio perpende, &, si tibi vera videtur,
Dede manus: aut, si falsa est, accingere contrà.
Quærit enim ratione animus, cùm summa loci sit
Infinita foris, hæc extra mœnia mundi;
Quid sit ibi porrò, quò prospicere usque velit mens,
Atque animi jactus liber quò pervolet ipse.

Principiò, nobis in cunctas undique partes,

Maintenant, ô Memmius, prêtez l'oreille à la voix de la philosophie ; elle brûle de vous faire entendre des vérités inconnues, & d'exposer à vos yeux un nouvel ordre de choses. Néanmoins comme il n'y a pas d'opinion si simple qui ne soit difficile à adopter au premier abord, il n'y a pas non plus d'objets si admirables qui ne cessent avec le tems de nous surprendre. Si l'azur des cieux & les brillans flambeaux de la nuit, la lune & le disque pompeux du soleil présentés aux humains pour la premiere fois, étonnaient leurs regards par une apparition soudaine, que pourrait offrir la nature de comparable à ce spectacle ? Et quelle nation eût osé le croire possible ? Cependant de ces merveilles nous en sommes rassasiés : à peine daignons-nous jetter un coup d'œil sur la voûte brillante des cieux. Ainsi, Memmius, la nouveauté des objets que je vous offre, au lieu de vous rebuter, doit réveiller votre attention, afin de peser mes idées, de les embrasser si elles sont vraies, & de vous armer contr'elles si elles sont fausses. J'examine ce qu'il y a au-delà des limites de notre monde, dans ces immenses régions où l'esprit libre d'entraves aime à s'égarer sur les ailes de l'imagination.

Je l'ai déjà dit ; ce grand tout est infini. A

Et latere ex utroque, infrà, superàque, per omne
Nulla est finis, uti docui, res ipsaque per se
Vociferatur, & elucet natura profundi.
Nullo jam pacto verisimile esse putandum est,
Undique cùm vorsùs spatium vacet infinitum,
Seminaque innumero numero, summâque profundâ
Multimodis volitent æterno percita motu,
Hunc unum terrarum orbem, cœlumque creatum;
Nil agere illa foris tot corpora materiaï,
Cùm præsertim hic sit naturâ factus; & ipsa
Sponte suâ fortè offensando semina rerum
Multimodis, temerè, incassum, frustraque coacta,
Tandem colârint ea, quæ conjecta repentè
Magnarum rerum fierent exordia semper,
Terraï, maris, & cœli, generisque animantum.
Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est
Esse alios alibi congressus materiaï,
Qualis hic est, avido complexu quem tenet æther.

Præterea, cùm materies est multa parata;
Cùm locus est præstò; nec res, nec causa moratur
Ulla; geni debent nimirum, & confieri res.
Nunc & seminibus si tanta est copia, quantam
Enumerare ætas animantum non queat omnis;

droite, à gauche, sur votre tête, sous vos pieds, il n'y a point de limites. Ainsi l'attestent, & la voix de l'évidence, & la nature même de l'infini. Si donc un espace sans bornes s'étend en tout sens, si des germes innombrables, mus de toute éternité, nagent sous mille formes dans ces plaines immenses, est-il probable qu'il n'y ait eu que notre globe & notre firmament de créés, & qu'un si grand nombre d'atomes restent oisifs dans les espaces ultérieurs, sur-tout si vous considérez que notre monde est l'ouvrage de la nature, que les principes des corps, par leur seule tendance naturelle, sans d'autre guide que le hasard, après mille mouvemens & mille chocs inutiles, se sont enfin réunis, & ont construit les masses particulieres auxquelles la mer, la terre, le ciel & les animaux doivent leur origine ? vous êtes donc forcé de convenir qu'il a dû se former ailleurs d'autres aggrégats semblables à celui que l'air embrasse dans son enceinte immense.

D'ailleurs, toutes les fois qu'il y a de la matiere en abondance, un espace pour la recevoir, nul obstacle pour arrêter son mouvement, il doit nécessairement se former des êtres : & si avec cela le nombre des élémens est tel que tous les âges des animaux ne puissent

Visque eadem, & natura manet, quæ semina rerum
Conjicere in loca quæque queat, simili ratione,
Atque huc sint conjecta: necesse est confiteare
Esse alios aliis terrarum in partibus orbes,
Et varias hominum gentes, & sæcla ferarum.

Huc accedit, ut in summâ res nulla sit una;
Unica quæ gignatur, & unica, solaque crescat:
Quin cujusque sient sæcli, permultaque eodem
Sint genere: imprimis animalibus injice mentem;
Invenies sic montivagum genus esse ferarum,
Sic hominum genitam prolem, sic denique mutas
Squammigerûm pecudes, & corpora cuncta volantum.
Quapropter cœlum simili ratione fatendum est,
Terramque, & solem, lunam, mare, cætera, quæ sunt,
Non esse unica, sed numero magis innumerali;
Quandoquidem vitæ depactus terminus altè
Tam manet his, & tam nativo hæc corpore constant,
Quàm genus omne, quod his generatim rebus abundat.

Multaque post mundi tempus genitale, diemque
Primigenum maris, & terræ, solisque coortum,
Addita corpora sunt extrinsecùs: addita circùm
Semina, quæ magnum jaculando contulit omne:

suffire à les compter ; s'ils ont pour se réunir entre leurs les mêmes facultés & la même nature que les atomes de notre monde, vous êtes obligé d'avouer que les autres régions de l'espace ont aussi leurs mondes, leurs hommes & leurs animaux divers.

Ajoutez qu'il n'y a point dans la nature d'individu unique de son espece, qui naisse & croisse isolé, & qui ne fasse partie d'une classe nombreuse : c'est ce que vous remarquez dans les animaux, les féroces habitans des montagnes & les hommes, les muets citoyens de l'onde & les volatilles. La même raison doit nous persuader que le ciel, la terre, le soleil, la lune, la mer & les autres corps de la nature, bien-loin d'être des individus uniques, sont infinis en nombre, puisque leur durée est limitée, & qu'ils sont soumis à la naissance comme toutes les especes que nous voyons généralement composées d'un grand nombre d'individus.

En effet après la naissance du monde, & la formation de la terre, de la mer & du soleil, le grand tout, par ses émissions, déposa un grand nombre d'atomes & de semences autour de notre

Unde mare, & terræ possent augescere; & unde
Adpareret spatium cœli domus, altaque tecta
Tolleret à terris procul, & consurgeret aër.
Nam sua cuique locis ex omnibus omnia plagis
Corpora distribuuntur, & ad sua sæcla recedunt:
Humor ad humorem, terreno corpore terra
Crescit; & ignem ignes producunt, ætheraque æther:
Donicum ad extremum crescendi perfica finem
Omnia perduxit rerum Natura creatrix:
Ut fit, ubi nihilo jam plus est, quod datur intra
Vitales venas, quàm quod fluit, atque recedit.
Omnibus his ætas debet consistere rebus:
His Natura suis refrænat viribus auctum.

Nam quæcunque vides hilaro grandescere adauctu,
Paulatimque gradus ætatis scandere adultæ,
Plura sibi adsumunt, quàm de se corpora mittunt,
Dum facilè in venas cibus omnis diditur; & dum
Non ita sunt latè dispersa, ut multa remittant;
Et plus dispendi faciant, quàm vescitur ætas.
Nam certè fluere, ac decedere corpora rebus
Multa, manus dandum est: sed plura accedere debent,
Donicum olescendi summum tetigêre cacumen.
Indè minutatim vires, & robur adultum
Frangit, & in partem pejorem liquitur ætas.

monde, & hors de ses limites. C'est de-là que l'Océan & la terre solide tirent leur accroissement. C'est de-là que le ciel emprunte la matiere dont il entretient ses palais si élevés au-dessus de notre globe. C'est enfin de-là que l'air se renouvelle sans cesse. De tous les points de l'espace, ces recrues d'atomes sont distribuées par le choc aux substances analogues à leur nature. L'eau se joint à l'eau, la terre à la terre, le feu au feu, l'air à l'air; jusqu'à ce que la Nature, cette ouvriere universelle, ait conduit tous les êtres à leurs derniers périodes; ce qui arrive quand les restitutions sont proportionnées aux pertes. Alors la vie reste un moment en équilibre, & la Nature met un frein à ses accroissemens.

En effet les corps que vous voyez par d'heureux progrès s'élever lentement à l'état de maturité, acquierent plus qu'ils ne dissipent; parce qu'alors toute la substance des alimens circule avec facilité dans les veines, parce que les pores peu ouverts ne laissent échapper qu'un petit nombre de parties, & empêchent la machine de dépenser plus qu'elle ne reçoit. Il faut convenir que nos corps font des pertes considérables; mais ils les réparent avec usure, jusqu'au terme de leur accroissement. Alors les forces se perdent insensiblement, la vigueur s'épuise, & l'animal va toujours en déclinant. Ces émanations sont d'autant plus abon-

Quippe etenim quantò est res amplior, augmine dempto,
Et quò latior est, in cunctas undique partes;
Pluria eò dispergit, & à se corpora mittit:
Nec facilè in venas cibus omnis diditur eii;
Nec satis est, pro quàm largos exæstuat æstus;
Unde queat tantùm suboriri, ac suppeditare,
Quantùm opus est, & quod satis est, Natura novare.
Jure igitur pereunt, cùm rarefacta fluendo
Sunt; & cùm externis succumbunt omnia plagis:
Quandoquidem grandi cibus ævo denique desit;
Nec tuditantia rem cessant extrinsecùs ullam
Corpora conficere, & plagis infesta domare.

Sic igitur magni quoque circùm mœnia mundi
Expugnata dabunt labem, putresque ruinas.
Omnia debet enim cibus integrare novando,
Et fulcire cibis, ac omnia sustentare.
Nequicquam, quoniam nec venæ perpetiuntur
Quod satis est, neque, quantum opus est Natura ministrat;
Jamque adeò affecta est ætas, effœtaque tellus
Vix animalia parva creat, quæ cuncta creavit

dantes, que les corps ont plus de maſſe & d'étendue. Les ſucs nourriciers ne circulent plus qu'avec peine & en petite quantité. La Nature appauvrie ne ſuffit pas à réparer les flots de matiere qui s'écoulent ſans ceſſe du corps de l'animal. Il faut donc alors que la machine périſſe, étant moins denſe à cauſe de ſes émanations, & plus faible contre les attaques extérieures. Car dans la vieilleſſe la nourriture vient enfin à lui manquer ; & dans cet état d'affaiſſement, les objets du dehors ne ceſſent de la tourmenter, & de la fatiguer par leurs chocs deſtructeurs.

Ainſi les voûtes de notre monde, aſſaillies de tous côtés, tomberont elles-mêmes en ruines, & deviendront la proie de la corruption : car tous les corps ont beſoin d'être réparés & renouvellés par des alimens, des ſucs nourriciers, qui ſoutiennent l'édifice entier de la machine. Mais ce méchaniſme ne peut durer éternellement : parce que d'un côté les conduits par où ſe filtrent les alimens ne ſont pas toujours en état d'en recevoir autant qu'il en faudrait, & que de l'autre la Nature ſe laſſe de fournir ſans ceſſe aux réparations. Hélas ! ce tems n'eſt-il pas déjà venu ? Ne voyons-nous pas les rides de la vieilleſſe déjà gravées ſur ce vaſte corps ? La terre épuiſée n'en-

Sæcla, deditque ferarum ingentia corpora partu.
Haud, ut opinor, enim mortalia sæcla supernè
Aurea de cœlo demisit funis in arva;
Nec mare, nec fluctus plangentes saxa creârunt:
Sed genuit tellus eadem, quæ nunc alit ex se.
Præterea nitidas fruges, vinetaque læta
Sponte suâ primùm mortalibus ipsa creavit:
Ipsa dedit dulces fœtus, & pabula læta:
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore;
Conterimusque boves, & vires agricolarum
Conficimus, ferrum vix arvis suppeditatur:
Usque adeò pereunt fœtus, augentque labores.
Jamque caput quassans grandis suspirat arator
Crebriùs incassum magnum cecidisse laborem:
Et cùm tempora temporibus præsentia confert
Præteritis, laudat fortunas sæpè parentis;
Et crepat, antiquum genus ut pietate repletum
Perfacilè angustis tolerârit finibus ævum,
Cùm minor esset agri multò modus antè viritim:
Nec tenet, omnia paulatim tabescere, & ire
Ad scopulum spario ætatis defessa vetusto.

ſante plus qu'avec peine de chétifs animaux, elle dont le ſein fécond créa jadis toutes les eſpeces vivantes, & conſtruiſit les flancs robuſtes des bêtes féroces. Car je ne croirai pas qu'une chaîne d'or ait deſcendu les animaux du ciel dans nos plaines, ni qu'ils aient été produits par les flots qui ſe briſent contre les rochers. La même terre qui les nourrit aujourd'hui, leur donna la naiſſance autrefois. C'eſt elle qui créa pour les mortels, & qui leur offrit d'elle-même les humides pâturages, les moiſſons jauniſſantes & les rians vignobles. A peine accorde-t elle aujourd'hui ces mêmes productions aux efforts de nos bras. Le taureau maigrit ſous le joug, le cultivateur s'épuiſe à la charrue, les mines produiſent à peine aſſez de fer pour déchirer le ſol; & la récolte va toujours en diminuant comme la fatigue en augmentant. Le vieux Laboureur ſecouant ſa tête chauve, raconte en ſoupirant combien de fois ſes pénibles travaux ont été fruſtrés; il compare le tems paſſé avec le préſent; il envie le ſort de ſes peres. Il parle ſans ceſſe de ces ſiecles fortunés, où l'homme plein de reſpect pour les Dieux vivait plus heureux avec moins de terres, & recueillait des moiſſons abondantes de ſon modique héritage. Il ne voit pas que tous les corps vont en dépériſſant, & que le tems eſt l'écueil fatal où tous les êtres font naufrage.

Quæ bene cognita si teneas, Natura videtur
Libera continuò, dominis privata superbis,
Ipsa suâ per se sponte omnia Diis agere expers.
Nam, proh sancta Deûm tranquillâ pectora pace,
Quæ placidum degunt ævum, vitamque serenam!
Quis regere immensi summam, quis habere profundi
Endo manu validas potis est moderanter habenas?
Quis pariter cœlos omnes convertere; & omnes
Ignibus ætheriis terras suffire feraces?
Omnibus inque locis esse omni tempore præstò?
Nubibus ut tenebras faciat, cœlique serena
Concutiat sonitu? tum fulmina mittat, & ædes
Sæpe suas disturbet, & in deserta recedens
Sæviat exercens telum, quod sæpe nocentes
Præterit, exanimatque indignos, inque merentes?

Finis Libri Secundi.

Si ces vérités ſont bien gravées dans votre eſprit, la Nature devient libre, elle ſecoue le joug de ſes maîtres ſuperbes, & gouverne elle-même ſon empire ſans en répondre aux Dieux. Grands Dieux, ames auguſtes, dont la paix eſt un calme éternel ! Qui d'entre vous donne des loix à l'univers, & tient dans ſes mains les rênes du grand tout ? Qui d'entre vous fait rouler à la fois tous les cieux, fait éprouver à la terre les influences des aſtres, & ſuffit en tout tems à tous les beſoins particuliers ? Qui d'entre vous ſuſpend les nuages ténébreux, fait gronder le tonnerre, & lance la foudre, cette flamme aveugle qui ſouvent conſume vos propres temples, exerce vainement ſa fureur dans les déſerts, & paſſe à côté des coupables pour aller frapper une tête innocente ?

Fin du Livre Second.

SUJET
DU
TROISIEME LIVRE.

CE Livre est employé tout entier à traiter de l'ame humaine. C'était l'objet essentiel de la philosophie d'Épicure. C'est aussi celui vers lequel Lucrece paraît avoir réuni tous ses efforts. Après une espece d'invocation à Épicure, comme au génie de la philosophie, dont le secours lui est particuliérement nécessaire dans cette partie de son Poëme, il fait sentir l'importance du sujet qu'il va traiter, en ce que l'ignorance où sont les hommes sur

la Nature de leur ame, leur inſpire cette crainte de la mort qu'il regarde comme l'unique ſource de tous les maux & de tous les crimes. Il entre enſuite en matiere, & s'efforce de prouver ; 1°. que l'ame *eſt une partie réelle de nous-mêmes, & non pas une affection générale de la machine, une* harmonie, *comme l'ont voulu quelques Philoſophes ; 2°. que* l'ame *ne forme qu'une même ſubſtance conjoinctement avec* l'eſprit *qui réſide au centre de la poitrine, tandis que l'ame eſt répandue dans tout le corps ; 3°. qu'ils ſont l'un & l'autre* corporels, *quoique formés des atomes les plus ſubtils de la Nature ; 4°. que bien loin d'être*

ſimples, ils réſultent au contraire de quatre principes, le ſouffle, l'air, *la* chaleur, *& un quatrieme* (*qui paraît n'être autre choſe que les* eſprits animaux) *auquel le Poëte ne donne pas de nom, & qu'il regarde comme l'ame de notre ame ; 5°. que ces quatre principes ſont mélangés & combinés, ſans pouvoir jamais agir à part, n'étant pour ainſi dire, que différentes propriétés d'une même ſubſtance ; mais qu'ils peuvent dominer plus ou moins, & que de-là naît la différence des caracteres ; 6°. que l'ame & le corps ſont tellement unis, qu'ils ne peuvent ſubſiſter l'un ſans l'autre ; mais qu'il ne faut pas croire pour-*

tant, comme l'a prétendu Démocrite, qu'à chaque élément du corps réponde un élément de l'ame. Après tous ces détails, il vient à son but, & tâche de prouver que l'ame naît & meurt en même tems que le corps, dogme impie qu'il établit sur trente preuves. D'où il conclud que la mort n'est pas à craindre, & que les hommes ont tort de se désespérer d'un état qui les rend ce qu'ils étaient avant que de naître.

TITI
LUCRETII CARI
DE
RERUM NATURA.

LIBER TERTIUS.

E Tenebris tantis tam clarum extollere lumen
Qui primus potuisti, illustrans commoda vitæ,
Te sequor, ô Graiæ gentis decus; inque tuis nunc
Fixa pedum pono pressis vestigia signis,
Non ita certandi cupidus, quàm propter amorem,
Quòd te imitari aveo. Quid enim contendat hirundo
Cycnis? aut quidnam tremulis facere artubus hædi
Consimile in cursu possint, ac fortis equi vis?
Tu pater, & rerum inventor, tu patria nobis
Suppeditas præcepta, tuisque ex, inclute, chartis,
Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.

Nam

LYON

Alexander inv. Binet Sculp.

Tu vero dubitabis, et indignabere obire

Lucr. L. 3. V. 1038.

LUCRECE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

LIVRE TROISIEME.

O TOI, l'ornement de la Grece, qui le premier portas la lumiere au milieu des ténebres, pour éclairer l'homme sur ses vrais intérêts, je suis tes pas, j'ose marcher sur tes traces ; mais comme ton disciple, & non pas comme ton rival. Vit-on jamais l'hirondelle défier le cygne, & le chevreau tremblant s'élancer dans la carriere comme le coursier vigoureux ? ô mon pere ! ô Génie créateur ! quelles sages leçons tu donnes à tes enfans ! l'abeille ne cueille pas plus de miel sur les fleurs, que nous ne puisons de vérités précieuses dans tes divins écrits, dignes d'être médités à jamais.

Nam ſimul ac ratio tua cœpit vociferari,
Naturam rerum haud divinâ mente coortam,
Diffugiunt animi terrores; mœnia mundi
Diſcedunt; totum video per inane geri res;
Apparet Divûm numen ſedeſque quietæ,
Quas neque concutiunt venti, neque nubila nimbis
Adſpergunt, neque nix acri concreta pruinâ
Cana cadens violat, ſemperque innubilus æther
Integit, & largè diffuſo lumine ridet.
Omnia ſuppeditat porrò Natura, neque ulla
Res animi pacem delibrat tempore in ullo:
At contrà nuſquam apparent Acheruſia templa;
Nec tellus obſtat, quin omnia diſpiciantur,
Sub pedibus quæcunque infrà per inane geruntur.
His tibi me rebus quædam divina voluptas
Percipit atque horror, quòd ſic Natura, tuâ vi,
Tam manifeſta patet ex omni parte retecta.

Et quoniam docui, cunctarum exordia rerum
Qualia ſint; & quàm variis diſtantia formis,
Sponte ſuâ voſitent alterno percita motu;
Quoque modo poſſint ex his res quæque creari;

Du ſein de la ſageſſe, tu nous cries que l'univers n'eſt point l'ouvrage des Dieux ; auſſi-tôt les terreurs de la ſuperſtition s'évanouiſſent ; les bornes du monde diſparaiſſent ; je vois l'univers ſe former au milieu du vuide ; je vois la cour des Dieux, dans ces tranquilles demeures qui ne ſont jamais ébranlées par les vents, ni troublées par les orages, que reſpectent les floccons de la neige condenſés par le froid piquant, qu'échauffe ſans ceſſe un air pur, & auxquelles ſourit le brillant Dieu du jour. C'eſt à ces intelligences céleſtes que la Nature prodigue tous ſes biens. Rien ne peut en aucun tems altérer la paix de leurs ames. Ils ne voient point le noir ſéjour de l'Achéron, & la terre ne les empêche point de contempler ſous leurs pieds les ſcenes diverſes qui ſe paſſent dans le vuide. Ces grands objets m'inſpirent une volupté divine, & j'éprouve un ſaint frémiſſement, en conſidérant par quel heureux effort tu as ſçu déchirer le voile dont ſe couvrait la Nature.

Juſqu'ici, Memmius, nous avons examiné les qualités des atomes, leurs différentes figures, les mouvemens réciproques dont ils ſont ſans ceſſe agités, & auxquels tous les êtres doivent leur exiſtence. La ſuite de ce poëme jettera

Hasce secundùm res animi natura videtur;
Atque animæ claranda meis jam versibus esse;
Et metus ille foràs præceps Acheruntis agendus
Funditùs, humanam qui vitam turbat ab imo,
Omnia suffundens mortis nigrore, neque ullam
Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.

Nam, quòd sæpe homines morbos magis esse timendos
Infamemque ferunt vitam, quàm Tartara lethi;
Et se scire animi naturam, sanguinis esse;
Nec prorsum quidquam nostræ rationis egere:
Hinc licet advertas animum, magis omnia laudis,
Aut etiam venti, si fert ita fortè voluntas,
Jactari causâ, quàm quòd res ipsa probetur.
Extorres iidem patriâ, longèque fugati
Conspectu ex hominum, fœdati crimine turpi;
Omnibus ærumnis affecti denique, vivunt:
Et, quòcunque tamen miseri venêre, parentant;
Et nigras mactant pecudes; & Manibu' divis
Inferias mittunt; multòque in rebus acerbis
Acriùs advertunt animos ad Relligionem.
Quò magis in dubiis hominem spectare periclis
Convenit, adversisque in rebus noscere qui sit,
Nam veræ voces tum demum pectore ab imo

quelque jour sur la nature de l'esprit & de l'ame, & portera les derniers coups aux fantômes de l'Achéron, à ces sombres chimeres qui empoisonnent le bonheur dans sa source, qui donnent à toutes nos idées la teinte lugubre de la mort, & qui ne nous laissent jouir d'aucune volupté pure.

Vous trouverez sans doute des hommes qui vous diront que la douleur & l'infamie sont plus à craindre que les abymes de la mort, qu'ils n'ignorent pas que l'ame est de la nature même du sang, & qu'ils n'ont pas besoin des leçons de notre philosophie. Mais voulez-vous être convaincu que c'est le desir de la gloire, ou plutôt d'une vaine fumée, & non pas la persuasion, qui leur dicte ces discours ? Considérez ces mêmes hommes bannis de leur patrie, proscrits de la société, flétris par des accusations infamantes, en proie aux peines les plus ameres ; ils vivent pourtant ; & en quelque lieu qu'ils traînent leurs malheurs, ils y célebrent des funérailles, ils égorgent des brebis noires, ils sacrifient aux Mânes, & l'adversité réveille encore plus vivement dans leurs esprits toutes les idées religieuses. Ce sont donc les dangers qui nous apprennent à juger les hommes. La secousse du malheur chasse la vérité de leur ame, fait

Ejiciuntur.; & eripitur persona, manet res.

Denique avarities, & honorum cæca cupido,
Quæ miseros homines cogunt transcendere fines
Juris, & interdum socios scelerum atque ministros,
Noctes atque dies niti præstante labore
Ad summas emergere opes : hæc volnera vitæ
Non minimam partem mortis formidine aluntur.
Turpis enim fama & contemptus & acris egestas,
Semota ab dulci vitâ stabilique videntur ;
Et quasi jam lethi portas cunctarier ante :
Unde homines, dum se, falso terrore coacti,
Refugisse volunt longè, longèque recêsse,
Sanguine civili rem conflant ; divitiasque
Conduplicant avidi, cædem cædi accumulantes;
Crudeles gaudent in tristi funere fratris ;
Et consanguineûm mensas odêre timentque.

Consimili ratione ab eodem sæpe timore
Macerat invidia : ante oculos illum esse potentem,
Illum aspectari, claroque incedere honore ;
Ipsi se in tenebris volvi cœnoque queruntur.
Intereunt partim statuarum & nominis ergo :
Et sæpe usque adeó, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium lucisque videndæ,

tomber le masque, & montre l'homme à nu.

Enfin l'avarice & l'aveugle desir des honneurs, ces passions actives, qui forcent l'homme à franchir les bornes de l'équité, qui lui font entreprendre ou partager des crimes, qui l'assujettissent nuit & jour aux plus durs travaux pour s'élever à la fortune ; ces poisons de la société ; c'est en grande partie la crainte de la mort qui les verse dans nos ames. L'ignominie, le mépris & l'indigence paraissent incompatibles avec une vie douce & tranquille. On les regarde comme le cortege de la mort. C'est pour se dérober à ces lugubres avant-coureurs que l'homme en proie à ses fausses allarmes, cimente sa fortune du sang de ses concitoyens, accumule des trésors en accumulant des crimes, suit avec joie les funérailles de son frere, & redoute les festins de ses parens.

Cest la même crainte de la mort qui ronge le cœur de l'envieux. Elle lui répete que les distinctions & la puissance sont pour les grands de la terre, & pour lui la fange & l'avilissement ; une partie de ces malheureux s'immolent au desir d'un vain nom & d'une statue. La crainte de la mort inspire à d'autres un tel dégoût pour la vie, que souvent le désespoir les

Ut sibi consciscant mœrenti pectore lethum :
Obliti fontem curarum hunc esse timorem ;
Hunc vexare pudorem, hunc vincula amicitiaï
Rumpere, & in summâ pietatem evertere fundo :
Nam jam sæpe homines patriam, carosque parentes
Prodiderunt, vitare Acherusia templa petentes.

Nam, veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
In tenebris metuùnt : sic nos, in luce, timemus
Interdum, nihilò quæ sunt metuenda magis, quàm
Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.
Hunc igitur terrorem animi tenebrasque, necesse est,
Non radii solis neque lucida tela diei
Discutiant, sed naturæ species ratioque.

Primùm animum dico, *mentem* quem sæpe vocamus,
In quo consilium vitæ regimenque locatum est,
Esse hominis partem, nihilò minùs ac manus & pes
Atque oculi, partes animantis totius extant.
Quamvis multa quidem Sapientum turba putârunt,
Sensum animi certâ non esse in parte locatum :
Verùm habitum quendam vitalem corporis esse,

arme contre eux-mêmes. Hélas ! ils ignoraient que la ſource de leurs peines était cette crainte même de la mort ; que c'eſt elle qui perſécute l'innocence, qui briſe les liens de l'amitié, & qui foule aux pieds la nature elle-même. En effet n'a-t-on pas vu ſouvent des hommes trahir leur patrie, leurs parens, leurs devoirs les plus ſaints pour éviter la mort ?

Les enfans s'effrayent de tout pendant la nuit, & nous-mêmes en plein jour, nous ſommes les jouets de terreurs auſſi frivoles. Pour bannir ces allarmes, pour diſſiper ces ténebres, il eſt beſoin non des rayons du ſoleil, ni de la lumiere du jour, mais de l'étude réfléchie de la nature.

Etabliſſons d'abord, ô Memmius, que l'eſprit humain, ce principe de nos actions, auquel nous donnons ſouvent le nom d'*intelligence*, eſt une partie de nos corps auſſi réelle que les mains, les pieds & les yeux. Envain une foule de Philoſophes nous aſſure que le ſentiment n'a point dans l'homme de ſiege particulier, qu'il n'eſt qu'une habitude virale du corps, nommée par les Grecs *harmonie*, parce qu'elle anime la

Harmoniam Graii quam dicunt; quod faciat nos
Vivere cum sensu, nullâ cùm in parte siet mens.
Ut bona sæpe valetudo cùm dicitur esse
Corporis, & non est tamen hæc pars ulla valentis:
Sic animi sensum non certâ parte reponunt:
Magnopere in quo mî diversi errare videntur.

Sæpe utique in promptu corpus, quod cernitur, ægrit,
Cùm tamen ex aliâ lætamur parte latenti;
Et retro fit, uti contrà sit sæpe vicissim,
Cùm miser ex animo, lætatur corpore toto:
Non alio pacto, quàm si pes cùm dolet ægri,
In nullo caput interea sit fortè dolore.

Præterea molli somno cùm dedita membra,
Effusumque jacet sine sensu corpus onustum;
Est aliud tamen in nobis, quod tempore in illo
Multimodis agitatur, & omnes accipit in se
Lætitiæ motus & curas cordis inanes.

Nunc animam quoque ut in membris cognoscere possis
Esse, neque *harmoniam* corpus retinere solere;
Principiò fit uti, detracto corpore multo,
Sæpè tamen nobis in membris vita moretur;
Atque eadem rursùs, cùm corpora pauca caloris

machine, ſans y occuper un lieu déterminé, & que comme la ſanté eſt une maniere d'être, & non pas une partie de nos corps ; il ne faut pas non plus aſſigner à l'ame un ſiege particulier. Cette opinion s'écarte infiniment de la vérité.

Car nous voyons ſouvent le corps, l'enveloppe extérieure ſouffrir, quand le principe intérieur eſt ſatisfait ; ſouvent au contraire l'ame eſt rongée de maux dans un corps ſain & vigoureux. Ainſi quelquefois les pieds ſentent de la douleur, ſans que la tête en reçoive l'atteinte.

D'ailleurs, quand nos membres appeſantis ſe livrent au ſommeil, dans ces momens de calme où le corps eſt privé de ſentiment, il y a en nous un autre principe qui éprouve à ſa place, ou le treſſaillement de la joie, ou le tourment de l'inquiétude.

Mais pour vous faire connaître que l'ame reſte dans nos membres, lors même que *l'harmonie* en eſt troublée, conſidérez qu'après la perte d'une partie du corps, le ſentiment anime toujours la machine, tandis que quelques particules de chaleur de moins, ou la ſimple expiration de l'air

Diffugêre, foràſque per os eſt editus aër,
Deſerit extemplò venas, atque oſſa relinquit:
Noſcere ut hinc poſſis, non æquas omnia partes
Corpora habere, neque ex æquo fulcire ſalutem:
Sed magis hæc, venti quæ ſunt calidique vaporis
Semina, curare in membris ut vita moretur.
Eſt igitur calor ac ventus vitalis in ipſo
Corpore, qui nobis moribundos deſerit artus.

Quapropter, quoniam eſt animi natura reperta
Atque animæ, quaſi pars hominis; redde *harmoniaï*
Nomen ab organico ſaltu delatum Heliconis,
Sive aliunde ipſi porrò traxêre & in illam
Tranſtulerunt, proprio quæ tum res nomine egebat:
Quidquid id eſt, habeant: tu cætera percipe dicta.

Nunc *animum* atque *animam* dico conjuncta teneri
Inter ſe, atque unam naturam conficere ex ſe;
Sed caput eſſe quaſi, & dominari in corpore toto
Conſilium, quod nos *animum mentemque* vocamus;
Idque ſitum mediâ regione in pectoris hæret.
Hîc exſultat enim pavor ac metus: hæc loca circum
Lætitiæ mulcent: hîc ergò mens animuſque eſt,

ſuffit pour chaſſer la vie de nos organes. D'où vous pouvez conclure que toutes les parties de nos corps n'y jouent pas le même rôle, ne ſont pas également eſſentielles à notre conſervation; que la chaleur & l'air ſont les principaux ſoutiens de la vie, & les derniers élémens qui ſe retirent de nos membres mourans.

Puiſque vous ne doutez point que l'eſprit & l'ame ne faſſent partie de nos corps, rendez aux Grecs leur mot d'*harmonie*, que le beſoin, ſans doute, leur a fait emprunter du mélodieux Hélicon, ou de quelqu'autre ſource. Qu'ils le gardent pour eux, qu'ils s'en repaiſſent, &, vous, ſuivez le fil de mes raiſonnemens.

Je dis que *l'eſprit* & *l'ame* ſont étroitement unis, & forment une même ſubſtance. Mais le *jugement* eſt, pour ainſi dire, le chef. C'eſt lui qui commande au corps, ſous les noms *d'eſprit* & *d'intelligence*. Il habite au centre de la poitrine. C'eſt là qu'on ſent palpiter la crainte & la terreur. C'eſt là que le plaiſir fait éprouver ſes doux treſſaillemens; c'eſt donc là le ſiege de la ſenſibilité. L'ame, ſubſtance ſubalterne, répandue dans tout le reſte du corps, attend

Cætera pars animæ, per totum dissita corpus,
Paret, & ad numen mentis momenque movetur;
Idque sibi solum per se sapit & sibi gaudet,
Cùm neque res animam, neque corpus commovet ulla.
Et quasi, cùm caput aut oculus, tentante dolore,
Læditur in nobis; non omni concruciamur
Corpore: sic animus nonnunquam læditur ipse,
Lætitiâque viget; cùm cætera pars animaï
Per membra atque artus nullâ novitate cietur.
Verùm ubi vehementi magis est commota metu mens,
Consentire animam totam per membra videmus:
Sudores itaque & pallorem existere toto
Corpore, & infringi linguam, vocemque aboriri,
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus.
Denique concidere ex animi terrore videmus
Sæpe homines; facilè ut quivis hinc noscere possit,
Esse animam cum animo conjunctam, quæ cùm animi vi
Percussa est, exin corpus propellit & icit.

Hæc eadem ratio naturam animi, atque animaï
Corpoream docet esse: ubi enim propellere membra,
Corripere ex somno corpus, mutareque voltum,
Atque hominem totum regere ac versare videtur:
[Quorum nil fieri sine tactu posse videmus;

pour se mouvoir le signal de l'esprit. L'esprit seul a le privilege de s'entretenir avec lui-même, & de jouir de son être dans les momens où l'ame & le corps n'éprouvent aucune impression. Et de même que la tête ou l'œil peut ressentir une douleur particuliere, sans que la machine entiere en soit affectée ; ainsi l'esprit est souvent abattu par le chagrin, ou animé par la joie, sans que l'ame change sa maniere d'être dans nos membres. Mais quand l'esprit est saisi d'une crainte plus violente, nous voyons aussi-tôt l'ame entiere y prendre part, le corps se couvrir de sueur & de pâleur, la langue bégayer, la voix s'éteindre, la vue se troubler, les oreilles tinter, les membres s'affaisser, & souvent le trépas est la suite de ces terreurs soudaines. Tant est intime l'union de l'esprit & de l'ame, puisque celle-ci ne frappe le corps que du même coup qu'elle a reçu de l'esprit.

De cette expérience vous pouvez encore conclure que l'esprit & l'ame sont d'une nature corporelle. Car s'ils font mouvoir nos membres, s'ils nous arrachent des bras du sommeil, s'ils alterent la couleur du visage, & gouvernent à leur gré l'homme entier ; comme ces opérations

Nec tactum porrò sine corpore :] nonne fatendum est
Corporeâ naturâ animum constare animamque ?

Præterea pariter fungi cum corpore, & unà
Consentire animum nobis in corpore cernis.
Si minùs offendit vitam vis horrida lethi,
Ossibus ac nervis disclusis intùs adacta ;
Attamen insequitur languor, terræque petitus
Suavis, & in terrâ mentis qui gignitur æstus,
Interdumque quasi exsurgendi incerta voluntas.
Ergò corpoream naturam animi esse necesse est :
Corporeis quoniam telis, ictuque laborat.

Is tibi nunc animus quali sit corpore, & unde
Constiterit, pergam rationem reddere dictis.
Principiò esse aio persubtilem, atque minutis
Perquàm corporibus factum constare ; id ita esse,
Hinc licet advertas animum ut pernoscere possis.
Nil adeò fieri celeri ratione videtur,
Quàm si mens fieri proponit & inchoat ipsa.
Ociùs ergò animus, quàm res se perciet ulla,
Ante oculos quarum in promptu Natura videtur.
At quod mobile tantopere est, constare rotundis
Perquàm seminibus debet perquàmque minutis ;
Momine uti parvo possint impulsa moveri.

ſuppoſent un contact, & le contact une ſubſtance corporelle, vous ne pouvez refuſer à l'eſprit & à l'ame la nature de la matiere.

D'ailleurs ne voyez-vous pas l'ame partager les fonctions du corps, & les impreſſions qu'il reçoit ? Si le coup n'eſt point mortel, ſi le choc n'endommage point les os & le tiſſu des nerfs, il en réſulte néanmoins une défaillance générale, un doux abandon des membres, une pente délicieuſe à tomber, ſuivie d'efforts combattus par une volonté indéciſe de ſe relever. La nature de l'ame eſt donc corporelle, puiſque nous lui voyons éprouver toutes les impreſſions du corps.

Mais quels ſont les élémens de cette ame ? De quelle eſpece d'atomes eſt-elle compoſée ? La ſuite va vous l'apprendre. Je dis d'abord qu'elle réſulte de principes très-ſubtils & très-déliés. Vous en conviendrez, ſi vous réfléchiſſez à l'étonnante promptitude avec laquelle l'ame ſe décide & agit. La Nature ne nous montre point de corps plus actifs ; or cette grande mobilité ſuppoſe des élémens arrondis & déliés qui la forcent de céder aux plus légeres impulſions. Si l'eau ſe meut avec facilité, ſi la moindre cauſe la met en agitation, c'eſt qu'elle a des atomes

Namque movetur aqua & tantillo momine flutat;
Quippe volubilibus parvisque creata figuris:
At contrà mellis constantior est natura,
Et pigri latices magis, & cunctantior actus;
Hæret enim inter se magis omnis materiaï
Copia; nimirum quia non tam lævibus extat
Corporibus, neque tam subtilibus atque rotundis.
Namque papaverum, aura potest suspensa levisque
Cogere, ut ab summo tibi diffluat altus acervus;
At contrà lapidum conjectum spiclorumque,
Nenu potest. Igitur parvissima corpora quantò
Et lævissima sunt, ita mobilitata feruntur:
At contrà quò quæque magis cum corpore magno
Asperaque inveniuntur, eò stabilita magis sunt.

Nunc igitur, quoniam est animi natura reperta
Mobilis egregiè; perquàm constare necesse est
Corporibus parvis & lævibus atque rotundis:
Quæ tibi cognita res in multis, ô bone, rebus
Utilis invenietur, & opportuna cluebit.

Hæc quoque res etiam naturam deliquat ejus,
Quàm tenui constet texturâ, quàmque loco se
Contineat parvo, si possit conglomerari;
Quod simul atque hominem lethi secura quies est
Indepta, atque animi natura animæque recessit;
Nil ibi limatum de toto corpore cernas

plus ſubtils & plus diviſés. Au contraire le miel eſt plus tardif, ſa liqueur plus lente, ſon écoulement moins facile, parce que ſes parties ſe lient & s'embarraſſent, étant moins liſſes, moins ſubtiles & moins arrondies. Le ſouffle le plus inſenſible diſſipe en un moment un amas de graines de pavots, mais il ne peut rien ſur un monceau de pierres, ou ſur un faiſceau de lances. La mobilité des corps eſt donc proportionnée à leur petiteſſe & au poli de leur ſurface ; & ils ont d'autant plus de conſiſtance, que leurs élémens ſont plus groſſiers & plus anguleux.

Ainſi l'ame, cette ſubſtance ſi mobile, doit être formée des atomes les plus petits, les plus liſſes & les plus arrondis. Vous ſentirez plus d'une fois, Memmius, l'importance & l'utilité de ce principe.

Une autre expérience vous convaincra de la nature de cet inviſible agent, de la fineſſe de ſon tiſſu, du peu d'eſpace qu'il occuperait, ſi l'on pouvait le condenſer. Quand l'homme, après la retraite de l'eſprit & de l'ame, jouit du repos de la mort, les membres ne perdent

Ad ſpeciem, nihil ad pondus : mors omnia præſtat,
Vitalem præter ſenſum calidumque vaporem.
Ergò animam totam perparvis eſſe neceſſe eſt
Seminibus, nexam per venas, viſcera, nervos :
Quatinus omnis ubi è toto jam corpore ceſſit,
Extima membrorum circum-cæſura tamen ſe
Incolumem præſtat, nec deſit ponderis hilum :
Quod genus eſt Bacchi cùm flos evanuit ; aut cùm
Spiritus unguenti ſuavis diffugit in auras ;
Aut aliquo cùm jam ſuccus de corpore ceſſit ;
Nil oculis tamen eſſe minor res ipſa videtur
Propterea, neque detractum de pondere quid-
quam :
Nimirum, quia multa minutaque ſemina ſuccos
Efficiunt, & odorem in toto corpore rerum.
Quare etiam atque etiam mentis naturam animæ-
que,
Scire licet perquàm pauxillis eſſe creatam
Seminibus ; quoniam fugiens nil ponderis aufert.

Nec tamen hæc ſimplex nobis natura putanda
eſt :
Tenuis enim quædam moribundos deſerit aura,
Miſta vapore ; vapor porrò trahit aëra ſecum ;
Nec calor eſt quiſquam, cui non ſit miſtus & aër :
Rara quòd ejus enim conſtat natura, neceſſe eſt
Aëris inter eum primordia multa cieri.
Jam triplex animi eſt igitur natura reperta.

rien ni de leur forme ni de leur poids. La mort, en ôtant le ſentiment & la chaleur, ne touche point au reſte. Ainſi cette précieuſe ſubſtance que la nature a liée à nos veines, à nos nerfs, à nos viſceres, eſt compoſée de molécules infiniment petites ; puiſque ſa ſortie ne cauſe aucune diminution, ni dans la ſurface, ni dans la maſſe des corps. Ainſi le vin après avoir perdu ſon eſprit, les parfums après avoir diſſipé leur odeur, les corps ſavoureux épuiſés de ſucs, ne paraiſſent ni moindres à la vue, ni plus légers au poids ; parce que les ſucs & les odeurs ne ſont que les parties les plus ſubtiles des corps. Je le répete donc. L'eſprit & l'ame ſont les atomes les plus légers de la machine, puiſqu'en la quittant, ils n'ôtent rien à ſon poids.

Ne croyez pas cependant que l'ame ſoit une ſubſtance ſimple. Les mourans exhalent un ſouffle léger mêlé de chaleur. La chaleur ne peut exiſter ſans air, parce que ſes parties n'étant pas étroitement liées, il eſt impoſſible qu'il ne ſe gliſſe quelques molécules d'air dans les interſtices. Voilà donc déjà trois élémens de l'ame de trouvés.

Nec tamen hæc ſat ſunt ad ſenſum cuncta creandum :
Nil horum quoniam recipit mens poſſe creare
Senſiferos motus, quædam qui mente volutent.
Quarta quoque his igitur quædam natura neceſſe eſt
Attribuatur : ea eſt omninò nominis expers ;
Quâ neque mobilius quidquam, neque tenuius extat,
Nec magis è parvis aut lævibus ex elementis ;
Senſiferos motus quæ didit prima per artus :
Prima cietur enim, parvis perfecta figuris ;
Indè calor motus, & venti cæca poteſtas
Accipit ; indè aër ; indè omnia mobilitantur ;
Tum quatitur ſanguis ; tum viſcera perſentiſcunt
Omnia ; poſtremò datur oſſibus atque medullis
Sive voluptas eſt, ſive eſt contrarius ardor.

Nec temerè huc dolor uſque poteſt penetrare, neque acre
Permanare malum, quin omnia perturbentur ;
Uſque adeò ut vitæ deſit locus atque animaï
Diffugiant partes per caulas corporis omnes :
Sed plerumque fit in ſummo quaſi corpore finis
Motibus : hanc ob rem vitam retinere valemus.

Nunc ea quo pacto inter ſeſe miſta, quibuſque

Mais ce n'en eſt pas encore aſſez pour produire le ſentiment ; & l'on ne conçoit pas qu'aucun d'eux puiſſe créer ces mouvemens de ſenſation qui mettent l'entendement en jeu. Il faut donc leur joindre un quatrieme principe. Nous en ignorons abſolument le nom : mais rien n'égale la mobilité, la fineſſe & le poli de ſes élémens. C'eſt cet agent inconnu qui le premier imprime à nos membres le mouvement de la vie. Il doit à la petiteſſe de ſes atomes d'être mis le premier en agitation. Auſſi-tôt le mouvement ſe communique à la chaleur, au ſouffle & à l'air. Alors toute la machine eſt en action. Alors le ſang bat dans nos veines, les viſceres deviennent ſenſibles, les os & la moëlle éprouvent l'impreſſion du plaiſir ou de la douleur.

Mais la douleur, ni aucun mal violent ne peut pénétrer juſqu'à ce quatrieme élément, ſans cauſer dans toute la machine un déſordre tel, que la vie ne trouve plus d'aſyle, & que l'ame décompoſée ſe ſauve du corps par toutes les iſſues. Heureuſement la plûpart de ces chocs deſtructeurs bornent leur impreſſion à la ſurface de nos corps ; précaution de la Nature à laquelle nous devons notre conſervation.

Maintenant, ô Memmius, par quel lien ſe

Compta modis vigeant, rationem reddere aventem
Abstrahit invitum patrii sermonis egestas:
Sed tamen, ut potero summatim attingere, tangam.
Inter enim cursant primordia principiorum
Motibus inter se; nihil ut secernier unum
Possit, nec spatio fieri divisa potestas:
Sed quasi multæ vis unius corporis extant.
Quod genus, in quovis animantum viscere volgò
Est odor & quidam calor & sapor; & tamen ex his
Omnibus est unum perfectum corporis augmen.
Sic calor atque aër & venti cæca potestas
Mista, creant unam naturam, & mobilis illa
Vis, initum motûs ab se quæ dividit ollis,
Sensifer unde oritur primùm per viscera motus.
Nam penitùs prorsum latet hæc natura subestque;
Nec magis hâc infrà quidquam est in corpore nostro;
Atque anima est animæ proporrò totius ipsa:
Quod genus in nostris membris & corpore toto,
Mista latens animi vis est animæque potestas;
Corporibus quia de parvis paucisque creata est:
Sic tibi nominis hæc expers vis, facta minutis
Corporibus, latet; atque Animaï totius ipsa
Proporrò est anima, & dominatur corpore toto:
Consimili ratione necesse est ventus & aër,

Et

eret, par quel mélange intérieur, ces quatre élémens peuvent-ils se combiner & faire un tout sensible ? La disette de notre langue m'interdit ces détails ; je me borne donc à vous en tracer de mon mieux une légère esquisse. Les atomes de ces quatre principes, mêlés ensemble, se meuvent de concert, sans pouvoir jamais se séparer, ni exercer leurs facultés à part, mais comme diverses puissances d'un seul & même tout ; & comme dans les visceres des animaux on distingue à la fois une odeur, une couleur, & une saveur propre ; quoique de la réunion de ces trois qualités résulte une seule & même substance : ainsi la chaleur, l'air & le souffle, cet agent secret forment un même tout, conjointement avec cet élément actif qui leur donne le principe du mouvement, & qui fait naître le sentiment dans toute la machine. C'est au centre de nos corps qu'est caché cet agent principal. Nous n'avons point de parties plus intimes ; c'est l'ame de notre ame & de même que l'esprit & l'ame se mêlent en secret dans nos membres ; parce qu'ils sont formés d'un petit nombre d'atomes déliés : de même ce principe qui n'a pas de nom, & qui doit son existence à des corpuscules très-subtils, est caché au fonds de nous-mêmes, où il est tout à la fois, je le répete, & l'ame de notre ame, & le mobile de nos corps. Le souffle,

Et calor inter se vigeant, commista per artus;
Atque aliis aliud subsit magis emineatque,
Ut quiddam fieri videatur de omnibus unum;
Ne calor ac ventus seorsum, seorsumque potestas
Aëris interimant sensum diductaque solvant.

Est etiam calor ille animo, quem sumit in irâ;
Cùm ferviscit, & ex oculis micat acribus ardor:
Est & frigida multa comes formidinis aura,
Quæ ciet horrorem in membris, & concitet artus:
Est etiam quoque pacati status aëris ille,
Pectore tranquillo qui fit voltuque sereno:
Sed calidi plus est illis, quibus acria corda;
Iracundaque mens facilè efferviscit in irâ:
Quo genere in primis vis est violenta leonum,
Pectora qui fremitu rumpunt plerumque gementes
Nec capere irarum fluctus in pectore possunt.
At ventosa magis cervorum frigida mens est,
Et gelidas citiùs per viscera concitat auras,
Quæ tremulum faciunt membris existere motum,
At natura boum placido magis aëre vivit,
Nec nimis iraï fax unquam subdita percit
Fumida suffundens cæcæ caliginis umbras,

l'air & la chaleur ne peuvent de même produire la vie dans nos membres qu'à l'aide d'un pareil mêlange ; & bien que chacun de ces élémens puisse dominer sur les autres, ou en être dominé, leur assemblage n'en doit pas moins former un seul tout. S'ils agissent à part, ç'en est fait du sentiment ; leur séparation rompt tous les liens de la vie.

Néanmoins ils ont chacun leurs fonctions particulieres. C'est la chaleur qui allume la colere, qui fait bouillonner le sang, & étinceller les yeux. Le souffle, vapeur froide, accompagne la crainte, fait frissonner & tressaillir les membres. Enfin c'est à l'air le plus tempéré des quatre principes, que nous devons cet état paisible de l'ame, qui répand la sérénité sur le visage. La chaleur domine dans les cœurs bouillans, coleres, faciles à s'allumer. Tel est sur-tout le lion, quadrupede fougueux, dont les flancs sont émus & gonflés sans cesse par d'affreux rugissemens, & dont la poitrine ne peut contenir les transports furieux. C'est le vent qui glace l'ame des cerfs, qui fait circuler rapidement dans leurs visceres un air froid, & qui excite dans leurs membres un tremblement général. Le bœuf doit la vie à un air plus tempéré. Son ame inaccessible aux feux de la colere, & aux traits de la crainte, n'est jamais ni offusquée par de noires vapeurs, ni en-

Nec gelidi torpet telis perfixa pavoris :
Inter utrosque sita est, cervos sævosque leones.

Sic hominum genus est : quamvis doctrina politos
Constituat pariter quosdam ; tamen illa relinquit
Naturæ cujusque animæ vestigia prima :
Nec radicitùs evelli mala posse putandum est ;
Quin proclivius hic iras decurrat ad acres,
Ille meru citiùs paulò tentetur, at ille
Tertius accipiat quædam clementiùs æquo :
Inque aliis rebus multis differre necesse est
Naturas hominum varias moresque sequaces :
Quorum ego nunc nequeo cæcas exponere causas ;
Nec reperire figurarum tot nomina, quot sunt
Principiis, unde hæc oritur variantia rerum.
Illud in his rebus videor firmare potesse ;
Usque adeò naturarum vestigia linqui
Parvola, quæ nequeat ratio depellere dictis ;
Ut nihil impediat dignam Diis degere vitam.

Hæc igitur natura tenetur corpore ab omni ;
Ipsaque corporis est custos, & causa salutis.
Nam communibus inter se radicibus hærent ;
Nec sine pernicie divelli posse videntur.
Quod genus è thuris glebis evellere odorem
Haud facile est, quin intereat natura quoque ejus ;

gourdie par un froid pénétrant. Elle tient le milieu entre celles du lion cruel & du cerf timide.

Il en eſt de même des hommes. L'éducation, en perfectionnant quelques ames, ne peut effacer ces traits dominans que la main de la Nature elle-même y a gravés. N'eſpérez pas pouvoir extirper les germes des vices, guérir celui-ci de ſon penchant à la colere, celui-là de ſa timidité, un autre de cette faibleſſe qui le rend en quelques circonſtances plus indulgent qu'il ne faut. Il y a des différences eſſentielles dans les caracteres, comme dans les mœurs qui en ſont la ſuite. Je ne puis maintenant en développer les cauſes ſecretes, ni trouver aſſez de noms pour les figures des principes d'où réſulte cette diverſité ; mais je crois pouvoir aſſurer que l'étude & la réflexion, ſans faire diſparaître ce traces primitives, les affaibliſſent à un tel point, que rien ne nous empêche d'aſpirer à l'heureux calme dont jouiſſent les immortels.

Notre corps eſt donc l'enveloppe de l'ame, qui de ſon côté en eſt la gardienne & la protectrice : ce ſont deux arbres qui tiennent aux mêmes racines, deux ſubſtances qu'on ne peut ſéparer ſans les détruire. Il eſt impoſſible d'ôter à l'encens ſon odeur, ſans détruire en même-

Sic animi atque animæ naturam corpore toto
Extrahere haud facile est, quin omnia dissolvantur :
Implexis ita principiis, ab origine primâ,
Inter se fiunt, consorti prædita vitâ :
Nec sine vi quidquam alterius sibi posse videtur
Corporis, atque animi seorsum sentire potestas ;
Sed communibus inter eos conflatur utrinque
Motibus accensus nobis per viscera sensus.

Præterea corpus per se nec gignitur unquam,
Nec crescit, nec post mortem durare videtur :
Non enim, ut humor aquæ dimittit sæpe vaporem,
Qui datus est ; neque ab hâc causâ convellitur ipse,
Sed manet incolumis : non, inquam, sic animaï
Discidium possunt artus perferre relicti :
Sed penitùs pereunt convolsi conque putrescunt :
Ex ineunte ævo sic corporis atque animaï
Mutua vitales discunt contagia motus ;
Maternis etiam in membris, alvoque reposto
Discidium ut nequeat fieri sine peste maloque :
Ut videas, quoniam conjuncta est causa salutis,
Conjunctam quoque naturam consistere eorum.

Quod superest, si quis corpus sentire renutat,
Atque animam credit permistam corpore toto
Suscipere hunc motum, quem *Sensum* nominitamus ;

tems sa nature. Vous ne pouvez non plus arracher l'ame & l'esprit du corps, sans la dissolution des deux substances. La Nature a lié intimement leurs principes, dès le premier moment de leur formation, & les a soumis à la même destinée. Ils ne peuvent ni agir, ni sentir sans le secours l'un de l'autre; & c'est la réunion de leurs mouvemens, qui allume en nous le flambeau de la vie.

En effet le corps ne naît point sans l'ame; il ne croît point sans elle; il ne peut lui survivre. Les particules de feu dont se pénetre l'eau bouillante peuvent s'évaporer sans que l'eau elle-même se décompose pour cela. Mais les membres délaissés ne peuvent soutenir le départ de l'ame; leur tissu se brise & se putréfie. Exercées dès l'âge le plus tendre à porter conjointement le fardeau de la vie, ces deux substances sont unies si intimement, que, dans le sein maternel même, elles ne peuvent se séparer, sans périr. Et quand leurs conservations réciproques sont ainsi liées, soutiendrez-vous que leurs natures ne le sont pas?

Ainsi refuser le sentiment au corps, pour en revêtir l'ame qui est répandue dans nos membres, c'est combattre l'évidence. Comment démontrer

Vel manifestas res contra verasque repugnat.
Quid sit enim corpus sentire, quis afferet unquam,
Si non ipsa palam quod res dedit ac docuit nos?
At, dimissâ animâ, corpus caret undique sensu:
Perdit enim quod non proprium fuit ejus in ævo;
Multaque præterea perdit, cùm expellitur ævo.

Dicere porrò oculos nullam rem cernere posse;
Sed per eos animum ut foribus spectare reclusis;
Desipere est; contrà cùm sensus dicat eorum:
Sensus enim trahit atque acies detrudit ad ipsas;
Fulgida præsertim cùm cernere sæpe nequimus,
Lumina luminibus quia nobis præpediuntur:
Quod foribus non fit; neque enim, quà cernimus ipsi,
Ostia suscipiunt ullum reclusa laborem.
Præterea, si pro foribus sunt lumina nostra;
Jam magis, exemptis oculis, debere videtur
Cernere res animus, sublatis postibus ipsis.

Illud in his rebus nequaquam sumere possis;
Democriti quod sancta viri sententia ponit;
Corporis atque animi primordia singula primis
Apposita alternis variare, ac nectere membra:
Nam cùm multò sint animai elementa minora,
Quàm quibus è corpus nobis & viscera constant;
Tum numero quoque concedunt, & rara per artus

la sensibilité du corps, sinon par son union intime avec l'ame que nous venons d'établir ? Mais après la retraite de l'ame, le corps demeure privé de sentiment. C'est qu'ayant perdu pendant la vie un grand nombre de choses qui ne lui étaient point propres, la mort lui en enleve encore beaucoup d'autres.

Prétendre que les yeux ne voient point, qu'ils ne sont que des ouvertures à travers lesquelles l'ame apperçoit les objets, c'est une folie que dément la nature même de notre sens. Le sens pompe & ramasse les simulacres dans l'organe. Quand il ne peut fixer les objets éclatans, quand une lumiere trop vive trouble ses fonctions, il faudra donc dire que les portes, par où nous regardons, éprouvent des sensations pénibles ? Mais en admettant votre supposition, l'ame verra encore mieux, si on la débarrasse des yeux, de ces portes qui la gênent.

Mais ne croyez pas avec le sage Démocrite, qu'à chaque élément du corps réponde un élément de l'ame, & que ce mêlange alternatif soit le lien de nos organes. Car si les principes de l'ame sont plus déliés que ceux du corps & des visceres, ils sont aussi en plus petit nombre. La Nature les a semés avec économie ; & tout ce que vous feriez

Dulcia sunt; dumtaxat ut hoc promittere possis,
Quantula prima queant nobis injecta ciere
Corpora sensiferos motus in corpore, tanta
Intervalla tenere exordia prima animaï:
Nam neque pulveris interdum sentimus adhæsum
Corpore; nec membris incussam insidere cretam;
Nec nebulam noctu; nec araneï tenuia fila
Obvia sentimus, quandò obretimur euntes;
Nec supra caput ejusdem cecidisse vietam
Vestem, nec plumas avium, papposque volantes,
Qui nimiâ levitate cadunt plerumque gravatim;
Nec repentis itum cujusviscunque animantis
Sentimus; nec priva pedum vestigia quæque,
Corpore quæ in nostro culices, & cætera ponunt:
Usque adeo priùs est in nobis multa ciendum
Semina, corporibus nostris immista per artus,
Quàm primordia sentiscant concussa animaï;
Et quàm intervallis tantis tuditantia possint
Concursare, coire, & dissultare vicissim.

Et magis est animus vitaï claustra coercens,
Et dominantior ad vitam, quàm vis animaï:
Nam sine mente animoque nequit residere per artus,
Temporis exiguam partem pars ulla animaï;

en droit d'assurer, c'est qu'entre les plus petits des premiers corps, autant il y en a qui peuvent exciter en nous de la sensation, autant il y a de parties d'ame disséminées dans nos membres. En effet nous ne sentons point la poussiere qui s'attache à nos membres, ni le fard appliqué sur notre peau, ni la rosée de la nuit, ni les fils de l'araignée, ces lacs imperceptibles qui nous enveloppent en marchant, ni la vieille dépouille que le même insecte laisse tomber sur nos têtes, ni les plumes des oiseaux, ni cette espece de coton que produit le chardon, & qui, après avoir flotté dans l'air, s'abaisse lentement à cause de son extrême légéreté, ni la marche de l'insecte qui rampe, ni enfin la trace distincte des pieds du moucheron, ou des autres animalcules qui se promenent sur nos membres. Il est donc nécessaire qu'un certain nombre d'élémens du corps soient ébranlés, avant que les atomes de l'ame, placés à des distances si considérables, puissent sentir l'impression, se réunir, se choquer & se rejetter réciproquement.

Au reste, l'esprit est le principal soutien de la vie; notre conservation dépend plus de lui que de l'ame. En effet, l'ame ne peut rester un seul instant dans nos membres sans l'esprit & le jugement; elle se dissipe jusqu'à la moindre par-

Sed comes insequitur facilè, & discedit in auras,
Et gelidos artus in lethi frigore linquit.
At manet in vitâ, cui mens animusque remansit;
Quamvis est circum-cæsis lacer undique membris
Truncus, ademptâ animâ circùm, membrisque remotis,
Vivit, & ætherias vitales suscipit auras;
Si non omnimodis, at magnâ parte animaï
Privatus, tamen in vitâ cunctatur, & hæret.
Ut, lacerato oculo circùm, si pupula mansit
Incolumis, stat cernendi vivata potestas;
Dummodò ne totum corrumpas luminis orbem,
Sed circumcidas aciem, solamque relinquas;
Id quoque enim sine pernicie confiet eorum:
At si tantula pars oculi media illa peresa est,
Incolumis quamvis alioqui splendidus orbis,
Occidit extemplò lumen, tenebræque sequuntur:
Hoc anima atque animus vincti sunt fœdere semper.

Nunc age, nativos animantibus, & mortales
Esse animos animasque leves ut noscere possis;
Conquisita diu, dulcique reperta labore,
Digna tuâ pergam disponere carmina vitâ.
Tu fac utrumque uno subjungas nomen eorum;

ticule ; elle suit son guide dans les airs, & ne laisse aux membres flétris que le froid de la mort. Mais l'homme reste vivant, tant qu'il conserve l'esprit & le jugement ; son corps pourra être mutilé, & perdre en partie son ame & ses membres ; ce tronc informe respirera toujours, & conservera le sentiment : si vous ne le dépouillez pas de son ame toute entiere, quelque faible portion que vous en laissiez subsister, ce sera un lien suffisant par lequel il tiendra encore à la vie. Ainsi quand même les parties qui environnent l'œil seraient déchirées, si la prunelle demeure intacte, la faculté de voir se conserve dans toute sa vigueur ; pourvu que la sphere entiere de l'organe ne soit pas affectée, coupez les parties voisines, & laissez la prunelle isolée, la vue ne sera point en danger. Mais si vous endommagez le centre de l'organe qui n'est qu'une si petite partie de l'œil, quand même le reste de l'orbite serait pur & transparent, la lumiere s'éteint tout-à-coup, & les ténebres lui succedent. Telles sont les loix invariables de l'union de l'esprit & de l'ame.

Apprenez maintenant, ô Memmius, que l'esprit & l'ame naissent & meurent avec le corps ; sujet digne de vous occuper ; heureux fruit d'une longue recherche. Mais comme ces deux substances, à cause de leur intime union, n'en for-

Atque animam, verbi causâ, cùm dicere pergam,
Mortalem esse docens, animum quoque dicere credas
Quatinus est unum inter se, conjunctaque res est.

Principiò, quoniam tenuem constare minutis
Corporibus docui; multòque minoribus esse
Principiis factam, quàm liquidus humor aquaï est,
Aut nebula, aut fumus: nam longè mobilitate
Præstat, & à tenui causâ magis icta movetur:
Quippe ubi imaginibus fumi, nebulæque movetur:
Quod genus, in somnis sopiti ubi cernimus alta
Exhalare vapore altaria, ferreque fumum:
(Nam procul hæc dubio nobis simulacra genuntur.)
Nunc igitur, quoniam quassatis undique vasis
Diffluere humorem, & laticem discedere cernis;
Et nebula ac fumus quoniam discedit in auras:
Crede animam quoque diffundi, multòque perire
Ociùs, & citiùs dissolvi corpora prima,
Cùm semel omnibus è membris ablata recessit:
Quippe etenim corpus, quod vas quasi constitit ejus,
Cùm cohibere nequit conquassatum ex aliquâ re,
Ac rarefactum, detracto sanguine venis:
Aëre quî credas posse hanc cohiberier ullo,
Corpore qui nostro rarus magis am cohibessit?

ment qu'une seule, réunissez-les sous la même dénomination ; & ce que je dirai de la mortalité de l'une, n'oubliez pas de l'appliquer à l'autre.

L'ame, comme je vous l'ai enseigné, est formée de molécules imperceptibles, beaucoup plus déliées que les élémens de l'eau, des nuages & de la fumée, puisqu'elle se meut avec plus de vîtesse & de facilité, & que les simulacres des nuages & de la fumée agissent eux-mêmes sur elle : la vapeur des autels, & la fumée des sacrifices que nous voyons en songe, (ne sont, comme on n'en peut douter, que les simulacres de ces objets.) Or, si l'onde s'échappe de toute part d'un vase mis en pieces, si les nuages & la fumée se dissipent dans les airs, doutez-vous que l'ame séparée des membres ne s'évapore de même après sa retraite, que sa substance ne périsse encore plus promptement, que ses principes ne se dissolvent en beaucoup moins de tems ? Et quand le corps, qui est, pour ainsi dire, le vaisseau de l'ame, décomposé par une attaque mortelle, ou raréfié par la perte du sang, n'est plus capable d'arrêter sa fuite, sera-t-elle retenue par l'air, fluide moins dense & plus facile à pénétrer ?

Præterea, gigni pariter cum corpore, & unà
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.
Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur
Corpore : sic animi sequitur sententia tenuis :
Indè, ubi robustis adolevit viribus ætas,
Consilium quoque majus, & auctior est animi vis :
Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, & obtusis ceciderunt viribus artus ;
Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque :
Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
Ergò dissolvi quoque convenit omnem animai
Naturam, ceu fumus in altas aëris auras :
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videtur
Crescere, &, ut docui, simul ævo fessa fatiscit.

Huc accedit uti videmus, corpus ut ipsum
Suscipere immanes morbos durumque dolorem :
Sic animum curas acres luctumque metumque :
Quare participem lethi quoque convenit esse.

Quin etiam morbis in corporis avius errat
Sæpe animus : dementit enim, deliraque fatur ;
Interdumque gravi lethargo fertur in altum
Æternumque soporem, oculis nutuque cadenti :
Unde neque exaudit voces, neque noscere vultus

D'ailleurs, nous la voyons naître avec le corps, croître & vieillir avec lui. Dans l'enfance, une machine frêle & délicate sert de berceau à un esprit aussi faible qu'elle. L'âge, en fortifiant les membres mûrit aussi l'intelligence, & augmente la vigueur de l'ame. Ensuite, quand l'effort puissant des années a courbé le corps, émoussé les organes, & épuisé les forces, le jugement chancelle, & l'esprit s'embarrasse comme la langue. Enfin tous les ressorts de la machine manquent à la fois. N'est-il pas naturel que l'ame se décompose alors, & se dissipe comme une fumée dans les airs, puisque nous la voyons comme le corps naître, s'accroître, & succomber à la fatigue des ans ?

Ajoutez que l'esprit étant tourmenté par les soucis, la tristesse & l'effroi, comme le corps par la douleur & la maladie, doit, comme lui, participer à la mort.

Ne voyons-nous pas même souvent dans les maladies du corps, la raison s'égarer, la démence & le délire s'emparer de l'ame ? Quelquefois une violente léthargie la plonge dans un assoupissement profond & éternel. Les yeux se ferment, la tête n'a plus de soutien. Le malade n'entend point la voix, ne reconnaît point les

Illorum potis est, ad vitam qui revocantes
Circumstant, lacrymis rorantes ora genasque:
Quare animum quoque dissolvi fateare necesse est:
Quandoquidem penetrant in eum contagia morbi.
Nam dolor ac morbus lethi fabricator uterque est:
Multorum exitio perdocti quod sumus antè.

Denique cur hominem cùm vini vis penetravit
Acris, & in venas discessit diditus ardor,
Consequitur gravitas membrorum? præpediuntur
Crura vacillanti? tardescit lingua? madet mens?
Nant oculi? clamor, singultus, jurgia gliscunt?
Et jam cætera de genere hoc quæcunque sequuntur?
Cur ea sunt, nisi quòd vehemens violentia vini
Conturbare animam consuevit corpore in ipso?
At quæcunque queunt conturbari inque pediri,
Significant, paulò si durior insinuârit
Causa, fore ut pereant, ævo privata futuro.

Quin etiam, subitâ vi morbi sæpe coactus,
Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
Concidit, & spumas agit, ingemit, & tremit artus,

traits de ses parens en larmes qui entourent son lit, & s'efforcent de réveiller en lui le sentiment. Puisque la contagion du mal gagne ainsi l'ame, doutez-vous qu'elle ne soit aussi sujette à la dissolution ? Une expérience trop souvent répétée, ne vous a-t-elle pas appris que *la douleur & la maladie sont les deux ministres de la mort ?*

Enfin lorsque le vin, cette liqueur active, s'est rendu maître de l'homme, & a fait couler son feu dans ses veines brûlantes, pourquoi ses membres sont-ils pesans ? sa démarche incertaine ? ses pas chancelans ? sa langue embarrassée ? son ame noyée ? ses yeux flottans ? Pourquoi ces clameurs ? ces hoquets impurs ? ces querelles & ces disputes ? enfin tous les désordres que l'ivresse traîne à sa suite ? Que signifient-ils ? sinon que la force du vin attaque l'ame elle-même au fond de nos corps. Or, toute substance qui peut être troublée & altérée, sera nécessairement détruite & privée de l'immortalité, si l'on suppose une cause plus forte à l'action de laquelle elle soit exposée.

Mais voici un autre spectacle : c'est un malheureux, attaqué d'un mal subit, qui tombe tout-à-coup à vos pieds, comme frappé de la foudre ; dont la bouche écume, dont la poitrine

Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat
Inconstanter & in jactando membra fatigat:
Nimirum, quia vis morbi distracta per artus
Turbat agens animam, spumans ut in æquore salso
Ventorum validis fervescit viribus unda:
Exprimitur porrò gemitus, quia membra dolore
Afficiuntur, & omninò quòd semina vocis
Ejiciuntur, & ore foràs glomerata ferantur,
Qua quasi consuêrunt, & sunt munita viaï:
Desipientia fit, quia vis animi atque animaï
Conturbatur, &, ut docui, divisa seorsum
Disjectatur, eodem illo distracta veneno.
Indè, ubi jam morbi se flexit causa, reditque
In latebras ater corrupti corporis humor;
Tum quasi talipedans primùm consurgit, & omnes
Paulatim redit in sensus, animamque receptat.
Hæc igitur tantis ubi morbis corpore in ipso
Jactetur, miserisque modis distracta laboret;
Cur eandem credis sine corpore, in aëre aperto,
Cum validis ventis, ætatem degere posse?

Et quoniam mentem sanari, corpus ut ægrum,
Cernimus, & flecti, medicinâ posse videmus:
Id quoque præsagit mortalem vivere mentem:

gémit, dont les membres palpitent. C'eſt un frénétique qui ſe roidit, qui ſe débat, qui ſe met hors d'haleine, tant il ſe tourmente, s'épuiſe & s'agite en tout ſens ; c'eſt que la violence du mal répandue dans les membres, pénetre juſqu'à l'ame, & la trouble, comme le ſouffle d'un vent impétueux fait bouillonner les flots écumans de la mer. Ces gémiſſemens qui vous attendriſſent, c'eſt la douleur qui les arrache ; c'eſt que tous les élémens de la voix, chaſſés à la fois, ſe précipitent en foule par le canal qu'ils trouvent ouvert, & que l'habitude leur a rendu familier. La démence naît du trouble de l'eſprit & de l'ame, qui ſéparés par la violence du mal exercent en déſordre leurs facultés. Mais quand les humeurs qui cauſaient la maladie ont repris un autre cours ; quand le noir poiſon eſt rentré dans ſes réſervoirs cachés, le malheureux ſe releve d'abord en chancelant, & recouvre peu-à-peu l'uſage des ſens & de la raiſon. Voilà les maladies auxquelles l'ame eſt en proie dans le corps même. Pouvez-vous donc croire que ſortie de ce corps, elle ſubſiſte dans l'air au milieu des vents & des orages ?

D'ailleurs, puiſque nous voyons l'ame ſe guérir comme un corps malade, & ſe rétablir avec les ſecours de la médecine, n'eſt-ce pas une nou-

Addere enim partes, aut ordine trajicere æquum
est,
Aut aliud prorsum de summâ detrahere illum,
Commutare animum quicunque adoritur, & insit,
Aut aliam quamvis naturam flectere quærit :
At neque transferri sibi partes, nec tribui vult,
Immortale quod est quidquam, neque defluere
hilum.
Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuò hoc mors est illius, quod fuit antè.
Ergò animus sive ægrescit, mortalia signa
Mittit, uti docui, seu flectitur à medicinâ :
Usque adeò falsæ rationi vera videtur
Res occurere, & effugium præcludere eunti,
Ancipitique refutatu convincere falsum !

Denique sæpe hominem paulatim cernimus
ire ;
Et membratim vitalem deperdere sensum :
In pedibus primùm digitos livescere & ungues ;
Indè pedes & crura mori ; post indè per artus
Ire alios tractim gelidi vestigia lethi.
Scinditur atqui animæ quoniam natura, nec
uno
Tempore sincera existit ; mortalis habenda est.
Quòd si fortè putas ipsam se posse per artus
Introrsum trahere & partes conducere in unum,
Atque ideò cunctis sensum deducere membris ;

velle preuve de sa mortalité ? En effet il en est de l'âme, comme de toutes les substances connues. Vous ne pouvez changer son état, qu'en lui ajoutant des parties, en lui en ôtant, ou en les transposant. Mais une substance immortelle ne souffre point qu'on change l'ordre, qu'on accroisse ou qu'on diminue le nombre de ses élémens ; parce que tout être qui franchit les bornes de son essence par voie de transmutation, cesse aussi-tôt d'être ce qu'il était. Ainsi l'ame, soit dans la maladie, soit dans la convalescence vous donne des signes de mortalité. Ainsi la vérité heurte de front l'erreur, lui interdit tout subterfuge, & par des raisonnemens sans replique triomphe de ses vains sophismes.

Enfin nous voyons quelquefois des hommes s'éteindre par degrés, & leurs membres perdre l'un après l'autre le sentiment. D'abord les ongles & les doigts des pieds deviennent livides; ensuite la mort gagne les pieds, les jambes, & laisse ses traces sur toutes les autres parties qu'elle parcourt successivement. Puisque l'ame est alors divisée, & n'existe pas toute entiere à la fois, nous devons la regarder comme mortelle. Si vous dites qu'en se ramassant intérieurement, en ramenant à elle ses parties disséminées, elle peut concentrer en elle-même le sentiment

At locus ille tamen, quò copia tanta animaï
Cogitur, in ſenſu debet majore videri.
Qui quoniam nuſquam eſt; nimirum, ut diximus antè,
Dilaniata foràs diſpergitur; interit ergò.
Quin etiam, ſi jam libeat concedere falſum,
Et dare, poſſe animam glomerari in corpore eorum,
Lumina qui linquunt moribundi particulatim;
Mortalem tamen eſſe animam fateare neceſſe eſt:
Nec refert, utrùm pereat diſperſa per auras,
An contractis in ſe partibus obbruteſcat;
Quandò hominem totum magis ac magis undique ſenſus
Deficit, & vitæ minùs, & minùs undique reſtat.

Et quoniam mens eſt hominis pars una, locoque
Fixa manet certo, velut aures atque oculi ſunt,
Atque alii ſenſus, qui vitam cunque gubernant:
Et veluti manus atque oculus nareſve, ſeorſum
Secreta à nobis nequeant ſentire, neque eſſe:
Sed tamen in parvo liquuntur tempore tabi:
Sic animus per ſe non quit, ſine corpore, & ipſo
Eſſe homine, illius quaſi quod vas eſſe videtur;
Sive aliud quidvis potis es conjunctius eii
Fingere; quandoquidem connexus corpori adhæret.

Denique corporis atque animi vivata poteſtas

Inter

particulier de chaque membre, il semble que le lieu où se rassemble cette foule d'atomes animés, devrait être doué d'un sentiment bien exquis. Or, puisqu'on n'apperçoit rien de semblable, il faut, comme nous l'avons déja dit, que l'ame arrachée à elle-même se dissipe au dehors, c'est-à-dire, qu'elle périsse. Mais en vous accordant même votre fausse supposition, qu'elle rapproche ses parties quand on meurt par degrés, sa mortalité n'en serait pas moins certaine. Qu'importe qu'elle se dissipe dans les airs en périssant, ou qu'elle s'étouffe en masse, puisque nous voyons le sentiment s'éteindre, & la vie se perdre par degrés ?

D'ailleurs, l'ame étant une partie du corps, y occupant une place déterminée, ainsi que les oreilles, les yeux & les autres sens, nos guides & nos maîtres ; puisque la main, l'œil & le nez séparés du corps ne peuvent ni sentir, ni exister, mais deviennent en peu de tems la proie de la corruption ; l'ame ne peut vivre non plus sans le corps qui en est le vaisseau, & même quelque chose de plus intime, puisqu'il ne forme qu'une seule substance avec elle.

Enfin le corps & l'ame ne doivent qu'à leur

Inter se conjuncta valent, vitâque fruuntur;
Nec sine corpore enim vitales edere motus
Sola potest animi per se natura; nec autem
Cassum animâ corpus durare & sensibus uti.
Scilicet avolsus radicitùs ut nequit ullam
Dispicere ipse oculus rem, seorsum corpore toto:
Sic anima atque animus per se nil posse videntur:
Nimirum quia per venas & viscera mistim,
Per nervos atque ossa tenentur corpore ab omni;
Nec magnis intervallis primordia possunt
Libera dissultare; ideò conclusa moventur
Sensiferos motus, quos extra corpus, in auras
Aëris, haud possunt post mortem ejecta moveri;
Propterea quia non simili ratione tenentur:
Corpus enim atque animans erit aër, si cohibere
Sese anima, atque in eos poterit concludere motus,
Quos antè in nervis & in ipso corpore agebat.
Quare etiam atque etiam, resoluto corporis omni
Tegmine, & ejectis extrà vitalibus auris,
Dissolvi sensus animi fateare necesse est
Atque animam, quoniam conjuncta est causa duobus.

Denique cùm corpus nequeat perferre animai
Discidium, quin id tetro tabescat odore;
Quid dubitas, quin ex imo penitùsque coorta
Emanârit, uti fumus, diffusa animæ vis?

union leur existence & leur conservation. L'ame séparée du corps est incapable de produire toute seule les mouvemens de la vie ; & le corps privé de son ame ne peut ni subsister, ni user de ses organes. L'œil arraché de son orbite, & séparé du corps ne voit plus les objets : de même l'esprit & l'ame ne peuvent rien par eux-mêmes ; c'est que leurs élémens disséminés parmi les veines, les visceres, les nerfs & les os, & retenus par le corps entier ne peuvent s'écarter à de grandes distances ; & cet obstacle à leur dispersion facilite les mouvemens de la vie qui ne peuvent plus avoir lieu, lorsqu'après la retraite de l'ame ses principes ne sont plus de même assujettis dans l'atmosphere. En effet l'air pourrait devenir un corps animé, si l'ame y était aussi à l'étroit, & la sphere de son activité aussi resserrée qu'elle l'était auparavant dans notre corps. Je le répete donc. Après la dissolution de l'enveloppe corporelle, & l'expiration du souffle vital, il faut que le sentiment s'éteigne dans l'ame, puisque ce sont deux effets soumis à la même cause.

Enfin puisque les membres ne peuvent soutenir le départ de l'ame, sans se corrompre, sans exhaler une odeur fétide, pouvez-vous douter que l'ame décomposée ne se soit échappée du

Atque ideò tantâ mutatum putre ruinâ
Conciderit corpus penitùs, quia mota loco sunt
Fundamenta foràs animæ manantque per artus,
Perque viarum omnes flexus, in corpore qui sunt,
Atque foramina? Multimodis ut noscere possis
Dispertitam animæ naturam exisse per artus;
Et priùs esse sibi distractam, corpore in ipso,
Quàm prolapsa foràs enaret in aëris auras.

Quin etiam, fines dum vitæ vertitur intra,
Sæpe aliquâ tamen è causâ labefacta videtur
Ire anima, & toto solvi de corpore membra,
Et quasi supremo languescere tempore vultus,
Molliaque exangui cadere omnia corpore membra.
Quod genus est, animo *malè factum* cùm perhibetur,
Aut animam liquisse; ubi jam trepidatur, & omnes
Extremum cupiunt vires reprendere vinclum:
Conquassatur enim tum mens animæque potestas
Omnis, & hæc ipso cum corpore conlabefiunt;
Ut gravior paulò possit dissolvere causa.
Quid dubitas tandem, quin extra prodita corpus,
Imbecilla foras, in aperto, tegmine dempto,
Non modò non omnem possit durare per ævum,
Sed minimum quodvis nequeat consistere tempus?

fond de nos corps, comme la fumée de l'intérieur du bois ? Cette altération des membres, causée par la putréfaction, cet écroulement général de l'édifice corporel n'annoncent-ils pas que l'ame qui lui servait de base a été déplacée, & que ses parties se sont dissipées par toutes les issues, tous les conduits de la machine ? Ainsi tout prouve que l'ame sort des membres dans un état de division, & qu'elle ne nage dans le fluide de l'air, qu'après avoir été décomposée dans le corps.

Souvent même, sans quitter le séjour de la vie, l'ame ébranlée par une violente secousse, paraît sur le point de s'en aller. Tout le systême de la machine se relâche, le visage devient languissant comme au moment du trépas, & les membres flottans semblent prêts à se détacher d'un tronc où le sang ne circule plus. Tel est l'état d'un homme qui tombe en *défaillance*, & qui perd la connaissance ; assaut terrible dans lequel toute la machine fait un dernier effort contre la dissolution. Car alors l'ame entiere tombe abattue avec le corps, & périrait si le choc devenait plus violent. Et vous croyez que sortie des membres, impuissante contre les attaques extérieures, sans abri, sans défense, il lui soit possible de subsister, je ne dis pas pendant l'éternité, mais même un seul instant ?

Nec ſibi enim quiſquam moriens ſentire videtur
Ire foràs animam incolumem de corpore toto ;
Nec priùs ad jugulum & ſuperas ſuccedere fauces :
Verùm deficere in certâ regione locatam ;
Ut ſenſus alios in parti quemque ſua ſcit
Diſſolvi. Quod ſi immortalis noſtra foret mens,
Non jam ſe moriens diſſolvi conquereretur ;
Sed magis ire foràs, veſtemque relinquere, ut anguis,
Gauderet, prælonga ſenex aut cornua cervus.

Denique cur animi nunquam mens conſilium-que
Gignitur in capite, aut pedibus, manibuſve ; ſed unis
Sedibus, & certis regionibus omnis inhæret ;
Si non certa loca ad naſcendum reddita cuique
Sunt, & ubi quidquid poſſit durare creatum ;
Atque ita multimodis pro totis artubus eſſe,
Membrorum ut nunquàm exiſtat præpoſterus ordo ?
Uſque adeò ſequitur res rem, neque flamma creari in
Fluminibus ſolita eſt, neque in igni gignier algor.

Præterea, ſi immortalis natura animaï eſt,
Et ſentire poteſt ſecreta à corpore noſtro,
Quinque, ut opinor, eam faciundum eſt ſenſibus auctam ;

D'ailleurs un mourant ne ſent pas ſon ame ſortir ſaine & ſauve de ſon corps, & monter ſucceſſivement du goſier au palais. Elle s'éteint à ſon tour, comme les autres ſens, à l'endroit de la machine où la Nature l'a placée. Si elle était immortelle, bien loin de gémir de ſa diſſolution, elle s'en irait avec joie. Elle ſortirait du corps, comme le ſerpent quitte ſa dépouille, comme le cerf ſe défait de ſon vieux bois.

Enfin pourquoi la ſenſibilité & le raiſonnement ne naiſſent-ils jamais dans la tête, les pieds, ou les mains ? pourquoi ſont-ils affectés à un ſeul endroit, à une région fixe ? ſinon parce que la Nature a aſſigné à l'une & à l'autre un lieu particulier pour y naître, & s'y conſerver; c'eſt ainſi qu'elle en a uſé en une infinité de diverſes manieres, pour tous les membres du corps, entre leſquels elle n'a jamais permis que l'ordre fût perverti. Tel eſt l'enchaînement invariable des effets & des cauſes. Ainſi la flamme ne s'engendre point dans les fleuves, ni la glace dans le feu.

Mais ſi l'ame eſt immortelle de ſa nature; ſi, dégagée du corps, elle a la faculté de ſentir, il faut, ce me ſemble, que vous lui donniez cinq

Nec ratione aliâ nosmet proponere nobis
Possumus infernas animas Acherunte vagare :
Pictores itaque, & scriptorum sæcla priora
Sic animas introduxerunt sensibus auctas :
At neque seorsum oculi, neque nares, nec manus ipsa
Esse potest animæ ; neque seorsum lingua, nec aures
Absque animâ per se possunt sentire, nec esse.

Et quoniam toto sentimus corpore inesse
Vitalem sensum, & totum esse animale videmus:
Si subitò medium celeri præciderit ictu
Vis aliqua, ut seorsum partem secernat utramque;
Dispertita procul dubio quoque vis animaï,
Et discissa, simul cum corpore disjicietur :
At quod scinditur, & partes discedit in ullas,
Scilicet æternam sibi naturam abnuit esse.

Falciferos memorant currus abscindere membra
Sæpe ita desubitò permistâ cæde calentes,
Ut tremere in terrâ videatur, ab artubus id quod
Decidit abscissum, cùm mens tamen, atque hominis vis,
Mobilitate mali, non quit sentire dolorem ;
Et simul, in pugnæ studio quòd dedita mens est,
Corpore cum reliquo pugnam cædesque petissit;

organes. Il eſt impoſſible de vous la repréſenter ſur les rives de l'Achéron ſans la douer de ſens, comme ont fait les Peintres & les Poëtes anciens. Mais l'ame ne peut ſans corps, avoir des yeux, un nez, des mains, comme la langue & les oreilles ne peuvent ſans ame, ni ſentir, ni exiſter.

D'ailleurs, comme nous éprouvons que le ſentiment de la vie eſt répandu dans toute la machine, que toutes les parties en ſont animées; un coup prompt & violent, en ſéparant le tronc par le milieu, diviſerait ſans doute l'ame elle-même, & la ferait tomber, comme le corps, coupée en deux moitiés. Or, toute ſubſtance diviſible ne peut prétendre à l'immortalité.

On dit qu'au fort de la mêlée, des chars armés de faux tranchent ſi rapidement les membres du guerrier animé au carnage, que ſouvent la partie coupée palpite ſur le ſable, avant que l'ame ſoit avertie de cette perte par la douleur; ſoit que la promptitude du mal en dérobe le ſentiment, ſoit que l'ame, livrée toute entiere à l'ardeur du combat, n'occupe ce qui lui reſte de corps qu'à porter, ou à parer des coups. Un

Nec tenet, amissam lævam cum tegmine sæpe
Inter equos abstraxe rotas falcesque rapaces :
Nec cecidisse alius dextram, cùm scandit & instat.
Inde alius conatur adempto surgere crure,
Cùm digitos agitat propter moribundus humi pes :
Et caput abscissum, calido viventeque trunco,
Servat humi voltum vitalem oculosque patentes,
Donec reliquias animaï reddidit omnes.

Quin etiam tibi si linguâ vibrante minantis
Serpentis caudam, procero corpore, utrinque
Sit libitum in multas partes discindere ferro ;
Omnia jam seorsum cernes amcisa recenti
Volnere tortari, & terram conspergere tabo ;
Ipsam seque retro partem petere ore priorem,
Volneris ardenti ut morsu premat icta dolore.
Omnibus esse igitur totas dicemus in illis
Particulis animas ? At eâ ratione sequetur,
Unam animantem animas habuisse in corpore multas.
Ergò divisa est ea quæ fuit una, simul cum
Corpore : quapropter mortale utrumque putandum est ;
In multas quoniam partes discinditur æquè.

autre ne ſçait pas que ſon bouclier & ſon bras gauche perdus au milieu des courſiers, ont été broyés par les roues, & emportés par les faux. Celui-ci en preſſant l'ennemi, & en eſcaladant les murs, ignore que ſa main droite eſt détachée de ſon bras. Celui-là cherche à s'appuyer ſur la cuiſſe qu'il n'a plus, tandis qu'à ſes côtés ſon pied mourant remue encore les doigts ſur le ſable. Fnfin lorſque la tête eſt ſéparée du corps, le tronc conſerve la chaleur & la vie, le viſage demeure animé, & les yeux ouverts, juſqu'à ce que les reſtes de l'ame ſe ſoient diſſipés dans les airs.

Coupez en pluſieurs tronçons la queue de cet énorme ſerpent dont le dard vous menace, vous verrez chaque partie ſéparée ſe tordre & diſtiller ſur la terre un noir venin, tandis que la partie antérieure, furieuſe de ſa bleſſure, s'attaque elle-même par-derriere avec ſes propres dents. Dirons-nous que chaque tronçon a une ame entiere ? C'eſt en donner pluſieurs à un ſeul animal. Il n'y en avait donc qu'une qui a été diviſée avec le corps. Ainſi ils ſont tous les deux mortels, puiſqu'ils ſont tous les deux diviſibles.

Præterea, si immortalis natura animai
Constat, & in corpus nascentibus insinuatur:
Cur super anteactam ætatem meminisse nequimus,
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus?
Nam si tantopere est animi mutata potestas,
Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum:
Non, ut opinor, id ab letho jam longiter errat.
Quapropter fateare necesse est, quæ fuit antè,
Interiisse, &, quæ nunc est, nunc esse creatam.

Præterea si, jam perfecto corpore, nobis
Inferri solita est animi vivata potestas,
Tum cùm gignimur, & vitæ cùm limen inimus;
Haud ita conveniebat uti, cum corpore & unà
Cum membris videatur in ipso sanguine crêsse;
Sed velut in caveâ, per se sibi vivere solam
Convenit, ut sensu corpus tamen affluat omne:
Quare etiam atque etiam nec originis esse putandum est
Expertes animas, nec lethi lege solutas.

Nam neque tantopere adnecti potuisse putandum est
Corporibus nostris extrinsecùs insinuatas:
Quod fieri totum contrà manifesta docet res:
Namque ita connexa est per venas, viscera, nervos,

Mais si l'ame est immortelle, si elle s'insinue dans le corps au moment qu'il naît, pourquoi ne pouvons-nous nous rappeller notre vie passée ? pourquoi ne conservons-nous aucune trace de nos anciennes actions ? Si ses facultés sont si fort altérées qu'elle ait entiérement perdu le souvenir des événemens précédens, cet état differe, ce me semble, bien peu de celui de la mort. Avouez donc que les ames d'autrefois sont mortes, & que celles d'aujourd'hui sont d'une nouvelle formation.

D'ailleurs, si l'ame s'insinuait en nous, lorsqu'après la formation du corps nous mettons, pour ainsi dire, le pied sur le seuil de la vie, la verrions-nous croître avec les membres dans le sang même ? Ne devrait-elle pas, comme l'oiseau prisonnier dans sa cage, vivre pour elle seule, indépendante du corps qu'elle anime ? Répétons-le donc sans cesse ; les ames ne sont ni exemptes d'origine, ni affranchies des loix du trépas.

Est-il croyable en effet qu'une substance étrangere eût pu se lier aussi intimement que nous le voyons, à nos organes, se répandre dans nos veines, nos nerfs, nos visceres & nos os, & communiquer du sentiment aux dents même,

Ossaque, uti dentes quoque sensu participentur;
Morbus ut indicat, & gelidaï stringor aquaï,
Et lapis oppressus subitis è frugibus asper.
Nec, tam contextæ cùm sint, exire videntur
Incolumes posse, & salvas exsolvere sese
Omnibus è nervis atque ossibus articulisque.

Quòd si fortè putas extrinsecùs insinuatam
Permanare animam nobis per membra solere;
Tantò quæque magis cùm corpore fusa peribit.
Quod permanat enim, dissolvitur: interit ergò.
Dispertitur enim per caulas corporis omnes.
Ut cibus in membra atque artus cùm diditur omnes,
Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se:
Sic anima atque animus, quamvis integra recens in
Corpus eunt, tamen in manando dissolvuntur;
Dum quasi per caulas omnes diduntur in artus
Particulæ, quibus hæc animi natura creatur,
Quæ nunc in nostro dominatur corpore, nata
Ex illâ, quæ tunc peritat partita per artus.
Quapropter neque natali privata videtur
Esse die natura animæ, neque funeris expers.

Semina præterea linquuntur, necne, animaï
Corpore in exanimo? quòd si linquuntur & insunt;

qui outre leurs maladies propres, sont encore blessées, & par l'impression de l'eau glacée, & par le froissement imprévu d'un caillou mêlé aux alimens qu'elles triturent? Ajoutez qu'étant aussi étroitement unie à la machine, l'ame ne peut, sans une dissolution totale, se dégager des nerfs, des os, des articulations.

Faire de l'ame un fluide étranger qui coule dans nos membres, & qui les pénétre, c'est multiplier & accélérer les causes de sa destruction. Car la fluidité est un état de dissolution, un état de mort. Il faut qu'alors l'ame se distribue dans tous les conduits de la machine. Or, si les alimens, en se filtrant dans nos membres, perdent leur nature pour se changer en une nouvelle substance, l'ame aussi, quoique entiere à son entrée dans le corps qui vient d'être formé, doit se décomposer en y circulant, & ses parties éparses dans tous les canaux de la machine doivent former une nouvelle ame, une nouvelle reine de nos corps, produite par la premiere qui périt pour lors en se divisant dans les membres. L'ame a donc eu le jour de sa naissance, & elle aura celui de sa mort.

Reste-t-il, ou non, après la mort, quelques molécules de l'ame dans les membres? S'il en

Haud erit, ut meritò immortalis possit haberi;
Partibus amissis quoniam libata recessit:
Sin, ita sinceris membris, ablata profugit,
Ut nullas partes in corpore liquerit ex se;
Unde cadavera, rancenti jam viscere, vermes
Expirant? atque unde animantum copia tanta
Exos & exsanguis tumidos perfluctuat artus?

Quòd si fortè animas extrinsecùs insinuari
Vermibus, & privas in corpora posse venire
Credis; nec reputas cur millia multa animarum
Conveniant, unde una recesserit; hoc tamen est ut
Quærendum videatur & in discrimen agendum;
Utrùm tandem animæ venientur semina quæque
Vermiculorum, ipsæque sibi fabricentur, ubi sint?
An jam corporibus perfectis insinuentur?
At neque, cur faciant ipsæ, quareve laborent,
Dicere suppeditat; neque enim, sine corpore cùm sunt,
Sollicitæ volitant morbis algoque fameque.
Corpus enim magis his vitiis adfine laborat;
Et mala multa animus contagi fungitur ejus:
Sed tamen his esto quamvis facere utile corpus,
Quod subeant: at quâ possint, via nulla videtur.

reste ; vous ne pouvez la regarder comme immortelle, puisqu'elle se retire appauvrie par cette diminution de parties : Si au contraire elle ne souffre aucune perte ; si le corps lui restitue fidélement tous ses élémens, pourquoi la putréfaction des visceres donne-t-elle le jour à un peuple de vermisseaux ? D'où vient ce flux continuel d'insectes privés d'os & de sang, qui s'agitent au milieu des chairs gonflées ?

Si vous regardez les ames de ces animalcules, comme autant de substances étrangeres qui se sont jointes à leurs corps ; si l'arrivée subite de tant d'ames, après le départ d'une seule, n'est pas pour vous un sujet de réflexions ; vous ne pouvez cependant vous dispenser de répondre à une question : chacune de ces ames choisit-elle les germes qu'elle veut animer, pour y construire sa demeure ? ou sont-elles reçues dans des organes déjà formés ? On ne voit pas pourquoi elles se tourmenteraient à se bâtir une prison, elles qui, sans organes, volent à l'abri des maladies, du froid, de la faim, de tous les maux qui sont le partage du corps, & que l'ame ne ressent que par son union avec lui. Mais supposons qu'il lui soit avantageux de se construire un corps pour y entrer, on ne voit pas au moins par quel moyen elle pourrait y réussir. Ne dites

Haud igitur faciunt animæ sibi corpora & artus.
Nec tamen est, ut jam perfectis insinuentur
Corporibus; neque enim poterunt subtiliter esse
Connexæ, neque consensu contagia fient.

Denique cur acris violentia triste leonum
Seminium sequitur? dolu' volpibus, & fuga cervis
A patribus datur, & patrius pavor incitat artus?
Et jam cætera de genere hoc, cur omnia membris
Ex ineunte ævo ingenerascunt inque genuntur;
Si non certa suo quia semine seminioque
Vis animi pariter crescit cum corpore toto?
Quòd si immortalis foret & mutare soleret
Corpora; permistis animantes moribus essent;
Effugeret canis Hyrcano de semine sæpe
Cornigeri incursum cervi, tremeretque per auras
Aëris accipiter fugiens, veniente columbâ:
Desiperent homines, saperent fera sæcla ferarum.

Illud enim falsâ fertur ratione, quod aiunt,
Immortalem animam mutato corpore flecti.
Quod mutatur enim, dissolvitur; interit ergò.
Trajiciuntur enim partes, atque ordine migrant:

donc pas que l'ame se construit elle-même un corps & des membres. Ne dites pas non plus qu'elle entre dans des membres tout formés ; ou expliquez cette liaison intime, cet accord parfait entre les deux substances.

Enfin pourquoi le lion conserve-t-il toujours la férocité de son espece ? pourquoi la ruse est-elle héréditaire aux renards, comme la fuite & la timidité l'est aux cerfs ? En un mot, pourquoi cette uniformité d'affections spirituelles qui naissent avec nous ? sinon parce que l'esprit ayant, comme le corps, son germe & ses élémens particuliers, les qualités de l'ame croissent & se développent par degrés en même-tems que la machine. Si elle était immortelle, si elle passait d'un corps dans un autre, les mœurs des animaux seraient mêlangées : on verrait souvent le chien d'Hyrcanie fuir la rencontre du cerf; le vorace épervier trembler dans l'air à la vue de la colombe, les hommes perdre la raison, & les bêtes féroces acquérir la sagesse.

Envain, pour résoudre ces difficultés, soutient-on que l'ame, sans cesser d'être immortelle, change de nature en changeant de corps: tout être sujet au changement est soumis à la dissolution, & ne peut manquer de périr par

Quare dissolvi quoque debent posse per artus,
Denique ut intereant unà cum corpore cunctæ.
Sin animas hominum dicent in corpora semper
Ire humana; tamen quæram cur è sapienti
Stulta queat fieri; nec prudens sit puer ullus;
Nec tam doctus equæ pullus, quàm fortis equi vis:
Si non certa suo quia semine seminioque
Vis animi pariter crescit cum corpore toto.
Scilicet in tenero tenerascere corpore mentem
Confugient; quod si jam fit, fateare necesse est,
Mortalem esse animam, quoniam mutata per artus
Tantopere amittit vitam sensumque priorem.

Quove modo poterit pariter cum corpore quoque
Confirmata, cupitum ætatis tangere florem
Vis animi; nisi erit consors in origine primâ?
Quidve foràs sibi vult membris exire senectis?
An metuit conclusa manere in corpore putri,
Et domus ætatis spatio ne fessa vetusto
Obruat? at non sunt immortali ulla pericla.

Denique connubia ad Veneris partusque ferarum
Esse animas præstò, deridiculum esse videtur;

la transposition & le désordre de ses parties ; l'ame doit donc se dissoudre dans les membres, & mourir toute entiere avec le corps. Si vous dites que les ames humaines ont toujours des corps humains pour domiciles, je vous demanderai comment de sages elles deviennent déraisonnables ; pourquoi l'enfant n'a pas la prudence en partage, ni le poulain de la jument les qualités du coursier belliqueux, sinon parce que l'ame a son germe propre qui se développe en même-tems que le corps. Vous direz donc pour derniere ressource qu'elle rajeunit dans les enfans ? Mais c'est avouer sa mortalité. Elle ne peut subir un changement si considérable, sans perdre la vie & le sentiment dont elle était douée auparavant.

Mais comment pourra-t-elle se fortifier avec le corps, atteindre en même-tems que lui à sa perfection, si l'instant de leur naissance n'a pas été le même ? pourquoi dans la vieillesse, se hâte-t-elle d'abandonner ses membres ? craint-elle de rester enfermée dans un corps putréfié ? a-t-elle peur que son vieux domicile ne s'écroule sur elle ? mais quel risque court une substance immortelle ?

Enfin il est ridicule de s'imaginer que les ames se rendent au moment précis de l'accouplement

Et ſpectare immortales mortalia membra
Innumero numero, certareque præproperanter
Inter ſe, quæ prima potiſſimaque inſinuetur :
Si non fortè ita ſunt animarum fœdera pacta,
Ut, quæ prima volans advenerit, inſinuetur
Prima, neque inter ſe contendant viribus hilum.

Denique in æthere non arbor, non æquore in alto
Nubes eſſe queunt, nec piſces vivere in arvis,
Nec cruor in lignis, nec ſaxis ſuccus ineſſe :
Certum ac diſpoſitum eſt, ubi quidquid creſcat & inſit :
Sic animi natura nequit ſine corpore oriri,
Sola, neque à nervis & ſanguine longiùs eſſe :
Hoc ſi poſſet enim, multò priùs ipſa animi vis
In capite, aut humeris, aut imis calcibus eſſe
Poſſet, & innaſci quâvis in parte ſoleret ;
Tandem in eodem homine, atque in eodem vaſe maneret.
Quod quoniam in noſtro quoque conſtat corpore certum,
Diſpoſitumque videtur, ubi eſſe & creſcere poſſit
Seorſum anima atque animus : tantò magis inficiandum
Totum poſſe extra corpus durare genique.
Quare, corpus ubi interiit, periiſſe neceſſe eſt
Confiteare animam diſtractam in corpore toto.

& de la naiſſance des animaux, qu'un nombreux eſſaim de ſubſtances immortelles s'empreſſent autour d'un germe mortel, & ſe diſputent l'avantage d'être introduite la premiere, à moins que, pour prévenir la diſcorde, elles ne conviennent entr'elles de céder la place à la plus diligente.

Voyez-vous des arbres dans l'air, des nuages dans l'Océan, des poiſſons dans les plaines, du ſang dans le bois, des ſucs dans les cailloux? non ſans doute. Chaque être a ſon lieu marqué pour exiſter & pour croître. L'ame ne peut non plus naître iſolée, ni vivre indépendante du ſang & des nerfs. Si elle avait ce privilege, elle pourrait à plus forte raiſon ſe former dans la tête, dans les épaules, dans les talons, ou dans toute autre partie du corps, puiſqu'enfin elle reſterait toujours dans le même homme, dans le même vaiſſeau. Or ſi nous ſommes ſûrs que l'eſprit & l'ame ont dans le corps un ſiege marqué pour leur exiſtence & leur accroiſſement, ne ſommes-nous pas bien plus autoriſés à nier qu'ils puiſſent naître & ſubſiſter ſans lui? Ainſi quand la machine périt, il faut que l'ame elle-même ſoit décompoſée.

Quippe etenim mortale æterno jungere, & unà
Consentire putare, & fungi mutua posse,
Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est,
Aut magis inter se disjunctum discrepitansque,
Quàm mortale quod est, immortali atque perenni
Junctum, in concilio sævas tolerare procellas?

Præterea, quæcunque manent æterna, necesse est,
Aut, quia sunt solido cum corpore, respuere ictus,
Nec penetrare pati sibi quidquam, quod queat arctas
Dissociare intùs partes; ut materiaï
Corpora sunt, quorum naturam ostendimus antè:
Aut ideò durare ætatem posse per omnem,
Plagarum quia sunt expertia; sicut inane est,
Quod manet intactum, neque ab ictu fungitur hilum;
Aut ideò, quia nulla loci sit copia circùm,
Quò quasi res possint discedere dissolvique;
Sicut summarum summa est æterna; neque extrà
Quis locus est, quo diffugiat; neque corpora sunt, quæ
Possint incidere & validâ dissolvere plagâ.
At neque, uti docui, solido cum corpore mentis
Natura est; quoniam admistum est in rebus inane:
Nec tamen est ut inane; neque autem corpora desunt,

Ex

Quelle folie d'unir le mortel à l'immortel, de ſuppoſer entr'eux un accord mutuel, une communauté de fonctions ! Qu'y a-t-il de plus différent, de plus diſtinct, & de plus oppoſé que ces deux ſubſtances, l'une périſſable & l'autre indeſtructible que vous prétendez allier, pour leur faire ſupporter conjointement mille accidens funeſtes ?

Enfin un corps ſubſiſte éternellement, ou parce que ſa ſolidité réſiſte au choc, à la pénétration, à la diſſolution, comme les principes de la matiere, dont nous avons ci-deſſus fait connaître la nature : ou parce qu'il ne donne pas de priſe au choc, comme le vuide, cet eſpace impalpable, dans lequel ſe perd toute action deſtructive : ou enfin parce qu'il n'eſt point environné d'un eſpace qui puiſſe recevoir ſes débris, après ſa diſſolution, comme le grand tout hors duquel il n'y a ni lieu où ſe diſſipent ſes parties, ni corps pour les heurter & les ſéparer. Or l'ame n'eſt pas immortelle en tant que ſolide, puiſque je vous ai enſeigné qu'il y a du vuide dans la nature ; elle ne l'eſt pas non plus comme vuide ; il n'y a que trop de corps dans cet univers infini, dont l'irruption ſoudaine ébranle ſon être, & l'expoſe

Ex infinito quæ possint fortè coorta;
Proruere hanc mentis violento turbine molem,
Aut aliam quamvis cladem importare pericli;
Nec porrò natura loci, spatiumque profundi
Deficit, expergi quò possit vis animaï,
Aut aliâ quâvis possit vi pulsa perire:
Haud igitur lethi præclusa est janua menti.

Quòd si fortè ideò magis immortalis habenda est,
Quòd lethalibus ab rebus munita tenetur:
Aut quia non veniunt omninò aliena salutis;
Aut quia quæ veniunt, aliquâ ratione recedunt
Pulsa priùs, quàm, quid noceant, sentire queamus;
Scilicet à verâ longè ratione remotum est.
Præter enim quàm quòd morbis tum corporis ægrit,
Advenit id, quod eam de rebus sæpe futuris
Macerat, inque metu malè habet, curisque fatigat;
Præteritisque admissa annis peccata remordent,
Adde furorem animi proprium, atque oblivia rerum;
Adde quòd in nigras lethargi mergitur undas.

Nil igitur mors est, ad nos neque pertinet hilum,
Quandoquidem natura animi mortalis habetur;
Et velut anteacto nil tempore sensimus ægri,
Ad confligendum venientibus undique Pœnis,
Omnia cùm belli trepido concussa tumultu

au danger de périr. Enfin il existe des espaces immenses où ses parties élémentaires peuvent se disperser, & sa substance périr de quelque maniere que ce soit. Ce n'est donc pas pour elle qu'ont été fermées les portes du trépas.

Envain fonderiez-vous son immortalité sur l'avantage qu'elle a d'être à l'abri des causes de destruction : ou parce qu'elles n'arrivent pas jusqu'à elle, ou parce qu'elles sont repoussées de quelque maniere que ce soit avant que nous sentions le mal qu'elles pourraient lui faire. Car sans compter les maladies du corps dont l'ame ressent l'atteinte, l'inquiétude de l'avenir la mine & la tourmente par des allarmes & des soucis continuels : le souvenir de ses crimes passés est un serpent qui la ronge. Ajoutez le délire, maladie propre à l'ame, la perte de la mémoire, & le sommeil lugubre de la léthargie.

Qu'est-ce donc que la mort, & que nous importent ses terreurs, si l'ame doit périr avec le corps ? Etions-nous sensibles aux troubles de Rome, dans les siecles qui ont précédé notre naissance, lorsque l'Afrique entiere vint heurter l'Empire, lorsque les airs ébranlés retentirent au loin

Horrida contremuêre, sub altis ætheris auris;
In dubioque fuit sub utrorum regna cadendum
Omnibus humanis esset, terrâque marique.
Sic ubi non erimus, cùm corporis atque animaï
Discidium fuerit, quibus è sumus uniter apti,
Scilicet haud nobis quidquam, qui non erimus tum,
Accidere omninò poterit, sensumque movere;
Non si terra mari miscebitur, & mare cœlo.

Et si jam nostro sentit de corpore, postquam
Distracta est animi natura animæque potestas;
Nil tamen hoc ad nos, qui cœtu conjugioque
Corporis atque animæ consistimus uniter apti:
Nec, si materiam nostram conlegerit ætas
Post obitum, rursumque redegerit, ut sita nunc est,
Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ;
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum,
Interrupta semel cùm sit repetentia nostra.
Et nunc nil ad nos de nobis attinet, antè
Qui fuimus; nec jam de illis nos afficit angor,
Quos de materiâ nostrâ nova proferet ætas.
Nam cùm respicias immensi temporis omne
Præteritum spatium, tum motus materiaï
Multimodi quàm sint; facilè hoc adcredere possis,

du bruit de la guerre, lorſque le genre humain attendit en ſuſpens ſur la terre & l'onde duquel des deux peuples il allait devenir la conquête. Hé bien ! quand nous aurons ceſſé de vivre, quand la mort aura ſéparé les deux ſubſtances dont l'union forme notre être, nous ſerons de même à l'abri des événemens ; ou plutôt nous ne ſerons plus, & les débris mêlés du ciel, de la terre & de la mer ne pourront réveiller en nous le ſentiment.

Mais quand même l'eſprit & l'ame, après leur retraite, auraient encore des ſenſations, quel intérêt pourrions-nous y prendre, nous qui ne ſommes que le réſultat de l'union intime du corps & de l'eſprit ? & quand même après le trépas, le tems viendrait à bout de raſſembler toute la matiere de nos corps, de remettre chaque molécule dans l'ordre & la ſituation qu'elle a préſentement, & de nous rendre une ſeconde fois le flambeau de la vie, cette renaiſſance ne nous regarderait plus, la chaîne de notre exiſtence ayant été une fois interrompue. Qui de nous s'inquiete maintenant de ce qu'il fut jadis, ou de ce que le tems fera des débris de ſon cadavre ? En effet, en conſidérant le nombre infini des ſiecles paſſés, & l'étonnante variété des mouvemens de la matiere, on concevra aiſément que les atomes ſe ſont trouvés

Semina sæpe in eodem, ut nunc sunt, ordine posta :
Nec memori tamen id quimus deprendere mente.
Inter enim jecta est vitaï pausa, vagèque
Deerrârunt passim motus ab sensibus omnes.

Debet enim, miserè quoi fortè ægrèque futurum est,
Ipse quoque esse in eo tum tempore, cùm malè possit
Accidere. At quoniam mors eximit im, prohibetque
Illum, cui possint incommoda conciliari
Hæc eadem, in quibus & nunc nos sumus, antè fuisse :
Scire licet nobis nihil esse in morte timendum ;
Nec miserum fieri, qui non est, posse ; neque hilum
Differre, an nullo fuerit jam tempore natus,
Mortalem vitam mors cui immortalis ademit.

Proinde ubi se videas hominem indignarier ipsum
Post mortem fore, ut aut putrescat corpore pôsto,
Aut flammis interfiat, malisve ferârum ;
Scire licet, non sincerum sonere, atque subesse
Cæcum aliquem cordi stimulum ; quamvis neget ipse

plus d'une fois arrangés comme ils sont aujourd'hui : mais il est impossible que la mémoire nous en instruise ; parce que, pendant la longue pause de notre vie, les principes de nos ames se sont égarés dans des mouvemens tout-à-fait étrangers à la sensibilité.

On n'a rien à craindre du malheur, si l'on n'existe dans le tems où il pourrait se faire sentir. Mais puisque la mort, en faisant disparaître l'homme, sur qui pourraient fondre les maux auxquels nous sommes exposés, l'empêche, pour ainsi dire, d'avoir existé auparavant, qu'a-t-il à redouter ? Est-on malheureux quand on n'existe pas ? Et celui qu'une mort éternelle a délivré de la vie, n'est-il pas au même état que s'il ne fût jamais né ?

Ainsi, quand vous entendez un homme se plaindre du sort qui le condamne à servir de pâture aux vers, aux flammes, aux bêtes féroces ; soyez sûr qu'il n'est pas de bonne foi, qu'il ne se rend pas compte des inquiétudes mal développées dont son cœur est le jouet. A l'en-

Credere se quemquam sibi sensum in morte futurum.
Non, ut opinor, enim dat, quod promittit; & indè
Nec radicitùs è vitâ se tollit & eicit;
Sed facit esse sui quiddam super, inscius ipse.
Vivus enim sibi cùm proponit quisque, futurum
Corpus uti volucres lacerent in morte feræque;
Ipse sui miseret; neque enim se vindicat hilum,
Nec removet satis à projecto corpore; & illud
Se fingit, sensuque suo contaminat adstans.
Hinc indignatur se mortalem esse creatum;
Nec videt, in verâ nullum fore morte alium se,
Qui possit vivus sibi se lugere peremptum,
Stansque jacentem; nec lacerari, urive dolore.
Nam si in morte malum est, malis morsuque ferarum
Tractari; non invenio quî non sit acerbum
Ignibus impositum calidis, torrescere flammis;
Aut in melle situm suffocari, atque rigere
Frigore, cùm in summo gelidi cubat æquore saxi;
Urgerive supernè obtritum pondere terræ.

At jam non domus accipiet te læta, neque uxor
Optima, nec dulces occurrent oscula nati

tendre, il ne doute pas que la mort n'éteigne en lui le ſentiment; mais il ne tient point ſa parole. Il ne peut ſe faire mourir tout entier, & ſans le ſçavoir, il laiſſe toujours ſubſiſter une partie de ſon être. Quand il ſe repréſente pendant la vie, que ſon cadavre ſera déchiré par les monſtres & les oiſeaux carnaciers, il déplore ſon malheur: c'eſt qu'il ne ſe dépouille point de lui-même, il ne ſe détache point de ce corps que la mort a terraſſé, il croit que c'eſt encore lui, & debout à ſes côtés, il l'anime encore de ſa ſenſibilité. Voilà pourquoi il s'indigne d'être né mortel: il ne voit pas que la vraie mort ne laiſſera pas ſubſiſter une autre lui-même, un être vivant pour gémir de ſa mort, pour pleurer debout ſur ſon cadavre étendu, pour être déchiré par les bêtes, & conſumé par la douleur. Car ſi une des horreurs de la mort eſt de ſervir d'aliment aux hôtes des bois, je ne vois pas qu'il ſoit moins douloureux d'être conſumé par les flammes, d'être étouffé par le miel, ou tranſi de froid dans un tombeau de marbre, ou d'être écraſé ſous le poids de la terre par les pieds des paſſans.

Mais, dites-vous, cette famille dont je faiſais le bonheur, cette épouſe vertueuſe, ces chers

Præripere, & tacitâ pectus dulcedine tangent:
Non poteris factis tibi fortibus esse, tuisque
Præsidio: miser! ô miser! aiunt, omnia ademit
Una dies infesta tibi tot præmia vitæ.
Illud in his rebus non addunt; nec tibi earum
Jam desiderium insidet rerum insuper unà.
Quod bene si videant animo, dictisque sequantur;
Dissolvant animi magno se angore metuque.
Tu quidem, ut es letho sopitus, sic eris ævi
Quod superest, cunctis privatu' doloribus ægris:
At nos horrifico cinefactum te propè busto
Insatiabiliter deflebimus, æternumque
Nulla dies nobis mœrorem è pectore demet.
Illud ab hoc igitur quærendum est, quid sit amari
Tantopere; ad somnum si res redit atque quietem,
Cur quisquam æterno possit tabescere luctu?

Hoc etiam faciunt, ubi discubuêre, tenentque
Pocula sæpe homines, & inumbrant ora coronis,
Ex animo ut dicant: brevis hic est fructus homullis;
Jam fuerit, neque post unquam revocare licebit:
Tanquam in morte mali cumprimis hoc sit eorum,
Quòd sitis exurat miseros atque arida torreat,
Aut aliæ cujus desiderium insideat rei.

enfans qui volaient au-devant de moi pour s'emparer de mes premiers baiſers, & qui pénétraient mon cœur d'une joie intérieure & ſecrete, une gloire qui n'eſt pas encore à ſon comble, des amis à qui je puis être utile. O malheureux, malheureux que je ſuis ! un ſeul jour, un inſtant fatal me ravit toutes les douceurs de la vie. Sans doute ; mais vous n'ajoutez pas que la mort vous en ôte auſſi le regret. Si on était bien convaincu de cette vérité, de combien de peines & d'allarmes ne ſe délivrerait-on pas ? l'aſſoupiſſement de la mort a fermé vos paupieres : vous voilà pour le reſte des ſiecles à l'abri de la douleur ; & nous, à côté d'un bûcher lugubre, nous verſons ſur vos cendres des flots de larmes, & le tems n'effacera jamais les traces de notre douleur. Inſenſés ! pourquoi nous deſſécher dans le deuil & dans les pleurs ? Un ſommeil paiſible, un repos éternel ; ne voilà-t-il pas un grand ſujet d'affliction !

O mes amis, livrons-nous à la joie, le plaiſir eſt fugitif ! bientôt il va nous quitter pour ne plus revenir : c'eſt ainſi, que la coupe à la main, des convives couronnés de fleurs, s'animent à la gaieté. Ils craignent donc, après la mort, d'être dévorés par la ſoif, épuiſés par la ſécheresse, ou tourmentés par d'autres deſirs ?

Nec ſibi enim quiſquam tum ſe, vitamque requirit;
Cùm pariter mens & corpus ſopita quieſcunt:
Nam licet æternum per nos ſic eſſe ſoporem,
Nec deſiderium noſtri nos adtigit ullum;
Et tamen haudquaquam noſtros tunc illa per artus
Longè ab ſenſiferis primordia motibus errant,
Quin conreptus homo ex ſomno ſe conligit ipſe.
Multò igitur mortem minùs ad nos eſſe putandum;
Si minùs eſſe poteſt, quàm quòd nihil eſſe videmus.
Major enim turbæ disjectus materiaï
Conſequitur letho, nec quiſquam expergitus exſtat,
Frigida quem ſemel eſt vitaï pauſa ſecuta.

Denique ſi vocem rerum Natura repentè
Mittat, & hoc aliquoi noſtrûm ſic increpet ipſa:
» Quid tibi tantopere eſt, Mortalis, quòd nimis ægris
» Luctibus indulges? quid mortem congemis, ac fles?
» Nam ſi grata fuit tibi vita anteacta priorque;
» Et non omnia, pertuſum congeſta quaſi in vas,
» Commoda perfluxêre, atque ingrata interiêre:
» Cur non, ut plenùs vitæ conviva, recedis,
» Æquo animoque capis ſecuram, ſtulte, quietem?
» Sin ea, quæ fructus cunque es, periêre profuſa,

Quand le corps & l'ame reposent dans les bras du sommeil, on ne s'inquiete ni de soi, ni de la vie. Et bien que cet état de calme puisse durer éternellement, il n'est jamais troublé par le regret de notre existence. Néanmoins les mouvemens de la sensibilité ne sont pas tellement égarés pendant le sommeil, que le réveil ne puisse aisément les ramener à leur direction. La mort est donc encore moins que le sommeil, si ce qui n'est rien peut avoir des degrés : elle cause plus de désordre & de confusion dans les principes, & interdit pour toujours le réveil à quiconque a une fois senti son froid repos.

— Si la Nature élevait tout-à-coup la voix, & nous faisait entendre ces reproches : » Mortel, » pourquoi te désespérer ainsi immodérément ? » pourquoi gémir & pleurer aux approches de la » mort ? Si tu as passé jusqu'ici des jours agréa- » bles, si ton ame n'a pas été un vase sans fond » où se soient perdus les plaisirs & le bonheur, » que ne sors-tu de la vie, comme un convive » rassasié, comme un voyageur qui touche au » port ? Si au contraire tu as laissé échapper » tous les biens qui se sont offerts, si la vie ne

» Vitaque in offensu est : cur amplius addere quæris,
» Rursum quod pereat malè, & ingratum occidat omne ?
» Nec potiùs vitæ finem facis, atque laboris ?
» Nam tibi præterea quod machiner, inveniamque
» Quod placeat, nihil est : eadem sunt omnia semper.
» Si tibi non annis corpus jam marcet, & artus
» Confecti languent : eadem tamen omnia restant,
» Omnia si pergas vivendo vincere sæcla ;
» Atque etiam potiùs, si nunquam sis moriturus.

Quid respondeamus, nisi justam intendere litem
Naturam, & veram verbis exponere causam ?
At qui obitum lamentetur, miser ampliùs æquo,
Non meritò inclamet magis, & voce increpet acri ?
» Aufer ab hinc lacrimas, barathro, & compesce querelas.
Grandior hic verò si jam, seniorque queratur :
» Omnia perfructus vitaï prœmia, marces !
» Sed quia semper aves, quod abest, præsentia temnis,
» Imperfecta tibi elapsa est ingrataque vita,

» t'offre plus que des dégoûts, pourquoi voudrais-
» tu multiplier des jours qui doivent s'écouler
» avec le même désagrément, & s'évanouir à
» jamais sans te procurer aucun plaisir ? Que ne
» cherche-tu dans la fin de ta vie un terme à
» tes peines ? Car enfin quelques efforts que je
» fasse, je ne peux rien inventer de nouveau qui
» te plaise ; je n'ai toujours à t'offrir que le même
» enchaînement. Ton corps n'est pas encore usé
» par la vieillesse, ni tes membres flétris par les
» ans : mais attends-toi à voir toujours la même
» suite d'objets, quand même ta vie triomphe-
» rait d'un grand nombre de siecles, & bien plus
» encore si jamais elle ne doit finir. »

Eh bien ! qu'aurions-nous à répondre à la Nature, sinon que le procès qu'elle nous intente est juste ? » Mais si c'est un malheureux plongé
» dans la misere qui se lamente au bord de la
» tombe, n'aurait-elle pas encore plus de raison
» de l'accabler de reproches, & de lui crier d'une
» voix menaçante, insensé, va pleurer loin d'ici,
» ne m'importune plus de tes plaintes ? » Et à ce vieillard accablé d'années, qui ose encore murmurer : » Homme insatiable, tu as parcouru la car-
» riere des plaisirs, & tu t'y traînes encore : moins
» riche de ce que tu as, que pauvre de ce que tu n'as
» pas, tu as toujours vécu sans plaisir, tu n'as vécu

» Et nec opinanti mors ad caput adstitit antè
» Quàm satur ac plenus possis discedere rerum.
» Nunc aliena tuâ tamen ætate omnia mitte ;
» Æquo animoque, agedum, jam aliis concede : necesse est.

Jure, ut opinor, agat, jure increpet inciletque.
Cedit enim rerum novitate extrusa vetustas
Semper ; & ex aliis aliud reparare necesse est ;
Nec quidquam in barathrum, nec tartara decidit atra.
Materies opus est ut crescant postera sæcla :
Quæ tamen omnia te, vitâ perfuncta, sequentur.
Nec minùs ergò ante hæc, quàm nunc, cecidêre cadentque.
Sic alid ex alio nunquam desistet oriri,
Vitaque mancupio nulli datur, omnibus usu.

Respice item quàm nil ad nos anteacta vetustas
Temporis æterni fuerit, quàm nascimur antè.
Hoc igitur speculum nobis Natura futuri
Temporis exponit : post mortem denique nostram,
Num quid ibi horribile apparet ? num triste videtur
Quidquam ? nonne omni somno securius exstat ?

Atque ea nimirum, quæcunque Acheronte profundo
Prodita sunt esse, in vitâ sunt omnia nobis.

» qu'à demi, & la mort vient te surprendre avant
» que ton avidité soit assouvie. L'heure est venue,
» renonce à mes présens, ils ne sont plus de ton
» âge ; laisse jouir les autres, & fais le sacrifice
» de bon gré, puisqu'il est indispensable. »

Ces reproches ne sont-ils pas justes ? n'est-ce pas une loi de la Nature que la vieillesse cede la place au jeune âge, & qu'ainsi les êtres se perpétuent les uns par les autres ? rien ne tombe dans l'abyme du tartare. Il faut que la génération présente serve de semence aux races futures. Elles passeront bientôt elles-mêmes, & ne tarderont pas à te suivre : les êtres actuellement existans disparaîtront comme ceux qui les ont précédés. Chacun fournit sa part aux reproductions de la nature ; & nous n'avons que l'usufruit de la vie, sans en avoir la propriété.

Quel rapport ont eu avec nous les siecles sans nombre qui ont précédé notre naissance ? C'est un miroir où la Nature nous montre les tems qui suivront notre mort. Qu'ont-ils donc de si triste, & de si effrayant ? N'est-ce pas la tranquillité du plus profond sommeil ?

Toutes les horreurs qu'on raconte des enfers, c'est dans la vie que nous les trouvons. Ce Tan-

Nec miser impendens magnum timet aëre saxum
Tantalus, ut fama est, cassâ formidine torpens:
Sed magis in vitâ Divûm metus urget inanis
Mortales, casûmque timent, quemcunque ferat
Fors.

Nec Tityum volucres ineunt Acherunte jacentem:
Nec, quod sub magno scrutentur pectore, quidquam
Perpetuam ætatem poterunt reperire profectò,
Quamlibet immani projectu corporis exstet,
Qui non sola novem dispensis jugera membris
Obtineat, sed qui terraï totius orbem:
Non tamen æternum poterit perferre dolorem;
Nec præbere cibum proprio de corpore semper.
Sed Tityus nobis hic est, in amore jacentem
Quem volucres lacerant, atque exest anxius angor
Aut aliâ quâvis scindunt cuppedine curæ.

Sisyphus in vitâ quoque nobis ante oculos est,
Qui petere à populo fasces, sævasque secures
Imbibit, & semper victus, tristisque recedit.
Nam petere imperium, quod inane est, nec datur unquam,
Atque in eo semper durum sufferre laborem;
Hoc est adverso nixantem trudere monte
Saxum, quod tamen à summo jam vertice rursum
Volvitur, & plani raptim petit æquora campi.

tale glacé d'effroi ſous l'énorme rocher qui menace ruine, c'eſt l'homme livré à la ſuperſtition, qui redoute le vain courroux des Dieux dans tous les événemens qu'amene le hazard.

Il n'eſt pas vrai que Titye couché ſur le bord de l'Achéron ſoit dévoré par des oiſeaux. Trouveraient-ils pendant l'éternité de quoi fouiller dans ſa vaſte poitrine, quand même l'énorme étendue de ſon corps couvrirait la terre entiere, au lieu de neuf arpens ? Pourrait-il d'ailleurs ſuffire à une douleur éternelle, & fournir d'éternels alimens à la voracité de ſes bourreaux ? Le vrai Titye eſt celui que l'amour a terraſſé, que rongent les ſoucis dévorans, & dont le cœur eſt en proie à tous les tourmens des paſſions.

Le vrai Siſiphe eſt celui qui s'obſtine à demander au peuple les haches & les faiſceaux, & qui ſe retire toujours avec des refus, & la triſteſſe dans le cœur. S'épuiſer en travaux continuels pour un honneur qui n'eſt rien, & qu'on ne peut obtenir, voilà ce que j'appelle pouſſer avec effort vers la cime d'un mont un énorme rocher qui retombe auſſi-tôt, & roule précipitamment dans la plaine.

Deinde animi ingratam naturam pascere semper,
Atque explere bonis rebus, satiareque nunquam;
Quod faciunt nobis annorum tempora, circùm
Cùm redeunt, fœtusque ferunt, variosque lepores,
Nec tamen explemur vitaï fructibus unquam:
Hoc, ut opinor, id est, ævo florente puellas,
Quod memorant, laticem pertusum congerere in vas,
Quod tamen expleri nullâ ratione potestur.

Cerberus & Furiæ jam verò, & lucis egenus
Tartarus, horriferos eructans faucibus æstus,
Hæc neque sunt usquam, neque possunt esse profectò.
Sed metus in vitâ pœnarum pro malefactis
Est insignibus insignis, sceleriſque luela
Carcer, & horribilis de saxo jactu' deorsum
Verbera, carnifices, robur, pix, lamina, tædæ.
Quæ tamen & si absunt: at mens sibi conscia facti
Præmetuens, adhibet stimulos, torretque flagellis;
Nec videt interea, qui terminus esse malorum
Possit, nec quæ sit pœnarum denique finis;
Atque eadem metuit, magis hæc ne in morte grave scant,
Hinc Acherusia fit stultorum denique vita.

Hoc etiam tibi tute interdum dicere possis:

Repaître à chaque instant la faim de son ame, la combler de biens, sans jamais la rassasier, voir le retour annuel des saisons, en cueillir les fruits, s'enyvrer de leurs douceurs, & n'être pas encore content de tous ces avantages, n'est-ce pas le supplice de ces jeunes princesses qui fournissent sans cesse de l'eau à un vase sans fond, sans pouvoir jamais le combler ?

Ce Cerbere, ces Furies, ce tartare ténébreux dont les bouches vomissent la flamme, sont autant d'objets fabuleux qui n'existent point, & ne peuvent exister. Mais les malfaiteurs sont punis dans cette vie, par la crainte des peines proportionnées à leurs crimes. Tels sont les cachots, la cime du Capitole, les faisceaux, les tortures, les poteaux, la poix, les lames, les torches. Et si les bourreaux manquent, la conscience elle-même en fait la fonction ; elle déchire le cœur de ses fouets, elle le perce de ses aiguillons. Joignez à ces tourmens l'incertitude de l'état futur. On ne sçait quel doit être le terme des maux qu'on endure : on craint que la mort ne les aggrave encore. Ainsi la vie présente est l'enfer des insensés.

Homme injuste, ne devrais-tu pas quelquefois

Lumina ſis oculis etiam bonus Ancu' reliquit,
Qui melior multis, quàm tu, fuit, improbe, rebus.
Indè alii multi reges rerumque potentes
Occiderunt, magnis qui gentibus imperitârunt.
Ille quoque ipſe, viam qui quondam per mare magnum
Stravit, iterque dedit legionibus ire per altum,
Ac pedibus ſalſas docuit ſuper ire lacunas,
Et contempſit, aquis inſultans, murmura ponti,
Lumine adempto, animam moribundo corpore fudit.
Scipiades, belli fulmen, Carthaginis horror,
Oſſa dedit terræ, proinde ac famul infimus eſſet.
Adde repertores doctrinarum, atque leporum:
Adde Heliconiadum comites; quorum unus Homerus
Sceptra potitus; eâdem aliis ſopitu' quiete eſt.
Denique Democritum poſtquam matura vetuſtas
Admonuit memorem motus langueſcere mentis,
Sponte ſuâ letho caput obvius obtulit ipſe.
Ipſe Epicurus obît decurſo lumine vitæ,
Qui genus humanum ingenio ſuperavit, & omnes
Præſtinxit, ſtellas exortus uti ætherius ſol.

Tu verò dubitabis, & indignabere obire,
Mortua quoi vita eſt propè jam vivo atque videnti?
Qui ſomno partem majorem conteris ævi?

te dire ? Ancus lui-même est mort, ce bon Prince, supérieur à moi par ses vertus. Les rois, les grands de la terre, après avoir gouverné le monde, ont tous disparu. Ce Monarque de l'Asie, qui s'ouvrit jadis une route dans l'immensité des mers, qui apprit à ses légions à marcher sur l'abyme profond, bravant le vain courroux de l'élément captif qui frémissait sous ses pieds, il est mort lui-même, & son ame a quitté ses membres défaillans. Scipion, ce foudre de guerre, la terreur de Carthage, a livré ses ossemens à la terre, comme le plus vil de ses esclaves. Joignez-y les inventeurs des sciences & des arts, les compagnons des Muses, & Homere leur souverain qui repose comme eux dans la tombe. Enfin Démocrite averti par l'âge que les ressorts de son esprit commençaient à s'user, alla présenter lui-même sa tête à la mort. En un mot, Epicure lui-même a vu le terme de sa carriere, lui qui plana bien au-dessus de la sphere commune, & qui éclipsa les plus brillans génies, comme l'éclat du soleil levant fait disparaître la lumiere des étoiles.

Et tu balances, tu t'indignes de mourir, toi dont la vie est une mort continuelle, qui te vois mourir à chaque instant, toi qui livres au sommeil la plus grande partie de tes jours, qui

Et vigilans ſtertis, nec ſomnia cernere ceſſas,
Sollicitamque geris caſsâ formidine mentem?
Nec reperire potes, quid ſit tibi ſæpe mali, cùm
Ebrius urgeris multis miſer undique curis,
Atque animi incerto fluitans errore vagaris?

Si poſſent homines, proinde ac ſentire videntur
Pondus ineſſe animo, quod ſe gravitate fatiget,
Et quibus id fiat cauſis cognoſcere, & unde
Tanta mali tanquam moles in pectore conſtet:
Haud ita vitam agerent, ut nunc plerumque videmus,
Quid ſibi quiſque velit neſcire, & quærere ſemper,
Commutare locum, quaſi onus deponere poſſit.

Exit ſæpe foràs magnis ex ædibus ille,
Eſſe domi quem pertæſum eſt, ſubitòque revertit:
Quippe foris nihilò meliùs qui ſentiat eſſe.
Currit agens mannos ad villam hic præcipitanter,
Auxilium tectis quaſi ferre ardentibus inſtans:
Oſcitat extemplò, tetigit cùm limina villæ;
Aut abit in ſomnum gravis, atque oblivia quærit;
Aut etiam properans urbem petit, atque reviſit.
Hoc ſe quiſque modo fugit: at, quem ſcilicet, ut ſit,
Effugere haud potis eſt, ingratis hæret & angit,

Propterea

dors même en veillant, & dont les idées sont des songes ; toi qui toujours en proie aux préjugés, aux terreurs chimériques, aux inquiétudes dévorantes, ne sçais pas en démêler la cause, & dont l'ame est toujours incertaine, flottante, égarée.

Si les hommes connaissaient la cause & l'origine des maux qui assiegent leur ame, comme ils sentent le poids accablant qui s'appesantit sur eux, leur vie ne serait pas si malheureuse. On ne les verrait pas chercher toujours, sans sçavoir ce qu'ils desirent, & changer sans cesse de place, comme si, par cette oscillation continuelle, ils pouvaient se délivrer du fardeau qui les opprime.

Celui-ci quitte son riche palais pour se dérober à l'ennui ; mais il y rentre un moment après, ne se trouvant pas plus heureux ailleurs. Cet autre se sauve à toute bride dans ses terres. On dirait qu'il accourt y éteindre un incendie : mais à peine en a-t-il touché les limites, qu'il y trouve l'ennui. Il succombe au sommeil, & cherche à s'oublier lui-même. Dans un moment, vous allez le voir regagner la ville avec la même promptitude. C'est ainsi que chacun se fuit sans cesse ; mais on ne peut s'éviter. On se retrouve,

Propterea morbi quia causam non tenet æger:
Quam bene si videat, jam rebus quisque relictis
Naturam primùm studeat cognoscere rerum;
Temporis æterni quoniam, non unius horæ,
Ambigitur status, in quo sit mortalibus omnis
Ætas post mortem, quæ restat cunque, manenda.

Denique tantoperè in dubiis trepidare periclis,
Quæ mala nos subigit vitaï tanta cupido?
Certa quidem finis vitæ mortalibus adstat;
Nec devitari lethum pote, quin obeamus.

Præterea, versamur ibidem, atque insumus usque;
Nec nova vivendo procuditur ulla voluptas.
Sed dum abest, quod avemus, id exsuperare videtur
Cætera: post aliud, cùm contigit illud, avemus;
Et sitis æqua tenet vitaï semper hiantes;
Posteraque in dubio est fortunam quam vehat ætas,
Quidve ferat nobis casus, quive exitus instet.

Nec prorsum, vitam ducendo, demimus hilum
Tempore de mortis; nec delibrare valemus,
Quò minùs esse diu possimus morte perempti.
Proinde licet quotvis vivendo condere sæcla;

on s'importune, on se tourmente toujours. C'est qu'on ignore la cause de son mal. Si on la connaissait, renonçant à tous ces vains remedes, on se livrerait à l'étude de la nature, puisqu'il est question, non pas du sort d'une heure, mais de l'état éternel qui doit succéder à la mort.

Que signifient ces allarmes qu'un amour mal-entendu de la vie vous inspire dans les dangers ? Apprenez donc, ô mortels, que vos jours sont comptés, & que, l'heure fatale venue, il faut partir sans délai.

Et en vivant plus long-tems, ne serez-vous pas toujours habitans de la même terre ? La Nature inventera-t-elle pour vous de nouveaux plaisirs ? Non sans doute. Mais le bien qu'on n'a pas paraît toujours le bien suprême. En jouit-on ? c'est pour soupirer après un autre; & les desirs en se succédant entretiennent dans l'ame la soif de la vie. Ajoutez l'incertitude de l'avenir & du sort que l'âge futur nous prépare.

Ne croyez pas au reste que la durée de votre vie sera retranchée de celle de votre mort. Vous n'en serez pas moins de tems victime du trépas. Quand même vous verriez la révolution de plusieurs siecles, il vous restera toujours une

Mors æterna tamen nihilominùs illa manebit:
Nec minùs ille diu jam non erit, ex hodierno
Lumine qui finem vitaï fecit, & ille,
Mensibus atque annis qui multis occidit antè.

Finis Libri Tertii.

mort éternelle à attendre ; & celui que la terre vient de recevoir, ne sera pas moins long-tems mort, que celui dont elle enferme les dépouilles depuis un grand nombre d'années.

Fin du Livre Troisieme.

NOTES
DU PREMIER LIVRE.

PAGE 5. V. 2.

ON a beaucoup raisonné sur cette Invocation de Lucrece. Bayle ne la regarde que comme un pur jeu d'esprit, ce sont ses termes ; il ajoute que tous les poëtes invoquant la Divinité qui préside au genre de poésie qu'ils traitent, Lucrece devait invoquer Vénus comme la Divinité des poëtes physiciens. Mais Bayle n'a vu que la moitié du tableau. D'autres ont regardé cette invocation comme un hommage involontaire que Lucrece rend malgré lui à la Divinité. Ils ne méritent pas d'être réfutés. Lucrece explique lui-même son invocation par ces vers du premier livre.

Quandò alîd ex alio reficit Natura, neque ullam
Rem gigni patitur, nisi morte adjutam alienâ.

VÉNUS était la Déesse de la génération, Mars le Dieu de la destruction ; & tout devient clair

au moyen de cette explication que nous fournit Plutarque *de Isid. & Osir.* ἐκ δὲ αφροδίτης καὶ Ἄρεως Αρμονίαν γεγονέναι μυθολογοῦσι. ὧν ὁ μὲν ἀπηνὴς καὶ φιλονεικος, ἡ δὲ μειλιχιος καὶ γελέθλιος. *Ex Venere verò & Marte harmoniam natam fabulantur ; quorum alter sævus & contentiosus, altera verò mitis & fœcunda.*

En général il faut distinguer dans Lucrece un double caractere, celui de poëte & celui de philosophe. De même que les philosophes anciens avaient deux doctrines, l'une publique, externe, exotérique qu'ils débitaient au peuple, l'autre secrete, interne, ésoterique qu'ils réservaient pour leurs disciples particuliers ; de même Lucrece, comme poëte, paraît quelquefois adopter les idées Théologiques de son tems, tandis que comme philosophe Epicurien, il s'arme contr'elles & les combat de toute sa force. Sans cette distinction, plusieurs endroits de son poëme deviennent absolument inintelligibles. Par exemple, comme philosophe il se montre dans tout son poëme l'ennemi déclaré de la providence, & comme poëte, il paraît la reconnaître dans le cinquieme livre par ces vers.

Usque adeò res humanas vis abdita quædam
Obterit & pulchros fasces, sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.

En un mot Lucrece par Vénus & Mars ne désigne évidemment que les facultés d'engendrer & de détruire, personifiées par la mythologie.

PAGE 10. V. 2.

Lucrece parle ici des *intermondes*, *intermundia*, où Epicure avait relégué les Dieux, & qu'il appelle μεταχοσμια. La raison qu'en apportent Cicéron & Séneque, était la crainte que les Dieux ne fussent enveloppés dans les ruines du monde, lors de sa destruction future. *Propter metum ruinarum* Cic. de Divin. l. 2. *in medio intervallo hujus & alterius cœli desertus* (*Deus*) *sine animali*, *sine homine*, *sine re*, *ruinas mundorum suprà se*, *circàque se cadentium evitat.* Mais ils n'ont pas vu que dans les principes d'Epicure, les Dieux ne pouvaient pas être en sûreté dans ces intermondes; puisque c'était particuliérement dans ces espaces intermédiaires d'un monde à l'autre, que devaient se porter les débris de l'univers.

Ne, volucrum ritu flammarum, mœnia mundi
Diffugiant subitò, magnum per inane soluta.
Lucr. l. 1.

Le but d'Epicure était donc de dépouiller les Dieux du gouvernement de notre monde, en

les plaçant hors de la sphere des événemens humains ; c'est là le vrai sens de ce vers qu'on n'a pas jusqu'ici conçu assez clairement.

Semota ab nostris rebus secretaque longè.

IBID. V. 5.

IL y avait des philosophes qui soutenaient que Dieu était susceptible des passions de faveur & de bienveillance, mais ils niaient tous qu'il fût accessible à la colere. *Omnes philosophi de irâ consentiunt, de gratiâ discrepant*, dit Lactance. C'était un principe généralement adopté par toutes les sectes anciennes quelles qu'elles fussent. » Les Dieux, dit Séneque, Epist. 95. ne » peuvent ni faire ni recevoir aucune injure. » Car ce sont deux choses essentiellement liées » que d'offenser & d'être offensé. La Nature » suprême & admirable des Dieux en les élevant » au dessus du danger, n'a pas voulu qu'ils fus- » sent dangereux eux-mêmes. « C'était de ce dogme universellement reçu que partaient tous les philosophes pour nier les peines d'une autre vie, comme nous aurons occasion de le remarquer ailleurs. Ce principe & cette conséquence ont extrêmement embarrassé les premiers défenseurs de la religion Chrétienne ; ce qui prouve que ce n'était pas un principe obscur de spécula-

tion, mais qu'il était au contraire universellement reçu & adopté. Lactance pour couper cette difficulté par la racine, composa un discours qu'il intitula *de la colere de Dieu.* » Car j'ai » observé, dit-il, qu'un grand nombre de per- » sonnes pensent que Dieu n'est pas capable de » colere, surpris en ce point par les faux argu- » mens des philosophes. « *Animadverti plurimos existimare non irasci Deum; iidem tamen à philosophis irretiti & falsis argumentationibus capti.* Vid. dissertations tirées de M. Warburton, par M. de Silhouette. Diss. XI.

I B I D. V. 18.

CE que Lucrece appelle ici *omne immensum*; il le nomme ailleurs *natura rerum*, *summa, tota*, *summaï totius summa*; comme Epicure lui donne les noms de τὸ Πᾶν *omne*, τὸ ὅλον *totum*, τῶν ὅλων φυσιν *universorum naturam*, τῶν ὄντων φύσιν *rerum naturam*; expressions que nous rendons en français par *le grand-tout*, *l'univers*, *la Nature*, *la somme de tous les atomes*, *la collection de tous les êtres.* Il faut bien se garder de confondre toutes ces façons de parler, avec le mot *monde* dont la signification était bien plus resreinte dans les principes d'Epicure. Il n'entendait par ce mot, que la collection des corps qui

composent notre systême ; tels que la terre, le soleil, la lune, les planetes, les étoiles ; qu'il désigne quelquefois par cette expression générique, *hæc summa rerum*, la collection des corps qui nous environnent. Mais il croyait qu'au delà de notre monde il y avait encore une infinité d'autres collections ou systêmes de la même nature, & c'est la somme de toutes ces collections qu'il comprend sous les termes *d'univers*, de *grand-tout*. Au contraire les philosophes qui croyaient comme les Pythagoriciens, les Platoniciens, les Aristotéliciens, qu'il n'y avait rien autre chose dans la Nature que notre seul monde, confondaient ce terme avec celui d'univers. Ces mêmes philosophes devaient regarder le monde comme éternel & indestructible à cause du principe, *ex nihilo, nihil, in nihilum nil posse reverti*. En conséquence de ce même principe, Epicure n'attribuait l'éternité & l'indestructibilité qu'à l'univers, à la somme des atomes, croyant que chaque forme ou chaque monde particulier naissaient & se détruisaient.

PAGE 12. V. 23.

CE passage pourrait avoir un autre sens que celui que je lui ai donné, & se traduire ainsi. » Vous-même nourri dans les fictions effrayantes

» des poëtes, vous fermerez peut-être l'oreille à
» mes leçons ; mais ne pourrais-je pas aussi-bien
» qu'eux, inventer des songes lugubres & trou-
» bler tout votre bonheur par des craintes chi-
» mériques ?

C'est-là le sens adopté par tous les commentateurs & par tous les traducteurs ; mais l'*Et meritò* qui vient immédiatement après ne s'entend plus avec cette version, & la marche des idées du poëte est entiérement bouleversée.

PAGE 14. V. 20.

Pour peu qu'on soit initié dans la philosophie des anciens, on voit clairement que, selon leurs principes, ce ne pouvait être ni les corps ni les esprits qui descendissent dans les enfers. Le corps consumé par la flamme ou décomposé par la putréfaction était rendu à ses principes élémentaires ; l'ame, suivant les uns, mourait avec le corps, se corrompait comme lui, & servait à former d'autres ames, comme le corps à former d'autres corps ; suivant les autres, elle allait se rejoindre à l'ame universelle dont elle tirait son origine, après avoir préalablement passé par un certain nombre de corps d'animaux plus ou moins considérable, selon certaines loix que je n'examine pas. Ce ne pouvait donc être

ni les ames ni les corps qui habitassent les enfers. Mais qu'entendaient les anciens par ces *simulacres* légers qui n'étaient ni corps ni esprits ? Il me paraît assez probable qu'ils n'entendaient par ces *simulacres*, que cette espece de membrane, de pellicule déliée que les Pythagoriciens & les Platoniciens donnaient pour enveloppe à l'ame, & qu'ils appellaient du nom de *véhicule*. Si les anciens n'ont eu aucune idée d'immatérialité, comme le pensent la plupart des sçavans, il semble au moins qu'ils l'ont cru composée d'élémens si subtils, que de là à l'immatérialité, il n'y a qu'un bien petit intervalle à franchir. Or, ne concevant pas qu'une substance aussi déliée & aussi délicate pût immédiatement agir sur le corps & recevoir l'impression des objets extérieurs, ils ont eu recours à une espece de substance mitoyenne, qui fût en quelque façon un mélange de corps & d'esprit, ou au moins un point de contact commun, à la faveur duquel l'action & la réaction pût avoir lieu entre ces deux substances qu'ils paraissaient regarder comme étrangeres l'une à l'autre par leur nature. C'était cette espece d'Epiderme, moitié corps & moitié ame, qu'ils faisaient descendre dans les enfers.

PAGE 16. V. 22.

ON regarde communément cet axiome, *ex*

nihilo nihil, comme un principe universellement adopté par les anciens. On cite l'autorité de Cicéron qui dit, lib. II. de Divin. *erit aliquid quod ex nihilo oriatur, aut in nihilum subitò occidat? Quis hoc physicus dixit unquam?* Celle d'Aristote qui dit formellement que tous les physiciens reconnaissent unanimement ce principe : ὁμογνωμονοῦσι τὴν δόξαν ἅπαντες οἱ περὶ φύσεως. Enfin celle de Burnet dont voici les paroles, *creatio & annihilatio hodierno sensu sunt voces fictitiæ; neque enim occurrit apud Hebræos, Græcos & Latinos vox ulla singularis, quæ vim istam olim habuerit.* On ajoute que le mot Hébreu *Barah* & le mot Chaldéen *Jatzar* sont rendus dans les Septantes par ἐποίησεν; que Κτίζειν est la même chose que ποιεῖν, & que St. Jérome regarde comme synonymes les mots *creare*, *condere*, *formare*. Malgré ces autorités, j'ai bien de la peine à me persuader, que les anciens n'aient pas eu l'idée de la *création* dans le sens même que nous l'entendons. S'il n'y avait pas eu des philosophes qui soutinssent que quelque chose peut sortir du néant, pourquoi Lucrece se serait-il cru obligé d'établir le principe contraire sur un si grand nombre de preuves? pourquoi tout cet appareil pour prouver une chose dont tout le monde serait convenu? D'ailleurs, que veut dire Sénequ, lorsqu'il met en problême si Dieu a fait

lui-même la matiere ou s'il a travaillé sur une matiere préexistente ? *Materiem ipse sibi formet, an datâ utatur* ? Nat. quæst. lib. I. in præf.

PAGE 18. V. 15.

La construction de ce vers n'est pas *omnes (arbores) possent ferre omnia ; tous les arbres pourraient produire des fruits de toute espece*, parce qu'alors il faudrait *omnes (fructus)* & non pas *omnia ;* mais la construction est *omnia (corpora) possent ferre omnes (fructus)*, ce qui est plus phisophique & plus grammatical.

PAGE 20. V. 2.

Ce mot *sudante* a beaucoup embarrassé les commentateurs : Lambin y supplée *suadente ;* Saumaise lit *sua dante* qu'il explique ainsi : *ver sua dat cum dat rosas ;* Creech conserve *sudante* auquel il donne la signification de *humidus, sudores eliciens.* Il me semble qu'il était tout simple de dériver ce mot de l'adjectif *sudus* employé si souvent dans Virgile pour exprimer un tems pur & serein. Voila pourquoi j'ai cru devoir traduire *autumno sudante* par *les beaux jours de l'automne ;* ce qui présente un sens d'autant plus vrai, que *fundi* a peut-être ici la même signification que notre mot français *tourner ;* & que

Lucrece veut peut-être dire, que les chaleurs de l'automne font *tourner* le raisin.

PAGE 22. V. 15.

IL faut que l'*esse* de ce vers soit gouverné par *fatendum est* qui est cinq vers plus haut ; à moins qu'on ne regarde *videlicet* comme une abréviation de *videre licet.*

PAGE 24. V. 15.

AUSSI-TÔT que les hommes commencerent à s'adonner à la physique, ils diviserent le monde en deux parties, le *ciel* & la *terre.* A peine sortis des forêts où ils rampaient, pour ainsi dire, ils ne levent la tête vers le firmament, cette riche enveloppe de la Nature, que pour s'en regarder comme le centre. Tant il est vrai que l'orgueil & la barbarie se touchent de bien près. Chacun de ces termes de division fut subdivisé en deux autres, le globe en *terre-ferme* & en *mer*, le ciel en *air* & en *région éthérée.* Comme l'on vit que la terre était habitée par les hommes, les quadrupedes, les reptiles ; les eaux par les poissons, les airs par les volatiles de toute espece ; on se crut en droit d'en conclure que la région éthérée devait être peuplée comme le reste, & avoir aussi ses animaux. Et comme les

aſtres avaient avec les animaux que nous connaiſſons, un point de conformité, ſçavoir la faculté de ſe mouvoir & de changer de place, on ne douta pas que ce ne fuſſent-là les habitans que la Nature avait donnés au ciel. De là ces figures d'animaux ſous leſquelles ſont repréſentés les ſignes du Zodiaque. De là un nouveau monde que la Mythologie alla remplir de ſes fables.

Neu regio foret ulla ſuis animalibus orba
Aſtra tenent cœleſte ſolum.

Ovid. Met. lib. I.

Ces aſtres qui bientôt furent adorés comme autant de Divinités, avaient beſoin pour vivre, d'alimens analogues à leur nature. On ſuppoſa qu'ils ſe nourriſſaient des particules ignées qui s'élevent ſans ceſſe de notre globe vers les régions ſupérieures, & que réciproquement la chaleur qui nous vient d'en haut n'eſt qu'une émanation, &, pour ainſi dire, une tranſpiration de ces corps de feu. C'était probablement ce commerce continuel du ciel avec la terre; cette eſpece d'échange auſſi ancien que le monde, qui avait donné à Empedocles la premiere idée de ſon ſyſtême.

PAGE 28. V. 4.

Quoique Lucrece n'ait pas employé une ſeule

fois dans son poëme le mot d'*atome*, j'ai cru devoir m'en servir, 1°. pour éviter les périphrases, & parce que c'est un mot consacré dans notre langue; 2°. parce qu'Epicure non-seulement a employé ce terme pour désigner les principes de la matiere, mais a été le premier qui l'ait introduit dans la philosophie corpusculaire. Démocrite avait appellé les élémens πλήρη *plena*, parce qu'ils ne sont mêlés d'aucun vuide; Métrodore de Scio les avait nommés ἀδιαίρετα, *indivisibilia*, parce qu'ils se refusent à toute division. *Mais Epicure fils de Néocles* (dit Théodoret 4 Therap.) *donna le nom d'atomes aux corpuscules que ces philosophes avaient désignés sous les noms de pleins & d'indivisibles.* τὰ ὑπεκείνων πλήρη καὶ ἀδιαίρετα καλούντα ἄτομα προσαγόρευσεν.

PAGE 32. V. 16.

L'ESPACE peut être considéré, ou comme dénué de corps, ou comme occupé par un corps, ou comme parcouru par un corps. Dans le premier cas, il s'appelle *vuide*, dans le second, *lieu*, dans le troisieme, *région*. Cette définition, qui est nécessaire pour l'intelligence de la fameuse question du vuide, nous est fournie par *Sextus Empiricus*. 1. plac. 20. ἡ αὐτὴ φύσις, dit-il, ἔρημος μὲν κατασκευὴ παντὸς σώματος κενὸν προσαγορεύεται. καταλαμβανομένη δὲ ὑπὸ σώματος,

τόπος καλεῖται· χωρούντων δὲ δι' αὐτῆς σωμάτων, χώρα γίνεται· *Natura eadem vacuefacta ab omni corpore* INANE *appellatur; occupata à corpore* LOCUS *dicitur; pervadentibus ipsam corporibus evadit.* REGIO

En général la question du vuide présente deux faces. On demande d'abord si au delà de l'univers il y a du vuide; on demande en second lieu si dans l'univers même il y a de petits interstices vuides disséminés dans tous les corps. Sur la premiere question point de dispute. Ceux qui regardaient l'univers comme un tout limité, étaient obligés de reconnaître au delà de ses bornes un espace qui ne fût occupé par rien. Ceux au contraire qui lui refusaient des limites, ne pouvaient admettre un espace ultérieur. Il n'y avait donc que le second point du vuide disséminé dans les corps qui souffrît de la difficulté; mais cette contestation tient si peu au vrai systême de la nature, que parmi les atomistes mêmes on soutenait le pour & le contre. Ajoutez que cette dispute aussi ancienne que la philosophie ne peut jamais être résolue. Elle ne donne point assez de prise à l'esprit; elle le conduit dans une région d'hypotheses, où la raison dénuée de faits, ne trouve aucun point d'appui. Elle l'égare dans les questions à jamais insolubles de la pesanteur, de l'élasticité & du mouvement,

& elle l'éloigne toujours de plus en plus de sa route, en le faisant remonter à la cause de ces propriétés, au lieu d'en envisager les effets. On est revenu aujourd'hui de ces vaines subtilités qu'on a abandonnées aux écoles, pour attaquer la Nature d'un autre côté. On ne doute plus que le philosophe ne puisse, entre le plein & le vuide, marcher aux plus grandes découvertes, & reculer les limites de l'esprit humain, sans l'avoir auparavant éclairé sur ces spéculations inutiles.

PAGE 38. V. 8.

CET endroit que personne n'a entendu, devient clair, en en faisant la construction & en distinguant les différens tems dont parle Lucrece. *Si fortè aliquis, cùm corpora dissiluêre, putat id (nempè ut omnia possideantur) fieri, quia aër se condenseat (in instanti concursûs)* » si » l'on croit qu'au moment de la séparation, l'es- » pace intermédiaire se remplit aussi-tôt sans » rester vuide un seul instant, parce que l'air se » condense dans le choc, ou plutôt, parce que » l'air qui s'était condensé lors du choc, se dilate » lors de la séparation, on est dans l'erreur, &c.

PAGE 40. V. 15.

ON a inféré de ce passage de Lucrece qui place

la matiere & le vuide sur la même ligne, qu'il les regarde l'un & l'autre comme deux principes réels, concourant également à la formation & à l'entretien du grand-tout. Plutarque & d'autres anciens avaient déja fait le même reproche à Epicure. La grande raison sur laquelle on se fondait, était que Leucippe, Démocrite & Métrodore de Scio avaient aussi fait intervenir dans la composition de l'Univers le vuide comme un agent actif & positif. Quand cela serait (ce que nie Gassendi) aurait-on droit d'imputer la même opinion à Epicure, lui qui s'est éloigné dans plusieurs points essentiels de la doctrine de ses prédécesseurs, qui a dépouillé les atomes de la sensibilité que leur attribuait Démocrite, qui a appuyé leur solidité sur une toute autre base que celle que leur donnait Leucippe, & qui enfin se piquait de ne suivre d'autre maître que son génie ? Peut-on concevoir qu'Epicure, cet ennemi déclaré des êtres abstraits, qui avait ôté au Tems sa réalité, qui avait banni de la philosophie les nombres de Pythagore, les idées de Platon, & les formes d'Aristote, eût réalisé le vuide jusqu'à en faire un des principes de l'Univers ?

PAGE 44. V. 7.

CET être Métaphysique, qui est, pour ainsi

dire, aux modifications de la matiere, ce que l'espace est à la matiere même, cette ligne idéale que la faiblesse de notre imagination suppose parallele aux événemens, cet être sans consistance & sans réalité où s'abyme l'esprit humain avide de ce qu'il ne conçoit pas; ce phatnôme, en un mot, qui n'étant rien par lui-même, devient par les diverses manieres de l'envisager, ou l'éternité, ou un instant fugitif, *le Tems* a été la premiere Divinité de la Théologie païenne, à cause du caractere d'infinité qu'il semble porter avec lui. Saturne, le Ciel & le Tems étaient un seul & même Dieu, un vieillard terrible, sous la faux duquel tombaient l'aigle & le moucheron, les palais & les cabanes. La philosophie ancienne qui a plus emprunté qu'on ne croit de la Théologie, avait puisé dans ces fables les notions du Tems. Platon le regarde comme une image de l'éternité, créé au même instant que le Ciel; selon d'autres, c'est la sphere, le Ciel même. Le Tems fut donc réalisé. On lui donna un corps & des parties qui étaient le passé, le présent & l'avenir. On le regarda comme un être distinct, mais dépendant du monde, qui avait été créé en même tems que lui, & qui finirait avec lui. Et de même que certains philosophes prétendaient que Dieu pour créer un nouveau monde, serait obligé de créer

un nouvel espace, on soutint aussi qu'après la destruction de l'univers un nouveau Tems serait reproduit pour présider au nouveau monde qui remplacerait le premier. C'est contre cette opinion extravagante que s'aime ici Lucrece, persuadé que l'espace & le tems, ces deux infinis imaginaires, ont été pour les hommes la source des plus grandes erreurs.

IBID. V. 13.

LA grammaire elle-même semblait avoir adopté ces fausses notions du Tems : & par la maniere dont elle exprimait les *passés* des verbes, elle semblait leur donner une existence réelle. Lucrece qui sçavait combien le langage influe sur les opinions des hommes, n'a pas dédaigné de réfuter un sophisme fondé uniquement sur une équivoque de langue. Pour entendre donc ce qu'il veut dire ; il faut supposer qu'on lui fait cette objection : *hoc factum est. Ergo est.* Nous n'avons pas précisément la même ambiguité en français ; parce que pour exprimer les prétérits des verbes passifs, nous employons bien à la vérité, comme les Latins, le participe de ces verbes, mais nous y joignons le prétérit & non pas le présent du verbe auxiliaire. Cependant en y réfléchissant, on remarque que notre

expression n'est pas exacte, & que nous mettons deux prétérits où il n'en faut qu'un.

PAGE 50. V. 8.

NON-SEULEMENT des atomes parfaitement solides, tels que les suppose Epicure, ne pourraient être divisés, ni brisés, ni décomposés, ni simplement endommagés ; mais ils ne pourraient pas même se comprimer & se restituer. Car c'est un principe de physique, que l'élasticité n'existe pas plus dans des corps parfaitement solides que dans des corps parfaitement mols. Epicure ne pourrait donc pas expliquer la communication du mouvement; puisqu'il est impossible que le mouvement se propage d'un corps à un autre, sans passer par les atomes élémentaires. Je ne sçais comment ce philosophe se serait tiré de cette objection qui me paraît insoluble. Au reste, ceux qui soutenaient la matiere divisible à l'infini, n'expliquaient pas mieux la communication du mouvement, puisqu'ils étaient obligés de faire passer l'impulsion donnée par un nombre de molécules infini non pas seulement *virtualiter*, comme on parle dans les écoles, mais même *actualiter*.

PAGE 56. V. 1.

IL est clair que Lucrece ne parle pas ici d'un

corps,

corps, d'un aggrégat, d'un composé d'atomes. On n'entendrait plus rien ni à son raisonnement, ni sur-tout à sa conclusion, *sunt igitur solidâ PRIMORDIA simplicitate.* Il ne peut parler que de l'atome; il n'y a que l'atome, dans les principes d'Epicure, dont les parties ne puissent être séparées, ni exister isolées, *per se nequeunt constare.* L'extrêmité d'un corps en état de composition peut exister à part, puisque les simulacres dont les Poëtes développent la théorie dans le quatrieme chant, ne sont évidemment que la pellicule extrême des corps; & puisque d'ailleurs un corps, quoique poussé jusqu'à son dernier terme de division, n'est pas encore réduit à l'état d'atome, comme il le dit, lib. II.

Noscere ut hinc possis priùs omnem efflare colorem
Particulas, quàm discedant ad semina rerum.

PAGE 58. V. 22.

HERACLITE, disciple d'Hyppase qui enseignait pour lors la philosophie de Pythagore dépouillée de ses voiles, commença sa carriere par l'exercice de la premiere Magistrature d'Ephese sa patrie. Mais la méchanceté des hommes le dégoûta de les gouverner. Il refusa à plus forte raison les invitations de Darius qui l'ap-

pellait à sa Cour, bien éloigné de vouloir servir, lui qui dédaignait de commander. Il préféra d'habiter le creux d'un rocher & de vivre de légumes ; genre de vie auquel il ne put être arraché que par une attaque d'hydropisie, qui le ramena dans sa patrie, où il mourut âgé de soixante ans, après avoir inutilement tenté de se guérir en se faisant couvrir de fumier dans une étable. On lui reproche d'avoir pleuré sur les maux que les vices causent aux hommes. Sans doute il eût été plus du goût de notre nation de tourner la chose en plaisanterie. Le langage obscur qu'il affectait dans ses ouvrages, & que Lucrece lui reproche ici, lui fit donner le surnom de Σκοτεινὸς, *le ténébreux*. L'axiome fondamental de sa physique était que le feu est principe de tout, principe des ames qui ne sont que des particules ignées ; principe des corps dont les élémens sont des molécules de feu simples, éternelles, inaltérables & indivisibles. Ces atomes ignés ont formé l'air, en se condensant ; un air plus dense a produit l'eau, une eau plus resserrée a formé la terre. L'ame n'étant qu'un feu, Héraclite en concluait que le comble du malheur est de se noyer, parce qu'alors l'ame s'éteignant dans l'eau, l'on meurt tout entier. Voila probablement pourquoi dans Homere, Achille ce héros qui affrontait la mort sur terre, tremblait en

combattant sur l'eau. Voila encore sur quoi sont fondés ces pleurs qu'on reproche tant à Enée, lors qu'accueilli par une violente tempête, il s'écrie.

O terque quaterque beati,
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis,
Contigit oppetere!

Cette erreur n'a pas été ignorée même dans le Christianisme. Synésius, Evêque de Ptolémaïde au quatrieme siecle, raconte naïvement la frayeur dont il fut pénétré en faisant naufrage sur les côtes de la Lybie; cette frayeur, disait-il, était sur-tout causée par les vives impressions que j'avais reçues dans ma jeunesse, que ceux qui se noient, meurent tout entiers.

Heraclite eut quelques disciples. Platon jeune alors étudia la philosophie sous ses yeux. On dit qu'Hippocrate & Zenon éleverent aussi leurs systêmes aux dépens du sien. En effet, le systême d'Héraclite était celui des Stoïciens. *Vos Stoïciens*, dit Cicéron, de fin. lib. II, *qui rapportent tout à un esprit igné, suivent la doctrine d'Héraclite.* Voila probablement pourquoi Lucrece traite si mal ce philosophe. On trouve encore une grande conformité entre les principes d'Héraclite & ceux des anciens Perses, qui, selon

la doctrine de Zoroastre, regardaient tellement le feu comme la source de tous les êtres, qu'ils en firent une Divinité nommée *Oromazes*, donnant le nom d'*Arimane* aux ténebres qui lui sont opposées.

PAGE 64. V. 19.

PRESQUE tous les anciens philosophes reconnaissaient les élémens vulgaires pour principes du grand-tout ; mais ils n'étaient pas d'accord. Les uns n'en prenaient qu'un seul, dont la condensation & la raréfaction formaient les trois autres, & la combinaison l'univers entier. Ainsi Héraclite, comme nous venons de le voir, donnait à la Nature pour base le feu, Anaximène l'air, Thalès l'eau, Phérécydes la terre. D'autres en voulaient deux, par la condensation & la raréfaction desquels ils prétendaient expliquer la formation du monde. Ainsi Xenophanes mêlait la terre avec l'eau, Parmenides le feu avec la terre, Ænopides de Scio le feu avec l'air, Hippon de Rhege le feu avec l'eau. Il y en avait très-peu qui fissent intervenir trois de ces élémens dans la composition de l'univers. On ne cite qu'Onomacrite, qui admettait pour principes le feu, l'eau & la terre combinés ensemble. Les autres, sous la conduite d'Empedocles, ne

reconnaissaient pas d'autres élémens que les élémens vulgaires. Cependant, quoique ce philosophe admît les quatre élémens, il prétendait que ces élémens étaient composés eux-mêmes d'atomes ou de corpuscules, comme on le prouve par des passages de Stobée & de Plutarque.

PAGE 76. V. 8.

Voici la construction de ces deux vers qui ne paraissent pas avoir été entendus, & qui sont pourtant fort simples. *At rerum principia possunt adhibere plura (id est plures circumstantias) undè variæ res creari queant.* Les élémens de la matiere sont soumis à un grand nombre d'autres circonstances qui doivent jetter une plus grande variété dans la formation des êtres. Et ce raisonnement est clair. Les 24 lettres de l'Alphabet, en vertu de leur seul arrangement, varient à l'infini les mots de la langue. Quelle variété doivent donc jetter dans les diverses productions de la Nature les élémens de la matiere, qui, outre l'arrangement, ont encore bien d'autres circonstances dont les élémens des mots sont privés ? Ces circonstances sont celles dont il parle si souvent dans le cours de son ouvrage, *concursus, motus, pondera, plagæ, figuræ.*

IBID. V. 10.

ANAXAGORE, né à Clazomene d'une famille riche & noble, fut disciple d'Anaximene. La passion de l'etude éteint communément le desir d'amasser. Elle conduisit plus loin Anaxagore; elle lui fit abandonner tous ses biens à ses parens, pour se livrer sans entraves à la contemplation de la Nature. Il eut pour disciples deux hommes célebres dans des genres différens, Péricles & Euripide, auxquels on joint aussi Socrate. Anaxagore fut le premier qui hazarda l'idée brillante & féconde d'une lune habitée. Il ne raisonna pas si juste au sujet du soleil qu'il regardait comme une masse de feu de la grandeur du Péloponnese. C'était une grande vue à Anaxagore d'avoir senti que tous les corps doivent être formés de principes hétérogenes; mais par ses Homœomeries il avait ôté à cette idée une partie de son étendue. Ce fut lui qui, au rapport d'Aristote, fit le premier présider une Intelligence à l'arrangement de l'univers : *nam & Anaxagoras tanquam machinâ utitur intellectu ad mundi generationem. Et cum dubitat propter quam causam necessariò est, tunc eum attrahit. In cæteris verò, magis cætera omnia, quam intellectum, causam eorum quæ sunt, ponit.* de metaphysicâ lib. I. cap. 4. D. pag. 844. edit. Duval. tom. II. Mais

il ne fallait pas reconnaître une matiere préexistente sur laquelle cette Intelligence ne pouvait s'arroger aucun droit. Il est remarquable que le premier homme qui fit entrer la Divinité dans le systême de l'univers, se mêla de prédire, si le fait de cette pierre dont il avait annoncé la chûte ; & d'autres histoires pareilles sont vraies : mais ce qui est plus remarquable, c'est que ce même philosophe à qui ses idées Théologiques avaient valu le surnom de νοῦς, *mens*, ait été accusé d'Athéisme à Athenes ; & ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'après avoir été accusé d'Athéisme pendant sa vie ; on lui ait érigé des autels après sa mort. Il est le premier philosophe qui ait publié des livres.

PAGE 82. V. 9.

Il est bien singulier que Gassendi, en citant ce passage de Lucrece, ne fasse aucune réflexion qui le combatte ou le confirme. Bernier son disciple rapporte des faits qui paraissent tendre à appuyer celui-ci. » C'est encore pour cette même » raison, dit-il, que les cordes des machines » artificielles qu'on fait mouvoir avec beaucoup » de violence, sont sujettes à s'enflammer ; qu'un » certain bois des Indes met le feu à la poudre, » quand il est long-tems & fortement tourné

» avec elle dans un même trou. « Malgré l'induction que M. Bernier paraît vouloir tirer de ces faits, il n'y a personne qui ne convienne que le vent qui est très-propre à propager un incendie, ne peut pas le faire naître, & enflammer des arbres : il est très-probable que dans certaines saisons de l'année, & sur-tout en Italie, les grands vents étant assez communément accompagnés de tonnerres, on aura attribué à la premiere de ces causes ce qui était l'effet de la seconde. Il était plus merveilleux de faire naître l'incendie de l'arbre même, que du feu élémentaire de la foudre. Voila comme on étudiait alors la nature. Les arbres s'enflammaient d'eux-mêmes ; bientôt on les fit parler, on en fit des Oracles & des Dieux.

PAGE 86. V. 16.

VOILA encore une de ces questions métaphysiques auxquelles la philosophie ancienne se livrait avec d'autant plus de plaisir, qu'elle donne moins de prise à la raison. Elle présente deux faces que Lucrece distingue soigneusement, l'infinité de l'*espace* & l'infinité de la *matiere*. La premiere question ne souffrait gueres de difficultés. Presque tous les philosophes admettaient un espace infini, & c'était le sentiment non-seule-

ment des Païens, mais même des Docteurs Chrétiens. » Qu'ils conçoivent, dit Saint Augustin, » au delà du monde des espaces infinis, dans » lesquels si quelqu'un dit que le Tout-puissant » n'a pas pu créer, ne s'ensuivra-t-il pas, &c.. » & ailleurs ; Oseront-ils affirmer que la subs- » tance Divine qu'ils confessent être tout entiere » par sa présence incorporelle, est absente de » ces grands espaces qui sont au delà du monde, » qui n'est qu'un point en comparaison de cette » infinité. « Il s'est néanmoins trouvé des Théologiens plus pointilleux, qui donnant à l'espace de la réalité, le concevant comme un corps étendu en longueur, largeur & profondeur, ont craint d'en faire un Dieu ; s'ils reconnaissaient son infinité ; ce qui les a conduits à croire que Dieu ne pourrait créer d'autres corps au delà du monde, sans être obligé de créer en même tems un autre espace pour les recevoir. Quant à l'infinité de la matiere, il est remarquable que les philosophes anciens, qu'on prétend avoir tous regardé la matiere comme éternelle, n'osaient pas tous la croire infinie, ce qui est certainement une inconséquence. Tandis que parmi les Docteurs Chrétiens qui rejettaient l'éternité de la matiere, & qui l'assujettissaient à la création, il s'en est trouvé qui assuraient que Dieu pouvait créer une matiere, infinie non-seulement en gran-

deur, mais même en nombre. Ils n'en excluent que l'infinité qu'ils appellent *d'essence*, qui, n'étant autre chose que l'essence Divine, ne peut pas plus être créée que Dieu même. Vid. Gassendi, Tom. I. p. 199.

PAGE 88. V. 4.

CES deux vers sont difficiles, mais ils s'entendent clairement, au moyen de la construction que voici. *Nullius extremum videtur posse esse nisi sit ultra* (*illud*) (*aliquid*) *quod finiat*, (*ita*) *ut videatur*, *quò*, *non longiùs*, *hæc sensûs natura*, (*oculus*) *sequatur* (*illius corporis superficiem*); mot à mot : un corps ne peut avoir d'extrêmité, à moins qu'il n'y ait au delà de lui quelque chose qui le borne, de maniere qu'on voie jusqu'où & non plus loin, l'œil peut se porter sur ce corps; c'est-à-dire, de façon qu'on voie que l'étendue de ce corps va jusques-là & non pas plus loin. La virgule que j'ai ajoutée après *quò*, & que ne porte aucun texte, est absolument essentielle pour entendre le sens de ce vers.

NOTES
DU SECOND LIVRE.

PAGE 110. V. 6.

VOICI la construction de ces trois vers que personne ne paraît avoir bien entendus. *Nonne videre est Naturam nihil aliud latrare, nisi ut, cùm dolor absit à corpore, ipsa* (Natura) *fruatur mente* (præditâ) *jucundo sensu; semota* (iterùm Natura) *curâ & metu?* » Ne voyez-vous » pas que la Nature ne demande rien, sinon » que, le corps étant à l'abri de la douleur, elle » jouisse d'une ame affectée de sensations agréa- » bles & exempte de soucis & de craintes ? » Cette construction est claire. *Natura* est évidemment le nominatif de *fruatur*, & le substantif de *semota*. Il ne fallait pas se mettre à la torture, comme ont fait tous les commentateurs en suppléant *ut qui* ou *ut cui* à *ut cùm*, *mensque* à *mente*, & *semotû* à *semota*.

PAGE 111. V. 4.

CE vers ne pourrait-il pas signifier aussi, que

les atomes continueraient de descendre dans le vuide pendant l'éternité, sans jamais s'arrêter, s'il ne survenait d'autres atomes qui en les choquant latéralement, les détournassent de leur direction perpendiculaire ; C'était là en effet la doctrine d'Epicure ; voila pourquoi il combattait avec tant d'opiniâtreté pour l'infinité de l'espace. Il sentait de quelle conséquence il était pour son systême que les atomes ne pussent jamais ni perdre tout-à-fait, ni même rallentir tant soit peu leur mouvement. Aussi prétendait-il non-seulement que les atomes abandonnés à eux-mêmes, continueraient de tomber dans le vuide pendant l'éternité, mais encore, que poussés par un choc étranger, ils ne cesseraient point de suivre cette direction accidentelle, à moins qu'une nouvelle impulsion ne les fît changer de route. Il faut remarquer que *mobilitas* ne signifie proprement que la faculté de se mouvoir, quoique souvent il s'emploie pour exprimer la rapidité du mouvement ; & c'est dans ce dernier sens que Lucrece s'en servira plus bas, p. 120. v. 14.

Nunc quæ mobilitas sit reddita materiai
Corporibus.

IBID. V. 19.

LUCRECE combat ici Aristote qui supposait

la matiere *inerte*, comme il la croyait sans forme, & qui attribuait à cette même inertie la cause de toutes les tranformations de la Nature. Epicure au contraire veut que la matiere soit toujours en mouvement.

Nimirum nulla quies est
Reddita corporibus primis per inane profundum. lib. II. p. 116. v. 13 & 14.

Il en distingue de deux especes, le mouvement de pesanteur ou la *gravitation*, qui s'exerce de haut en bas, & qui est une qualité inhérente à la nature même de l'atome ; & le mouvement de réflexion, qui n'est qu'accidentel, qui s'exerce en tout sens, & qui tient, selon Epicure, à la solidité & à la dureté des atomes,

Neque enim mirum, durissima quæ sint.
lib. II. p. 116. v. 5.

Ainsi la raison même qui devrait empêcher les atomes de se réfléchir, est précisément celle sur laquelle on appuie leur élasticité. Chacun de ces deux mouvemens se subdivisait en deux autres, comme nous aurons occasion de le remarquer par la suite.

PAGE 116. v. 16.

C'est là la subdivision du mouvement reflex ;

elle n'est relative qu'à la distance plus ou moins considérable à laquelle les atomes sont renvoyés par le choc. Quand la répercussion est considérable, elle s'appelle πληγή ; quand elle n'écarte que peu les atomes, & les réunit sous le choc, elle se nomme παλμὸς. C'est Epicure lui-même qui donne cette distinction. Vid. Diog. Laër. lib. X. Vid. etiam Gassend. tom. I. pag. 216.

PAGE 124. V. 4.

LUCRECE développe cette idée au commencement du cinquieme chant.

PAGE 126. V. 7.

CE ne n'est pas pour se conformer au langage populaire que Lucrece fait tomber les étoiles. Il ne parle pas ici comme poëte, mais comme physicien ; & c'est mal entendre sa doctrine, que de rendre, comme quelques-uns, *stellas* par *des feux nocturnes*. Epicure était réellement dans cette opinion. Persuadé que le soleil, la lune & les étoiles ne sont pas plus gros qu'ils ne nous le paraissent, il devait en conclure que ces vapeurs enflammées que nous voyons tomber la nuit sont de vraies étoiles. Cette Physique si misérable pour un génie comme Epicure, & dont Gassendi le justifie assez mal, est combattue par Pline le Naturaliste & par Sénéque. *Nec*

aliquem extingui decidua significant. . . . . Illa nimio alimento tracti humoris igneam vim abundantia reddunt, cùm decidere creduntur; ut apud nos quoque id luminibus accensis, liquore olei notamus accidere. Plin. lib. II. cap. VIII. *Illud enim stultissimum est existimare aut stellas decidere, aut transilire, aut aliquid illis auferri & abradi; nam si hoc fuisset, jam defuiſſent.* Senec. Nat. quæst. lib. I.

IBID. V. 14.

VOICI un des côtés les plus faibles du systême d'Epicure : Aussi est-ce par là que tous ses adversaires l'ont attaqué. Vid. Cic. 1. *de fin.* . . *de fato.* Ils avaient à la vérité beau jeu : ils combattaient une supposition gratuite que Lucrece n'appuie sur aucune raison, sinon que la déclinaison des atomes est nécessaire à son systême, que sans elle il ne peut expliquer la formation d'aucun être. Mais les adversaires d'Epicure étaient-ils en droit de faire sonner si haut leur victoire ? n'avaient-ils pas à craindre qu'il n'usât de représailles & ne les attaquât eux-mêmes sur la tendance vers un centre commun, qu'ils supposaient dans les corps tout aussi gratuitement. Si, comme on le croit communément, les anciens reconnaissaient tous une matiere préexistente, ne devaient-ils pas dès-lors même avouer son infi-

nité, puisque ne devant l'être qu'à elle-même; elle ne pouvait être bornée par rien. L'univers devait donc être infini, selon leur doctrine. Admettre le principe & rejetter la conséquence eût été folie ou mauvaise foi. Si donc Epicure les eût pressés sur cette tendance vers un centre commun, n'auraient-ils pas été aussi embarrassés à expliquer ce que c'est que ce centre, qu'Epicure l'était à rendre raison de la déclinaison des ses atomes?

PAGE 130. V. 4.

On est surpris qu'Epicure fonde la liberté humaine sur la déclinaison des atomes. On demande si cette déclinaison est nécessaire, ou si elle est simplement accidentelle : nécessaire, comment la liberté peut-elle en être le résultat? Accidentelle, par quoi est-elle déterminée? Mais on devrait bien plutôt être surpris, qu'il lui soit venu en idée de rendre l'homme libre dans un systême qui suppose un enchaînement nécessaire de causes & d'effets. C'était une recherche assez curieuse que la raison qui a pu faire d'Epicure l'apôtre de la *liberté*. Ne trouvant pas cette raison dans ses principes mêmes, il fallait la chercher hors de son systême. Je crois en entrevoir quelques traces dans la définition que donne ici Lucrece de la liberté, & en particulier dans ce

vers *fatis avolsa voluntas*, *cette volonté arrachée au Destin.* Le but d'Epicure était de rendre l'homme indépendant du Destin. Le Destin, cet être abstrait, moitié philosophique & moitié théologique, dont les païens n'avaient que des idées fort confuses, qu'on prenait, s'il en faut croire Séneque, tantôt pour un Dieu, tantôt pour la Nature elle-même, était dans toutes les anciennes religions une Divinité destructive du libre arbitre, qui déterminait irrésistiblement les volontés humaines, & qui punissait avec une sévérité barbare les crimes qu'elle-même avait fait commettre. C'était pour détourner le cours de cette fatalité, que les hommes immolaient des victimes, élevaient des autels, construisaient des temples, instituaient tous les jours de nouvelles cérémonies religieuses, quoique bien persuadés qu'il ne pouvaient avec leurs sacrifices changer les arrêts irrévocables de la destinée. On était donc esclave dans toutes ces religions. Voila pourquoi Epicure regarda le dogme de la liberté comme un des dogmes distinctifs de l'Athéisme, & voulut remporter la victoire sur le Destin, en lui ravissant, pour ainsi dire, la liberté humaine dont il s'etait emparé. Voila ce que veut dire Lucrece par ces mots :

Fatis avolsa voluntas.

PAGE 136. V. 15.

LUCRECE ayant déja traité de quelques-unes des qualités des atomes ; sçavoir de leur solidité, de leur indivisibilité & de leur éternité dans le premier livre, & dans celui-ci, de leur pesanteur & des loix de leurs mouvemens ; il serait ridicule de lui faire dire, *passons maintenant aux qualités des atomes*, qui est le sens qu'on donne communément à ces deux vers. Voici comme on doit en faire la construction. *Nunc age, percipe jam qualia sint deinceps cunctarum rerum exordia ;* que je traduis, *passons maintenant aux autres qualités des atomes.*

IBID. V. 17.

LUCRECE dit ici que les atomes sont doués d'une multitude incroyable de figures. Quelques pages plus bas (p. 150) il dit précisément le contraire, & assure que des corpuscules aussi petits que les atomes, ne peuvent pas être susceptibles d'un grand nombre de figures.

Namque in eâdem unâ cujuscujus brevitate
Corporis, inter se multùm variare figuræ
Non possunt.

VOILA deux passages contradictoires entre lesquels il faut opter. Gassendi qui sûrement en-

tendait bien la philosophie d'Epicure, soutient que le nombre des figures est incroyable dans les atomes ; mais le passage du premier livre, dont il s'appuie principalement

At rerum quæ sunt primordia, plura abhibere
Possunt, undè queant variæ res quæque creari.

ne signifie pas, comme nous l'avons déjà vu, (p. 141. not. du l. 1.) que les figures des atomes sont en beaucoup plus grand nombre que les lettres de l'Alphabet, mais que les atomes, outre la figure, sont encore aidés, pour la formation des corps, par un grand nombre d'autres circonstances, qui doivent jetter une grande variété dans les résultats. Quant aux figures des atomes, Lucrece bien loin d'en reconnaître un grand nombre, ne paraît pas même en admettre plus de trois ou quatre especes.

Fac enim minimis è partibus esse
Corpora prima tribus, vel paulò pluribus auge.
Lib. II. page 150. v. 8 & 9.

D'AILLEURS la raison qu'apporte Lucrece de la différente configuration des atomes ne prouve rien du tout, si l'on veut y faire attention : puisque tous les corps qui nous affectent, quelque déliés qu'on les suppose, sont déja dans

un état de composition. C'est la doctrine d'Epicure. Les élémens de la lumiere même, ce corps si subtil, ne sont, suivant Lucrece, que de petites masses, de petits faisceaux d'atomes.

Nec singillatim corpuscula quæque vaporis,
Sed complexa meant inter se conque globata.
lib. II, p. 120. v. 25.

Je ne parle pas d'une autre raison qu'Epicure ne soupçonnait pas, & qui par conséquent ne peut être d'aucun poids pour déterminer quels ont été ses sentimens ; c'est qu'avec une matiere homogene, telle que l'admettait Epicure, il est nécessaire non-seulement que les atomes aient la même figure, mais encore que toutes leurs autres circonstances soient communes, qu'ils se pénetrent, qu'ils s'identifient, &c.

On peut opposer la même difficulté au systême de Spinosa, qui n'admettait qu'une seule substance dans l'univers ; sentiment contraire à l'expérience & à la raison.

Voila en peu de mots les raisons pour lesquelles je me suis cru en droit de choisir celle des deux opinions énoncées par Lucrece, qui m'a paru la plus conforme au systême d'Epicure. J'ai réduit les figures des atomes à un petit nombre, & je me suis permis d'omettre dans ma traduction le *quàm longè* & le *multigenis* de Lucrece.

IBID. V. 19.

Le sens du premier de ces deux vers demande une virgule après *multa* & non pas après *parùm*, comme on la trouve dans toutes les éditions de Lucrece : la construction est *non quòd multa prædita sint formâ parùm simili* (*dissimili.*)

Quant au second vers, il est très-embarrassant, & contredit manifestement toute la doctrine d'Epicure, si on le fait rapporter aux atomes, comme la construction & l'ordre grammatical de la phrase paraissent l'exiger. Car alors ce vers signifierait que les atomes ne sont jamais parfaitement semblables en tout. D'où il résulterait qu'Epicure admettait l'hétérogénéité de la matiere, & croyait qu'il était impossible que deux atomes eussent jamais une parfaite conformité. Ce qui est entiérement opposé à ses principes. Il était persuadé au contraire, que ce sont les mêmes atomes qui diversement arrangés, forment le ciel, la mer, terre, les fleuves, le soleil, les moissons, les arbres & les animaux.

Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina, solem
Constituunt; eadem fruges, arbusta, animantes.

lib, I. pag. 74. v. 21.

Ce ne peut donc pas être aux atomes que se rapporte ce vers ; il est nécessaire que Lucrece parle des corps mêmes, des aggregats d'atomes. Cette conjecture qui éclaircit cet endroit si obscur, est appuyée sur un autre passage de ce même livre p. 168. v. 10. où le même vers *sed quia non volgò paria omnibus omnia constant*, est répété & se rapporte manifestement aux corps. En général ces quatre vers *nunc age, jam deinceps*, &c... sont très-embrouillés ; ils présentent un grand nombre de contradictions que les commentateurs n'ont pas sentics, bien loin de les avoir éclaircies. Je crois que de la maniere dont je les ai traduits, ils présentent un sens raisonnable, & satisfont à tous les points de la doctrine d'Epicure.

PAGE 138. V. 3.

Loca lætantia aquarum ne veut pas dire autre chose que les lieux où il y a de l'eau, *loca quæ lætantur aquis*, comme Horace a dit *amicos baccho colles.*

PAGE 144. V. 19.

La Fécule, *fæx*, *lie*, est une substance réduite en poudre, lavée plusieurs fois & séchée, telle que la fécule de la racine de Bryone, l'Amidon qui est la fécule du froment. Comment

une pareille substance, privée d'une grande partie de ses principes actifs & savoureux, peut-elle produire ce chatouillement agréable que décrit ici le Poëte ? Faut-il supposer le texte corrompu, & lire *Ferula* au lieu de *Fæcula* ? On ne sera pas plus avancé. La plante nommée *férule* est fade, dégoûtante, & par conséquent incapable de produire l'effet dont parle Lucrece.

Enfin est-il séant de traduire avec le baron des Coutures, *fæcula* par la *fiente*, & de dire que les particules qui s'en exhalent, chatouillent agréablement l'organe ? Je doute qu'on veuille se prêter au goût de ce traducteur.

L'aulnée, *Inula* ou *Enula campana* est à la vérité une belle plante dont la tige s'éleve fort haut, & dont la fleur de couleur d'or a la forme d'une cloche ; mais elle est en même tems d'une odeur désagréable, d'une saveur âcre & amere, comme le dit Horace. lib. II. Sat. II. v. 41.

Mala copia quandò
Ægrum sollicitat stomachum, cùm rapula plenus
Atque acidas mavult Inulas.

& Sat. VIII. v. 51.

Erucas virides, Inulas ego primus amaras
Monstravi incoquere.

C'est un fort bon stomachique, mais un fort

mauvais manger. Convenons donc franchement que nous n'entendons point ce que veut dire ici Lucrece, ou plutôt que nous n'entendons rien du tout à la Botanique non plus qu'à la Chymie des anciens.

PAGE 150. V. 6.

CE passage paraîtrait faire entendre, que Lucrece suppose tous les atomes de la même grandeur, comme il les suppose de la même matiere. Mais il vaut mieux croire ce vers altéré & corrompu, que d'en tirer une induction aussi contraire au systême d'Epicure. Il suffit d'avoir lu ce qu'a dit précédemment Lucrece de la maniere dont les objets agissent sur nos organes, pour être convaincu qu'il est nécessaire dans ses principes, qu'il y ait des atomes plus grands & d'autres plus petits. Ce n'est que par leurs différentes grosseurs qu'il explique pourquoi la lumiere pénetre le verre, tandis que l'eau ne peut s'ouvrir un passage à travers ses pores. On verra dans la suite que les élémens de l'ame sont, suivant lui, les plus petits atomes de la nature, & que ceux dont résultent les simulacres de la vision, sont d'une ténuité inconcevable. On doit même avoir remarqué que la différence des figures des atomes tient, dans les principes d'Epicure, à la différence de leur grandeur, c'est dans ce sens-

là

là qu'on doit entendre les vers 8 & 9 de la même page.

Fac enim minimis è partibus esse
Corpora prima : tribus, vel paulò pluribus auge.

Au reste, si on objecte à Epicure que les atomes les plus gros deviennent divisibles & perdent dès-lors leur qualité d'atomes, il répond que bien que les atomes soient des corpuscules insensibles à l'œil, & d'une ténuité incroyable, ce n'est pourtant pas précisément sur leur petitesse qu'est fondée leur indivisibilité, comme le prétendaient les Atomistes ses prédécesseurs, mais sur leur solidité, leur privation de vuide. Si on lui objecte en second lieu, que les différentes figures des atomes nuisent encore à leur indivisibilité, parce que leurs pointes, leurs angles, leurs ramuscules peuvent plus facilement se briser à cause de leur petitesse ; il répond que ces particules saillantes étant dépourvues de vuide, aussi-bien que la masse même de l'atome, ne courent aucun risque, puisque ce n'est qu'à la faveur du vuide que la dissolution des corps peut se faire.

Page 154. v. 3.

J'ai été obligé de m'écarter ici du texte, parce que, quoique ce début

Quod quoniam docui, nunc suaviloquis, age, paucis
Versibus ostendam,

paraisse annoncer un nouvel objet, une nouvelle vérité à prouver; ce n'est pourtant que la suite du même raisonnement, une seconde preuve sur laquelle Lucrece appuie l'infinité des atomes dans chaque classe de figures. Cette seconde raison, c'est que les atomes ne suffisent à l'entretien de l'univers qu'en vertu de leur infinité, *ex infinito.* Car c'est-là le sens d'*ex infinito.* Le rendre par *ex æterno*, comme ont fait les commentateurs, c'est ôter au raisonnement du poëte le mot le plus essentiel; on n'entend plus rien à ce qu'il veut dire.

PAGE 160. V. I.

LA Terre, dit Lucien, fut la premiere qui rendit des oracles à Delphes. Le langage des oracles était obscur & énigmatique. Lucien ne voudrait-il pas nous apprendre par-là que ce fut la maniere secrete & mystérieuse dont la terre procede dans ses différentes productions, qui porta les hommes à en faire une Déesse, & à lui adresser leurs hommages? N'est-ce pas-là ce que veut dire Lucrece par ce vers si sublime que nous expliquerons dans une note de ce livre, pag. 368.

Munificat tacitâ mortales muta salute;

N'ÉTAIT-CE pas-là enfin la cause de ce silence mystérieux qui régnait dans les cérémonies secretes de la bonne Déesse ? En effet, en y réfléchissant, on se convaincra que ce fut plus l'ignorance que la crainte, qui multiplia si fort les Dieux du paganisme. L'homme, né orgueilleux, se console, pour ainsi dire, de sa faiblesse, en regardant comme surnaturel tout ce qu'il ne conçoit pas. Les premiers hommes, barbares, grossiers, occupés de l'unique soin de se procurer leur nourriture, jouissaient des productions de la terre, sans lui demander par quel méchanisme intérieur elle avait accru & développé les germes abandonnés à sa fécondité. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui que les laboureurs, ces hommes infatigables, qui cooperent tous les jours avec la terre pour la subsistance du genre humain, sont de tous les hommes ceux qui connaissent le mieux les résultats, & qui ignorent le plus les procédés intérieurs ? Mais quand la philosophie, qui n'était dans l'origine que la Théologie même, eut commencé l'étude de la nature par l'examen des objets les plus voisins & les plus familiers ; quand elle eut remarqué dans toutes les productions terrestres un enchaînement de causes & d'effets concourant à un même but, soumis à des loix constantes & invariables, & portant le carac-

tere d'un plan sage & réglé ; quand, voulant sonder plus avant, elle se fut apperçue que la faiblesse des organes humains ne pouvait suivre une marche aussi fine & aussi délicate, ni suffire à tant de détails compliqués, à tant de nuances imperceptibles ; l'intelligence divine devint alors, pour ainsi dire, le supplément de l'intelligence humaine. On crut que la terre était douée d'une raison surnaturelle. On l'adora comme une divinité bienfaisante, qui daignait présider à tant d'opérations admirables, pour le bonheur des mortels. Son intelligence fut révérée sous les noms de *forme*, de *Nature plastique*, d'*ame divine*. Bientôt elle fut subdivisée en autant d'intelligences particulieres, qu'elle renfermait de différentes productions dont le méchanisme était ignoré. De là les Nymphes, les Faunes, les Sylvains, &c. De là enfin les Métamorphoses, & la Métempsycose qui n'est elle-même qu'une métamorphose renversée.

IBID. V. 17.

Les Galles étaient des Prêtres de Cybele dont la Phrygie inondait tout l'Empire Romain. Les anciens nous les ont représentés comme des vagabonds, des fanatiques & des misérables dont on craignait souvent la fureur. Ils portaient tous la petite image de la mere des Dieux ; ils allaient

quêter pour la Déesse ; ils jouaient des gobelets & faisaient le métier de devins ou de diseurs de bonne aventure. Leur castration, ou, si l'on veut, leur circoncision en l'honneur d'Atys, & leur point de réunion à Hiérapolis, les font regarder comme un reste de quelqu'ancien ordre de pénitens, s'il en faut croire l'Auteur de l'Antiquité dévoilée, tom. I. lib. II. Ch. 2.

IBID. V. 21.

LE Tympanum était un cuir mince, étendu sur un cercle de bois ou de fer, que l'on frappait à peu près de la même maniere que font encore à présent nos Bohémiens. Quelques auteurs dérivent ce mot de χτυπεῖν frapper. Vossius le tire de l'Hébreu *toph*. Il est du moins certain que l'invention des tympanum vient de la Syrie, selon la remarque de Juvénal.

Jampridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes
Et linguam & mores & cum tibicine chordas
Obliquas, nec non gentilia tympana secum
Vexit.

ILS étaient fort en usage dans les fêtes de Bacchus & de Cybele, comme l'on voit par ces vers de Catulle.

Cybeles Phrygiæ ad nemora Deæ
Ubi cymbalum sonat, ubi tympana reboant.

HERODIEN parlant d'Héliogabale, dit qu'il lui prenait souvent des fantaisies de faire jouer des flûtes, & de faire frapper des tympanum, comme s'il avait célébré les Bacchanales.

IBID. V. 21.

L'INSTRUMENT que les Latins appellaient *Cymbalum* & les Crecs κύμβαλον, était d'airain comme nos tymbales, mais plus petit, & d'un usage différent; Cassiodore & Isidore les appellent *acétabule*, c'est-à-dire, l'emboîture d'un os, la cavité ou la sinuosité d'un os dans laquelle un autre os s'emboîte; parce qu'elle ressemblait à cette sinuosité. C'est encore pour cela que Properce les appelle des instrumens d'airain qui sont ronds, & que Xénophon les compare à la corne d'un cheval, qui est creuse. Les Cymbales avaient un manche attaché à la cavité extérieure, ce qui fait que Pline les compare au haut de la cuisse, & d'autres à des fioles. On les frappait l'une contre l'autre en cadence, & elles formaient un son très-aigu. Selon les païens, c'était une invention de Cybele. De là vient qu'on en jouait dans ses fêtes & dans ses sacrifices. Hors delà il n'y avait que des gens mols & efféminés qui jouassent de cet instrument. On en a attribué l'invention aux Curetes & aux habitans du mont Ida dans l'isle de Crete. Il est certain

que ceux-ci, de même que les Corybantes, milice qui formait la garde des Rois de Crete, les Telchiniens, peuple de Rhodes, & les Samothraces ont été célebres par le fréquent usage qu'ils faisaient de cet instrument, & leur habileté à en jouer. Vid. Encyclopédie, au mot *Cymbale.*

IBID. V. 22.

Le Cornet était un instrument à vent dont les anciens se servaient à la guerre ; les cornets faisaient marcher les enseignes sans les soldats, & les trompettes les soldats sans les enseignes. Les cornets & les clairons sonnaient la charge & la retraite. Les trompettes & cornets animaient les troupes pendant le combat. Ceux qui sont curieux de connaître la facture de cet instrument, peuvent consulter l'Encyclopédie, à l'article *Cornet* dont cette note est tirée.

IBID. V. 23.

Le mode Phrygien est un des quatre principaux & plus anciens modes de la musique des Grecs. Le caractere en était fier, ardent, impétueux, véhément, terrible. Aussi était-ce, selon Athénée, sur le ton ou mode Phrygien que l'on sonnait les trompettes & les autres instrumens militaires. Ce mode inventé, dit-on, par Mar-

ſyas Phrygien, occupe le milieu entre le Lydien & le Dorien, & ſa finale était à un ton de diſtance de l'un & de l'autre.

PAGE 162. V. 5.

CE vers eſt d'une nobleſſe & d'une énergie qu'il eſt bien difficile de faire paſſer en français. Si je n'ai pas réuſſi à le faire ſentir, j'eſſaierai du moins de le faire entendre. *Munus* était un terme conſacré dans la langue Latine pour déſigner les ſpectacles gratuits qu'on donnait autrefois au peuple Romain. Ainſi par le mot *munificare*, qui eſt la même choſe que *munus facere*, Lucrece veut dire que la terre préſente de grands ſpectacles aux hommes.

LES mots *tacitâ* & *muta* qui préſentent une idée ſi oppoſée, font avec *munificat* un contraſte plein de ſens & de vérité. Voici donc les deux tableaux que Lucrece réunit dans un même vers. D'un côté la terre ſemble faire parade des biens qu'elle prodigue aux hommes par la magnificence avec laquelle on la voit revêtir les prairies de verdure, émailler les gazons de fleurs, étendre par-tout les tapis les plus riches & les plus variés, colorer du plus vif incarnat les fruits de toute eſpece, élever juſqu'aux cieux la cime des plus grands arbres, enfin s'étudier, pour ainſi dire, à parer tous les points de ſa ſurface avec l'art

le plus recherché. Mais d'un autre côté les moyens qu'elle emploie pour opérer toutes ces merveilles, elle nous les cache avec le plus grand soin. Nous ne voyons ni les progrès lents des racines dans le sein de la terre, ni le développement des germes, ni la secrétion des molécules nutritives, ni l'introduction des sucs nourriciers dans les conduits des végétaux, ni la circulation de ces mêmes sucs dans la tige des plantes ou le tronc des arbres. La terre a donc, pour ainsi dire, comme la philosophie ancienne, sa partie exotérique qu'elle étale avec faste aux regards de tout le monde, & sa partie ésotérique qu'elle tient en réserve, & cache à l'œil même le plus attentif.

Voilà probablement la raison pour laquelle dans le culte de Cybele il y avait à la fois & des fêtes d'appareil, telles que la procession solemnelle que décrit ici Lucrece, & des mysteres cachés dont les prophanes étaient exclus, & dont le secret était la premiere loi.

IBID. V. 9.

Les *Curetes* étaient regardés comme les plus anciens Ministres de la religion. On les représente comme des hommes livrés à la contemplation. Ils étaient, dit-on, en Crete ce que les Mages étaient en Perse, les Druides dans les Gaules, les Saliens & les Sabins chez les Ro-

mains. On leur attribue l'invention de quelques arts & de quelques danses sacrées, qu'ils faisaient tout armés au bruit des cris tumultueux des tambours, des flûtes, des sonnettes. Ils frappaient avec des épées sur des boucliers, ce qui les remplissait d'une fureur divine qui en imposait au peuple épouvanté. C'est-là, selon Strabon, ce qui leur fit donner le nom de Corybantes. Il y en avait en Crete, en Phénicie, en Phrygie, à Rhodes, & par toute la Grece. Lucien dit qu'ils se faisaient des incisions. Les uns couraient échevelés par les précipices, d'autres hurlaient & frappaient sur des tambours & des tymbales. Enfin ils se mutilaient en l'honneur de Cybele désespérée de la mort de son Atys. Ils observaient outre cela des jeûnes rigoureux, dans lesquels ils ne se permettaient pas même de manger du pain. Vid. Antiq. dévoilée, tom. I. lib. II. ch. 2.

PAGE 172. V. 21.

CE vers qui est écrit avec toute la précision & la propriété d'expression possible, veut dire mot à mot : *Après vous avoir convaincu que cela arrive, je vais vous prouver que cela est essentiel.* Le mot *fieri* a rapport à l'expérience qui juge par les *faits*. Le mot *esse* a rapport au raisonnement qui calcule les possibilités d'après l'essence connue

des choses. *Vinco* convient encore à l'expérience qui convainc les esprits, qui triomphe de l'assentiment, & *docebo* à la marche méthodique du raisonnement.

PAGE 178. V. 16.

Ce vers est remarquable en ce qu'il fait voir qu'Epicure ne regardait la vision que comme un tact d'une certaine espece. On verra dans le quatrieme livre que les autres sensations sont aussi rapportées au tact dans son systême. Le tact est donc, suivant lui, le sens par excellence, le plus général de tous les sens. En effet, parmi les êtres qui ont, ou auxquels nous attribuons de la sensibilité, il y en a qui paraissent privés de la vue, d'autres qui semblent dépourvus d'ouïe & d'odorat. Mais il n'y en a pas un seul auquel la Nature ait refusé le tact. Voila probablement la raison pour laquelle Lucrece s'écrie avec tant d'enthousiasme dans ce même livre, p. 146. v. 1.

Tactus enim, tactus, proh Divûm numina sancta!
Corporis est sensus.

PAGE 182. V. 24.

ENTRE les systêmes sans nombre imaginés par les anciens pour la solution du fameux problême de la sensibilité, il y en a sur-tout deux

qui méritent d'être remarqués, celui d'Aristote, & celui de l'*harmonie* que réfute Platon dans son Timée, & dont nous aurons occasion de parler plus amplement dans le troisieme livre.

ARISTOTE imbu du principe de la grande ame du monde, persuadé que les astres, le soleil, la lune, la terre, les étoiles, tous les grands corps de la nature sont animés, & que leur ame ou leur *forme* (car l'une & l'autre sont sûrement la même chose dans les principes de ce philosophe) est une substance, ou, comme on parle dans les écoles, une *entité* distincte d'eux-mêmes, reconnut ces deux choses, la *matiere* & la *forme*, non-seulement dans les grandes parties du monde, qu'il regardait comme autant de Divinités, non-seulement dans les hommes & les autres animaux, mais encore dans les végétaux, dans les minéraux, dans les corps les plus brutes & les plus étrangers à la sensibilité. Cette forme substantielle dont on a fait un si grand crime à Aristote, n'était donc pas, comme on l'a entendu communément, la figure ou la disposition extérieure des parties; mais une ame, comme l'ame que Thalès donnait à l'ambre & à l'aiman: une portion de cette grande ame du monde, dont la sensibilité, essentiellement parfaite, puisque c'était la sensibilité élémentaire même, était plus ou moins restreinte

suivant l'organisation des corps où elle se trouvait captive. Je le répete, le systême d'Aristote n'était pas aussi absurde qu'on l'a fait. Il partait à la vérité d'un principe faux : mais il marchait de conséquences en conséquences à une erreur qui ne pouvait être que celle d'un homme de génie.

Dans le systême de l'*harmonie* au contraire, on regardait la sensibilité, non pas comme la propriété d'un être distinct de la matiere, mais comme une modification de la matiere même, qui ne se manifeste pas à la vérité dans tous les corps, mais qui est contenue *virtuellement*, qui, semblable à la pesanteur, est quelquefois arrêtée par des obstacles, mais qui lutte toujours & n'est jamais anéantie. D'après ce principe on croyait que les élémens de la matiere étaient susceptibles de sensibilité, mais que cette sensibilité n'étant pas développée ni mise en jeu par une aggrégation, était comme nulle : que dans les autres corps brutes il y avait bien une aggrégation, mais qu'elle n'était pas telle que la sensibilité pût en éclorre ; qu'il n'y avait que dans les animaux, les hommes & les Dieux, que l'organisation fût tellement tempérée, qu'il en résultât une sensibilité qu'on nommait *harmonie*.

C'étaient-là les deux seuls systêmes qui prescrivissent à la Nature une marche réguliere &

uniforme ; l'un en faisant décroître petit à petit la sensibilité depuis le premier être jusques dans le dernier, de façon qu'elle ne fût pourtant pas nulle dans celui-ci ; l'autre en la faisant naître par degrés depuis l'atome brute, jusqu'à ce qu'elle parvint à son comble dans les êtres les plus parfaitement organisés. Ces deux systêmes avaient plus de rapport entr'eux qu'on ne croit. Ils admettaient tous les deux un principe de sensibilité dans tous les êtres. Ils ne différaient qu'en ce que dans l'un cette sensibilité était le résultat d'un être distinct de la matiere, dans l'autre elle n'était que la matiere même modifiée. Voila ce que pouvaient imaginer de plus raisonnable des hommes qui n'étaient pas éclairés par la révélation, qui ne sçavaient pas que Dieu ayant créé l'homme à son image, & les autres êtres pour son usage, il a tiré en quelque façon une ligne de démarquation entre lui & eux, en animant l'homme d'un souffle de son esprit divin, & en ne laissant aux autres créatures qu'une matiere brute & inanimée.

PAGE 184. V. 21.

Je me suis totalement écarté du sens qu'on donne communément à cet endroit. Voici l'interprétation de Creech. *Tum porrò quid demùm est quod mentem tuam impellit, quod dubitare &*

diversam sententiam amplecti cogit ? Ainsi pour dire *quelle est la raison qui vous fait refuser à des corpuscules insensibles la faculté de produire une substance sensible*, il fait dire à Lucrece : *Quelle est donc la raison qui fait une si forte impression sur votre esprit, qui vous rend flottant, & vous force à embrasser une opinion différente de la mienne ?* Que de verbiage pour dire la chose du monde la plus simple ? Lucrece a-t-il jamais parlé de ce style ? D'ailleurs, si l'on veut y faire attention, on verra que cette ridicule interprétation n'a pas même le mérite de rendre le texte. On n'entend ni l'*ipsum* ni le *varios sensus* de Lucrece. Car il y a une grande différence entre *varios sensus* & *diversam sententiam*. Il me semble que ma version est plus naturelle, plus sensée & plus voisine de l'original.

PAGE 186. V. 2.

Au lieu de *ne* que portent plusieurs éditions, je lis *ni* qui est nécessaire pour le sens, & adopté par plusieurs commentateurs.

IBID. V. 3.

Je me suis permis ici une correction que le sens exige absolument, & qu'on trouvera une bien petite licence, si l'on songe que *quoque* s'écrit par abbréviation *quoq*; d'où il aura pu se

faire par l'inattention des copiſtes, que le *q* ait été changé en *d*, ce qui aura donné *quod* avec deux points que les commentateurs auront fait diſparaître comme une faute de copiſtes. Au reſte ce *quoque* n'eſt pas un mot inutile, parce que Lucrece vient de dire plus haut que la terre produit dans certaines circonſtances des êtres animés.

IBID. V. 17.

CE vers outre le ſens que je lui donne dans ma verſion, peut encore s'expliquer de deux autres manieres. 1°. En ſous-entendant *judicando*, & en mettant après *ſuetis* une virgule au lieu de deux points, on aura, *du moins s'il en faut juger par les ſubſtances ſenſibles que nous connaiſſons déjà.* 2°. Sans faire aucun changement dans ce vers, mais en s'en permettant un léger dans le précédent, on aurait encore un ſens tout-à-fait différent. Si au lieu *d'ex ſenſilibus* par deux mots, on n'en faiſait qu'un ſeul *exſenſilibus* comme *exanimis*, on aurait cette explication qui n'eſt point du tout déraiſonnable : *Dire que l'inſenſible peut devenir ſenſible par ſon union avec un aggrégat ſenſible.* Aucun de ces ſens n'a été vu par les commentateurs.

PAGE 188. V. 4.

GASSENDI & d'autres commentateurs liſent

omnes ; Creech lit *omnium*, & cette leçon est suivie par quelques textes. L'une & l'autre font un sens intelligible. Dans le premier cas, la construction est *sensus aliorum membrorum respuit omnes* (*subaud. partes avulsas à corpore*) ; dans le second, c'est *sensus omnium aliorum membrorum respuit* (*sub. partes avulsas à corpore.*) *Respuit* est, j'en conviens, une expression bien hardie, pour dire que la sensibilité des autres membres ne se communique pas aux parties séparées de la machine. Mais il fait un sens plus clair & plus raisonnable que *res petit omnis*, qu'y suppléent je ne sçais quels commentateurs.

IBID. V. 19.

Il y a des commentateurs qui prétendent que *fugere* est un terme de pratique, qui signifie *affirmare*. C'est dans ce sens que je l'ai pris.

PAGE 196. V. 3.

Les habitans de l'Indostan n'enterrent point leurs morts, mais les brûlent. On les expose à terre sur le bord d'une riviere, & le Bramine qui préside à la cérémonie, prononce cette priere. » O terre, nous te recommandons cet homme » qui fut notre frere pendant sa vie ; tu faisais » partie de son être ; il fut formé de ta subs- » tance, & nourri de tes sucs ; le voila mort,

» nous te le rendons. Ensuite on environne le corps de matieres combustibles qu'on allume à l'aide de l'huile, & sur lesquelles on répand des parfums. Alors le Bramine dit : » O feu, tant » que cet homme a vécu, il a été soumis à ton » action ; c'est ta chaleur bienfaisante qui l'a » animé, reprends & purifie sa dépouille. Quand le cadavre est consumé, on en disperse les cendres dans les airs, & le Bramine continue ainsi sa priere : » ô air, c'est par toi que cet homme » a vécu & respiré ; maintenant qu'il a rendu le » dernier soupir, nous t'en restituons les restes. Enfin, lorsque les cendres sont tombées dans l'eau, le Prêtre finit en ces termes. » Eau salu- » taire, ton humidité soutenait les membres de » notre frere pendant sa vie ; reçois la partie » de leurs cendres qui t'appartient. Vid. Lord, hist. de la religion des Banians. Ch. 9.

IBID. V. 6.

Ces trois vers se trouvent dans toutes les éditions de Lucrece, placés dans cette même page après le vers *& quos dent inter se motus accipiantque.* Il est évident qu'à cet endroit ils coupent le raisonnement de Lucrece par une parenthese qui ne signifie rien du tout ; au lieu qu'à la place où je les ai restitués, ils se lient si parfaitement avec les vers qui précedent & ceux qui suivent,

qu'on ne s'appercevrait pas du changement que je me suis permis, si je n'en avertissais.

PAGE 202. V. 18.

GENUS omne ne pourrait-il pas aussi signifier *l'univers, le genre par excellence* ? & serait-ce faire mal raisonner Lucrece que d'interpréter ainsi ce morceau ? *Le soleil, la lune, la terre, la mer, tous les autres corps de la nature, bien loin d'être des individus uniques, constituent des especes nombreuses, puisqu'ils sont soumis à la destruction & à la naissance, comme le grand-tout lui-même, qui est la collection de toutes ces especes.*

IBID. V. 18, 19.

ENTRE les vers 18 & 19. C'est ici qu'on place le morceau que j'ai rejetté à la fin du livre *quæ bene cognita si teneas*, &c.... C'est une récapitulation de tout ce que le Poëte a dit, qui est par conséquent fort déplacée ici, puisqu'il n'a pas encore fini de prouver qu'il y a une infinité de mondes. Cette transposition vient de ce qu'on n'a pas entendu cet endroit qui est d'une philosophie profonde. Pour prouver que notre monde n'est pas un individu unique, Lucrece prétend qu'il n'y a pas dans la nature d'animal unique de son espece, ce qui le conduit à comparer

notre monde à un grand animal qui ayant besoin d'alimens pour se conserver, doit nécessairement périr, quand les réparations ne seront plus proportionnées aux pertes. Pour peu qu'on y fasse attention, on verra que tout ce morceau *multaque post mundi* &c.... n'est que le développement des deux vers précédens *quandoquidem vitæ* &c.... & que par conséquent le morceau intercalé *quæ benè cognita* &c... qui jette une confusion si horrible dans les idées du Poëte, n'a subsisté si long-tems à la place d'où je l'ai ôté, que parce qu'on n'a rien entendu au raisonnement de Lucrece.

IBID. V. 19.

VOICI un passage que Gassendi & les autres commentateurs de Lucrece n'ont pas assez remarqué, & qui le méritait pourtant, parce qu'il est fondamental, & qu'il sert à expliquer plusieurs points de la philosophie corpusculaire. Epicure croyait que non-seulement notre monde, mais encore tous les autres mondes dont il supposait le nombre infini, étaient environnés d'une espece d'athmosphere, d'atomes extérieurs, comme notre globe est environné par l'air. Ces atomes extérieurs placés dans les intermondes, c'est-à-dire, dans les intervalles d'un monde à l'autre, avaient différens usages. Le premier était d'ali-

menter les mondes mêmes, en s'incorporant à leur substance, pour en réparer les pertes, comme nous voyons l'air se disséminer dans tous les corps de notre globe.

Nam sua cuique locis ex omnibus omnia plagis
Corpora distribuuntur, & ad sua sæcla recedunt.

Le second usage était d'empêcher par leurs chocs continuels la dissolution des atomes constitutifs de chaque monde, qui sans cette pression extérieure se seraient déliés, séparés, & dispersés dans le vuide. Voila le sens de ces vers du premier livre que personne n'a entendus.

Nec plagæ possunt extrinsecùs undique summam
Conservare omnem, quæcunque est conciliata.

Lucrece ne nie pas que le choc des atomes ne puisse retenir le monde, mais il prétend qu'il faut que la matiere soit infinie pour qu'il puisse y suffire. Le troisieme usage de ces atomes extérieurs était d'être, pour ainsi dire, un milieu pour la communication d'un monde à un autre, en servant de véhicule à leurs émanations réciproques. C'est dans ce sens qu'il faut entendre le passage du sixieme chant, où Lucrece dit que nous avons peut-être quelquefois dans notre

monde des nuages qui nous viennent d'un monde étranger.

Fit quoque ut hunc veniant in cœtum extrinsecùs illa
Corpora quæ faciunt nubes nimbosque volantes.

Remarquons en passant que la doctrine de l'infinité des mondes plaisait tant à Lucrece, qu'il parle, pour ainsi dire, d'un monde étranger, comme il aurait parlé d'une province de l'Empire Romain.

Sed quid possit fiatque per omne
In variis mundis variâ ratione creatis.
lib. V.

Et magis id possis factum contendere in omni
In variis mundis variâ ratione creatis.
lib. V.

C'était probablement cette persuasion où il était de l'infinité des mondes, qui le rendait si peu difficile sur les systêmes de physique, croyant que la combinaison qui n'a pas lieu dans notre monde, peut avoir lieu dans un de ces mondes infinis.

Page 206. v. 13.

Presque toutes les sectes des philosophes

se réunissaient à croire non-seulement que le monde devait périr un jour, mais encore qu'il approchait de son terme. Le sage Platon prédisait le dépérissement du monde. Le grave Séneque faisait ses délices de cette contemplation funebre. Les premiers Empereurs de Rome voyant leur Capitale & leur Empire troublés par ces idées lugubres, chasserent de Rome & de l'Italie les philosophes, ainsi que les mathématiciens & les Chaldéens. La Religion Chrétienne saisit avec avidité ce dogme terrible. St. Cyprien (ad Demetrian.) dit presque mot pour mot, ce que Lucrece dit ici. *Scire debes jam mundum non illis viribus stare quibus antè steterat, nec eo robore valere quo antè, prævalebat* &c..... De là ces calculs, ces prédictions qui ont rempli de terreur tous les siecles à chaque renouvellement de période. On croyait devoir d'avance se détacher des biens d'ici-bas; on les portait aux pieds des nouveaux prédicateurs, qui annonçaient le royaume prochain du ciel, & l'on s'imaginait imiter en cela les premiers Fideles, qui avaient porté les leurs aux pieds des Apôtres. Cependant l'époque fixée pour la destruction générale arrivait. Le monde subsistait toujours, mais ne se désabusait pas. On recommençait de nouveaux calculs, croyant s'être trompé dans les premiers, & les générations ne cessaient pas de se trans-

mettre des terreurs périodiques. Ce levain apocalyptique subsiste encore de nos jours. Il y a encore dans ce XVIIIme siecle des fanatiques qui déterminent la venue du grand prophête Elie, & celle de l'Antechrist. La fin du monde est fixée aux années 1789, 1800, 1994. Cette attente ne manquera pas alors d'agiter encore quelques esprits, si une police éclairée que le fanatisme élude souvent, ne réprime un ferment capable de changer la face des sociétés. Vid. Antiq. dév.

PAGE 208. V. 4.

Les premiers Théologiens Grecs pensaient que les hommes étaient nés de la mer. Platon dit dans son Théotus que cette doctrine était fort ancienne ὅτι πάντα ἔκγονα ῥοῆς τε καὶ κινήσεως, *que tout tire son origine du flux & du mouvement.* En effet c'était celle de Thalès le premier des sept Sages de la Grece. Voila pourquoi Homere fait naître tous les Dieux de l'Océan, c'est-à-dire, de la matiere liquide.

Ὠκεανόν τε θεῶν γένεσιν καὶ Μητέρα Τηθὺν

Oceanumque Deorum originem & matrem Thethin.

Voila l'opinion sur laquelle était fondée la fable

fable de Vénus sortant de l'écume des eaux. Voila l'étymologie du nom de *Rhea* ou *Rhée*, cette Déesse de l'âge d'or, c'est-à-dire, de la premiere génération des hommes. C'est encore par-là qu'on peut expliquer le culte que presque tous les peuples de la terre ont rendu à l'eau. Les Egyptiens avaient un Dieu *Eau*, qu'ils représentaient par un vase qu'on remplissait d'eau à certaines solemnités, que l'on ornait avec soin, & que l'on plaçait sur une espece d'estrade ou d'autel, pour l'exposer à la vénération des peuples. Les anciennes nations de l'Italie se rendaient une fois l'an sur les bords du lac *Cutilie*. Ils y faisaient des sacrifices, & y célébraient des mysteres ou cérémonies secretes. A Rome les Pontifes marchaient accompagnés des Vestales vers les rives du Tibre, & faisaient des sacrifices à Saturne le plus ancien des Dieux. Enfin voila la raison pour laquelle l'eau est entrée dans toutes les cérémonies religieuses des anciens peuples. On s'en servait pour faire des *effusions*, des *libations*, des *ablutions*, des *purifications* & des *expiations*; usages qui se conservent encore chez une infinité de nations. Ainsi dans l'étude de l'antiquité on trouve les opinions philosophiques mêlées avec les usages, les usages aves les opinions philosophiques, & la Théologie avec tous les deux.

NOTES
DU TROISIEME LIVRE.

PAGE 208. V. 13.

JE m'écarte totalement du sens qu'on donne communément à cet endroit. Je fais rapporter aux Dieux ce que les commentateurs entendent des sectateurs de la philosophie d'Epicure. L'une & l'autre interprétation s'accordent également avec le texte : mais la mienne me paraît claire & raisonnable, au lieu que l'autre est absolument inintelligible. Il est faux en effet que la terre ne nous empêche point de distinguer sous nos pieds ce qui se passe dans le vuide, même en prenant la chose métaphoriquement : au lieu que les Dieux placés dans leurs intermondes, dans ces régions élevées, d'où notre globe n'est qu'un point pour eux, peuvent librement promener leurs regards sur ce vuide immense, dans lequel se forment & agissent les êtres. Voila ce qu'a voulu dire Lucrece. C'est avec cette majesté qu'il affecte de parler des Dieux. Lib. V.

Cùm benè præsertim multa, ac divinitùs, ipsis

Immortalibus de divis dare dicta suerit.

PAGE 220. V. 9.

LA construction de ce vers sur lequel on s'est mis à la torture, est toute simple ; *& se scire animi naturam esse (naturam) sanguinis.* Rien de plus clair. Lucrece désigne ici le systême d'Empedocles, qui regardait nos ames comme le plus pur sang de nos corps. *Empedocles autem animum esse censet cordi suffusum sanguinem.* Cic. Tusc. quæst. 1°. C'est peut-être dans le même sens que Virgile dit, lib. IX, v. 349, *Purpuream vomit ille animam*, &c.... C'était encore l'opinion de Critias, au rapport d'Aristote, *de an.* lib. I. cap. 2. ἕτεροι δὲ αἷμα, καθάπερ Κριτίας, τὸ αἰσθάνεσθαι τῆς ψυχῆς οἰκειότατον ὑπολαμβάνοντες τοῦτο δὲ ὑπαρχειν διά τὴν τοῦ αἵματος φυσιν. *Alii verò sanguinem, ut Critias, existimantes sentire esse maximè proprium animæ, hoc verò accidere propter sanguinis naturam.* Mais cette opinion date encore de plus loin. Les livres sacrés donnent la nature du sang aux ames des bêtes. *Gardez-vous*, disait Moïse aux Juifs, *de manger du sang. Car le sang des bêtes leur tient lieu d'ame. C'est pourquoi vous ne mangerez pas leur ame avec leur chair. Hoc solùm cave, ne sanguinem comedas : sanguis enim eorum pro animâ est : & idcircò non debet animam comedere cum carnibus.* Deut.

cap. 12. v. 23. *Quia anima carnis in sanguine est. Anima enim omnis carnis in sanguine est; undè dixi filiis Israël : Sanguinem universæ carnis non comedetis, quia anima carnis in sanguine est.* Levit. cap. 17, v. 11 & 14.

PAGE 222. V. 2.

CE magnifique morceau de Morale que les commentateurs ont tous admiré sans l'entendre, est difficile à saisir au premier abord. On ne conçoit pas aisément comment la crainte de la mort fait naître dans les hommes l'avarice, l'ambition, l'envie, tous les vices en un mot, & subjugue les cœurs, au point d'inspirer à quelques hommes l'aversion de la vie & le projet de se tuer : Idée que Plutarque attribue aussi à Arcésilas. *Mortem, quæ malum dicitur, id peculiare ex omnibus quæ dicuntur mala habere quòd neminem unquam suî præsentiâ affecerit, solamque esse animi abjectionem calumniasque in mortem fusas, quæ absentem faciant formidabilem, præstentque ut etiam aliqui mortem oppetant ne moriantur.* Pour entendre ces idées, il faudrait se transporter dans les siecles de l'ancienne Mythologie, & se pénétrer des descriptions des enfers faites par les poëtes. Alors ce morceau, bien loin d'être regardé comme une vaine déclamation, paraîtra plein de sens & de philo-

ſophie. En effet l'ignominie, le mépris & la pauvreté étaient réellement regardés comme le cortege de la mort. C'était un des axiomes fondamentaux de la Théologie païenne. Voilà pourquoi Virgile dans ſon ſixieme chant placé en ſentinelle à la porte des enfers, non-ſeulement le deuil, les ſoucis, les maladies, la vieilleſſe & la crainte, mais encore la faim & la pauvreté. v. 273. & ſuiv.

Veſtibulum antè ipſum, primiſque in faucibus orci
Luctus & ultrices poſuêre cubilia curæ:
Pallenteſque habitant morbi, triſtiſque ſenectus,
Et metus & maleſuada fames & triſtis egeſtas,
Terribiles viſu formæ.

C'ÉTAIENT ces fauſſes idées puiſées dans la fable, qui donnaient naiſſance à tous les crimes que Lucrece décrit ſi éloquemment,

Sanguine civili rem conflant, divitiaſque
Conduplicant avidi, &c.

C'ÉTAIT pour détruire des préjugés ſi funeſtes au bonheur des ſociétés, que tous les moraliſtes de concert publiaient hautement que la mort ne fait point acception des rangs ni des dignités,

qu'elle frappe également & les chaumieres des pauvres & les palais des rois.

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas
Regumque turres. Hor. lib. I. O. 4.

Ce que Lucrece dit en d'autres termes, lib. II. pag. 110. v. 23. & suiv.

Nec calidæ citiùs decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis ostroque rubenti
Jactaris, quàm si plebeiâ in veste cubandum est.

PAGE 226. V. 1.

Ce systême mal présenté & mal attaqué par Platon dans son Phédon, était un des plus ingénieux que pussent imaginer des païens abandonnés à leurs propres lumieres. Ce n'était pas l'ame, comme on l'a cru, mais la pensée qu'on appellait *harmonie* dans ce systême. Voila déja une contradiction de moins. Le nom d'harmonie vient de ce que le corps était regardé comme un grand instrument dont le jeu donnait la pensée. On croyait, comme je l'ai déja fait remarquer ailleurs, que tous les aggrégats de la nature étaient plus ou moins capables de sentir, selon le plus ou moins de perfection de leur

organisation ; les arbres plus que les pierres, les bêtes plus que les arbres, & les hommes plus que les bêtes ; de même que tous les corps étant naturellement sonores, sont plus ou moins harmonieux selon la différence de leur conformation. Mais ce qu'il faut sur-tout remarquer, c'est qu'on entendait par le mot *harmonie*, un groupe de sons quelconques & non pas seulement l'accord parfait, comme l'ont entendu Platon & Lucrece. Cette distinction résout bien des difficultés, rend le systême beaucoup plus fécond, & susceptible d'un parallele au moins assez spécieux. C'est pour avoir négligé cette même distinction, que Platon combat faiblement un systême dont il n'avait pas compris toute l'étendue. Il fallait que Lucrece ne l'entendît pas bien non plus, pour attaquer une hypothese dans laquelle on fait la pensée le résultat du jeu de la matiere. Pourquoi s'obstinait-il à vouloir une seconde substance incluse dans la machine même, & qui n'étant pas immatérielle, ne pouvait rien expliquer, que le corps n'expliquât tout seul ? N'était-ce pas multiplier les êtres sans nécessité ? Le systême de l'harmonie ne marchait-il pas au but plus directement & par la voie la plus courte ? N'était-il pas la conséquence la plus naturelle de l'Epicuréisme ? Car enfin, puisqu'Epicure pour produire les couleurs, les sons, les odeurs, &c...

n'admettait pas une espece de corps particuliers, une substance particuliere consacrée à cet usage, mais croyait au contraire que les mêmes atomes arrangés diversement produisaient les couleurs, les sons, les saveurs ; &c.... Il ne devait pas non plus, pour expliquer la pensée, admettre une substance particuliere, sensible & pensante, mais faire résulter des atomes même du corps, la pensée qu'il regardait comme la modification d'un tout matériel. Cela, quoique faux, eût été plus conséquent.

PAGE 230. V. 20.

PLUS on y réfléchit, plus on a de peine à se persuader que les anciens n'aient pas eu quelqu'idée de la *spiritualité*, de l'*incorporéité*, de l'*immatérialité* de l'ame. Non que la raison leur ait fourni des notions aussi nettes & aussi précises, que celles dont nous sommes redevables à la révélation. Mais ils avaient tant subtilisé ; ils avaient tellement atténué, pour ainsi dire, la nature de l'ame, qu'il ne serait pas surprenant qu'ils en fussent venus au dernier degré de ténuité. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils étaient déja sur la voie. Ils avaient reconnu une matiere premiere, dénuée de figure & d'étendue : ils admettaient des idées qui ne peuvent nous venir par les sens, & qui n'ont point leur archétype

dans la nature corporelle. Ils avaient imaginé un *véhicule* de l'ame, une substance mitoyenne, nécessaire pour faciliter l'action & la réaction entre l'esprit & le corps. Enfin, pourquoi Lucrece se croyait-il obligé de prouver que l'ame est matérielle, si l'opinion contraire n'eût été adoptée par quelques philosophes ? Les idées généralement reçues sont des principes qu'on ne prouve pas, mais dont on tire des conséquences. Je n'ignore pas ce qu'ont dit tous les Sçavans sur ce point de la philosophie ancienne. Je n'ignore pas, qu'on se prévaut d'une foule de passages de Timée de Locres, de Platon, d'Aristote, &c.... qui donnent à l'ame du corps & de l'étendue. Mais je sçais en même tems, que la spiritualité est une idée si fugitive & si délicate, que, pour peu qu'on s'y arrête, on ne tarde pas à la mêlanger. On fait trop d'honneur aux anciens & à l'esprit humain en général. On n'ose supposer qu'ils se soient contredits. Cependant leurs ouvrages sont pleins de contradictions. Ce devait être naturellement là le sort des premiers métaphysiciens. Il y a plus : il faut, ou les supposer tous Athées, ou reconnaître qu'ils se sont contredits, qu'ils n'ont pas senti toutes les conséquences de leurs principes. Qu'il me soit permis de le dire. On a donné trop d'importance à cette question de fait sur

l'histoire de la spiritualité. Les Chrétiens se sont imaginés que le dogme de l'immatérialité acquerrait un nouveau degré de force, en prouvant qu'il leur avait été transmis par les anciens : comme si la révélation & l'autorité infaillible de l'Eglise n'étaient pas une base assez solide. Les incrédules au contraire se sont figurés que leur cause serait meilleure, en tâchant de prouver que l'idée de l'immatérialité est une idée nouvelle, uniquement due au Christianisme. Ils devaient les uns & les autres sentir, que l'autorité des anciens ne fait pas plus pour ce dogme, que pour un grand nombre d'autres, dont la raison avait fait entrevoir quelques lueurs aux païens, avant que le saint Esprit eût exigé pour ces mêmes dogmes le sacrifice de notre raison.

PAGE 232. V. 7.

L'INTELLIGENCE de ces trois vers qui ne sont difficiles qu'à traduire, fut regardée dans le siecle dernier comme une découverte. Un Anonyme écrivit de Londres en 1687, une lettre à Bayle, pour le prier d'insérer dans son journal l'explication de ce passage, qui n'avait, dit-il, jusqu'alors été entendu de personne. Si M. Bayle ne jugea pas cette explication indigne de trouver place dans sa *République des lettres*, on ne me blâmera pas non plus de transcrire ici l'endroit de

cette lettre, qui a rapport au passage de Lucrece. » Si vous voulez que je commence, je vais vous » envoyer l'explication de deux passages qui » n'ont point encore été entendus. L'un est de » Lucrece au livre III. v. 175, ou environ. *At-* » *tamen insequitur languor, terræque petitus &* » *in terrâ mentis qui gignitur æstus.* Monsieur le » Fevre renverse tout le texte pour l'expliquer; » & cependant il n'y a rien de plus naturel, ce » qui paraîtra par cette traduction verbale, *ce-* » *pendant une langueur & une envie de se cou-* » *cher avec une inquiétude d'esprit le suivent tou-* » *jours. Petitus terræ* n'est autre chose que *l'envie* » *de se mettre à terre*, & c'est ce que nous voyons » tous les jours, particuliérement dans les pay- » sans : même la plupart des dames ne se trou- » vent bien, que lorsqu'elles sont sur le foyer, » & qu'elles ont la tête sur un coussin un peu » élevé, ce qui est précisément *petitus terræ.* » *Æstus mentis* ne peut signifier que *les bouil-* » *lonnemens de l'esprit*, que je traduis par *l'in-* » *quiétude de l'esprit*, comme le vers suivant » le demande, *interdumque quasi exurgendi in-* » *certa voluntas*.... Voyez Nouvelles de la Rép. des Lettres, Fev. 1687. pag. 119.

PAGE 236. V. 19.

IL n'y a personne qui ne sente combien toute

cette théorie de l'ame humaine est fausse & inintelligible. Qu'est-ce que le souffle, sinon l'air mis en agitation ? *Spiritus quem Græci Nostrique eodem vocabulo aëra appellant*, dit. Plin. Nat. hist. lib. II. c. 5. Qu'est-ce que la chaleur, sinon la modification d'un sujet chaud ? Cependant Lucrece paraît en faire des êtres à part ; il semble vouloir réaliser les formes d'Aristote. Telle était la métaphysique de ces tems là. Avant d'en venir à l'idée d'une substance non-étendue, les philosophes avaient passé par tous les degrés de la matiere la plus subtile. Les uns avaient recours à l'air : c'était l'opinion de Pythagore qui appellait l'ame ἀπόπασμα Ἀιθερος, *un détachement de l'air*. C'était aussi la doctrine d'Hippocrate qui la définissait, *spiritum tenuem per corpus dispersum*. Macrob. lib. II, Sect. 2. Saint Augustin qui avait des idées infiniment plus relevées sur la nature de l'ame humaine, reconnaît pourtant que l'air modifié d'une certaine maniere peut produire dans les bêtes le sentiment & la mémoire. *Spiritum corporeum voco aërem, vel potiùs ignem, qui pro suî subtilitate videri non potest, & corpora inferiùs vegetando vivificat : quædam autem vivificat tantùm & non sensificat, sicut arbores & herbas & universa in terrâ germinantia ; quædam autem sensificat & vegetat sicut omnia bruta animalia*, de Spiritu & an. cap. 23...

Vita brutorum est spiritus vitalis constans de aere & sanguine animalis, sed sensibilis, memoriam habens, intellectu carens, cum carne moriens, in aëre evanescens. de Scientiâ veræ vitæ, cap. 4. D'autres philosophes regardaient l'ame comme un feu rapide. C'était le sentiment d'Héraclite, *Heraclitus physicus dixit animam scintillam stellaris essentiæ.* Macrob. in som. Scip. lib. I : d'Epicharme, *itaque Epicharmus de igne mentem humanam dicit, istic est de sole sumptus ignis.* Varro de ling. Sab. lib. IV : de Zénon, *Zenoni Stoico animus ignis videtur.* Cic. Tus. quæst. lib. I. D'autres philosophes trouvant ces matieres encore trop grossieres, ont donné carriere à leur imagination, & sont devenus encore plus inintelligibles. C'est un Critolaüs Péripathéticien, qui, au rapport de Macrobe, formait l'ame d'une *quintessence ;* un Thalès qui la définit *substantiam semper motam & per se motam ;* un Pythagore qui la nomme *numerum se ipsum moventem ;* un Platon qui l'appelle *substantiam intelligentem ex se mobilem ; juxta numerum harmonicum motam ;* & enfin un Aristote qui par son mot *d'Enthélé-chie* est encore plus inintelligible & plus barbare.

PAGE 238. V. 2.

La construction de ce vers est, *quoniam mens recipit nihil horum posse creare motus sensiferos*

qui volutent quædam mente ; parce que l'esprit n'admet pas qu'aucun de ces principes puisse créer ces mouvemens intellectuels qui portent des idées dans l'ame. Voila mot à mot la signification de cette phrase qu'on n'a pas entendue, pour n'avoir pas senti que *recipere* est la même chose qu'*admittere* ou *concipere*, & que par *quædam qui mente volutent*, Lucrece parle ici des idées qui suivent nos sensations.

PAGE 238. V. 21.

EPICURE sentait que l'unité doit être le principe constitutif de l'ame, de ce *moi* mystérieux qui compare, qui juge, qui raisonne, &c.... Voila pourquoi Lucrece ne veut pas que les principes de l'ame se séparent, ni qu'ils agissent chacun de son côté, *nihil ut secernier unum possit, nec spatio fieri divisa potestas.* Il tâche de simplifier le plus qu'il peut l'assemblage grossier de ses quatre élémens. Mais comme d'un autre côté il dira plus bas, que la différence des caracteres & des tempéramens vient de ce qu'il y a quelqu'un des élémens qui domine plus que l'autre, il se voit obligé de troubler un peut ce concert & cette proportion. Voila le sens de ce vers qu'on n'a pas entendu, *ut quiddam subsit magis emineatque*, qui n'est évidemment qu'une restriction. Cependant il ajoute, que malgré cette

inégalité, l'harmonie se conserve toujours, & que l'unité ne s'altere pas pour cela *ut quiddam fieri videatur de omnibus unum.* Lucrece est très-obscur dans tout ce morceau ; il s'en prend à sa langue : mais la vraie raison est qu'il ne s'entendait pas lui-même.

PAGE 244. V. 16.

VOICI la construction de ces trois vers qui présentent un double sens, *vestigia naturarum quæ nequeat ratio dictis depellere linqui usque adeò parvula, ut nihil impediat degere vitam dignam Dîs.* Ces traces naturelles que la raison ne peut effacer par ses instructions, subsistent à la vérité toujours, mais si faibles, que rien ne nous empêche de mener une vie digne des Dieux. Ce même passage est entendu tout différemment par quelques commentateurs qui font ainsi la construction. *Vestigia parvula naturarum linqui, quæ ratio nequeat dictis depellere usque adeò, ut nihil impediat vitam Dîs dignam degere.* » Il subsiste toujours dans l'ame des traces im-» perceptibles que la raison ne peut faire dis-» paraître au point, que rien ne nous empêche » de mener une vie digne des Dieux. » Il n'est pas besoin d'avertir, que cette derniere construction est forcée & présente un sens louche.

PAGE 248. V. 2.

VOICI le sens de ces deux vers qui sont fort clairs, malgré les efforts que les commentateurs ont faits pour les embrouiller. Lucrece vient de prouver que l'ame ne peut sentir toute seule, ni le corps tout seul, que ce n'est que par leur union que nous jouissons du sentiment, *communibus inter eos conflatur utrinque motibus accensus nobis per viscera sensus.* D'où il s'ensuit évidemment, que c'est le corps qui sent par le moyen de l'ame; ainsi, dire que le sentiment est la modification de l'ame seule, de cette substance intellectuelle qui est disséminée dans nos membres, c'est combattre l'évidence; car comment peut-on prouver que le corps sent, *quid sit enim corpus sentire quis afferet unquam?* Sinon par les principes que l'évidence elle-même nous a fait établir, *si non ipsa palàm quod res dedit ac docuit nos;* c'est-à-dire, sinon par l'union intime de l'ame avec le corps, que nous venons de prouver sans replique.

IBID. V. 7.

LUCRECE attaque ici Epicharme & Aristote, qui pensaient que ce n'étaient pas les yeux, mais l'ame elle-même qui voyait par les yeux.

νοῦς ὁρᾷ, νοῦς ἀκούει, *mens videt, mens audit*, dit Aristote, probl. 32. Sect. II, & ailleurs, de Sensu & Sensibili, c. II. *Non anima ipsa in oculi extremo, sed in parte internâ existit.*

IBID. V. 10.

Ce vers que je traduis par ces mots, *le sens pompe & ramasse les simulacres dans l'organe*, est clair & très-conséquent à la doctrine que Lucrece établit dans le quatrieme livre. Il a rapport évidemment à la maniere dont la vision s'opere dans le systême d'Epicure par le moyen des simulacres. Cependant les commentateurs non-seulement ne l'ont pas entendu, mais se sont tous accordés à le rejetter comme un vers supposé ou altéré.

PAGE 250. V. 2.

Ce passage, qui est très-embarrassant, pourrait encore être expliqué d'une autre maniere plus littérale ; *les intervalles qui séparent les élémens de l'ame, sont proportionnés à la grosseur des premiers petits corps qui peuvent exciter en nous de la sensation.* Mot à mot : *Tanta intervalla tenere exordia prima animai, quantula corpora prima nobis injecta queant ciere sensiferos motus in corpore.* Le sens que j'ai adopté dans ma version est plus clair. Il est vrai que *tantus* & *quantus*

ſont ordinairement employés en latin pour déſigner un rapport de grandeur plutôt qu'un rapport de nombre. Cependant il y a des exemples de *quantus* pris dans ce ſens. *Caius in L. Si ita legatum ſit. D. de Legatis primo. Si ita legatum ſit, Sejo ſervos decem do, præter eos decem, quos Titio legavi : ſi quidem decem tantùm inveniantur in hæreditate : inutile eſt legatum. Si verò ampliores ; poſt eos, quos Titius elegit, in cæteris valet legatum : ſed non in ampliores, quàm decem, qui legati ſunt, quod ſi minùs in tantos, quanti inveniantur.* On peut remarquer que dans ce paſſage non-ſeulement *tantus, quantus*, ſignifie *tot, quot*, mais encore qu'*ampliores* eſt mis pour *plures*.

IBID. V. 6.

LUCRECE parle ici du fard dont les femmes, & même les jeunes libertins ſe peignaient pour ſe blanchir la peau. Le mot *incutere* ne vient pas de *quatere, ſecouer*, quoiqu'il ait ſouvent cette acception : il ne peut être ici compoſé que de *in* & *cutis* : ainſi *incutere* eſt la même choſe que *in cutem mittere*. On ne ſçaurait douter que les Romains ne connuſſent l'uſage du fard. On peut lire dans Pétrone la deſcription énergique d'un jeune libertin dont *le blanc* délayé par la ſueur, coulait le long de ſes joues. *Perfluebant per fron-*

tem sudantis acaciæ rivi, & inter rugas malarum tantùm erat CRETÆ, *ut putares detractum parietem nimbo laborare.* Horace dit à peu près la même chose d'une vieille femme qui lui en voulait, *nec illi jam manet humida creta.* Epod. XII.

PAGE 252. V. 18.

IL n'est pas permis de douter qu'un grand nombre de philosophes anciens n'aient reconnu l'immortalité de l'ame. Ce desir de vivre après la mort & de prolonger son existence au delà des bornes naturelles ; cette noble ambition qui caractérise les ames fieres, & qui est le plus puissant aiguillon de la vertu, avait pénétré ces cœurs généreux & dignes d'une autre vie, assez profondément, pour se réaliser en eux, & leur persuader qu'ils jouiraient sous la tombe des honneurs qu'on rendrait à leur mémoire. Une pareille idée qu'on prouvait moins qu'on ne la sentait, était trop relevée, pour la prostituer au peuple incapable de porter ses vues dans un avenir aussi sublime, uniquement propre à défigurer ce tableau par ses terreurs, ses fables & ses préjugés. Aussi cette doctrine fut-elle tenue long-tems secrete. Platon fut le premier qui osa dans ses ouvrages divulguer ce secret. La maniere dont ce dogme fut reçu, prouve combien il était doux & séduisant dans son origine. Il

fut accueilli avec un enthousiasme qui tenait du fanatisme. Cléombrote d'Ambracie ne sçait pas plutôt que son ame est immortelle, qu'il se précipite du haut d'une tour, pour arriver plus promptement à la vie future. Le philosophe Hégésias ayant tenu école sur la même matiere à Cirene, ses disciples se tuerent pareillement, pour sortir de cette vie malheureuse & passagere, & parvenir à celle que leur maître leur promettait. Enfin en moins d'un siecle cette sublime doctrine produisit une maladie épidémique si dangereuse, que Ptolomée Philadelphe défendit de l'enseigner de peur de voir ses états dépeuplés. Qu'arriva-t-il alors ? la politique crut devoir autoriser les fables redoutables du Tartare, du Styx, de l'Achéron, des Furies, de Cerbere, &c... qui devenaient le contrepoison naturel du dogme de l'immortalité. On regarda le suicide comme un crime qui était puni dans l'autre vie.

Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi lethum
Insontes peperêre manu, lucemque perosi
Projecêre animas. Quàm vellent æthere in alto
Nunc & pauperiem & duros perferre labores !
Virg. lib. VI. Æ. v. 434. & suiv.

Ce ne fut qu'avec de pareilles précautions que la doctrine de l'immortalité continua de s'enseigner. Au reste il est singulier que deux dogmes presque contradictoires, l'un doux & consolant, l'autre terrible & redoutable, le dogme de l'immortalité de l'ame, & celui de la destruction du monde, aient produit à peu près les mêmes effets dans la société, & aient été défendus l'un & l'autre par les princes, comme des doctrines capables de troubler le repos public.

PAGE 274. V. 14.

Voici la construction de ces deux vers qu'aucun commentateur n'a saisie, quoiqu'elle soit fort simple. *Et ipsam partem priorem petere se ore retrò, ut icta ardenti dolore vulneris premat se morsu. Pars prior*, veut dire dans la bonne latinité *la partie de devant*, & non pas *la partie qu'elle avait auparavant*, comme quelques-uns l'ont entendu.

PAGE 276. V. 2.

Ce n'est pas sans raison que Lucrece réunit ici les deux dogmes de l'immortalité & de la préexistence des ames, pour tâcher de les renverser du même coup. C'est que de tous les philosophes qui ont vécu avant le Christianisme,

aucun n'a soutenu l'immortalité de l'ame, sans établir préalablement sa préexistence ; l'un de ces dogmes était regardé comme la conséquence naturelle de l'autre. On croyait que l'ame devait toujours exister, parce qu'elle avait toujours existé ; & l'on était persuadé au contraire qu'en accordant qu'elle avait été engendrée avec le corps, on n'était plus en droit de nier qu'elle dût mourir avec lui. Notre ame, dit Platon, existait quelque part avant d'être dans cette forme d'homme : voila pourquoi je ne doute pas qu'elle ne soit immortelle. Synésius, quoique Chrétien, ayant été instruit dans cette philosophie, ne put être déterminé par l'offre d'un Evêché à désaprouver cette doctrine. ἀμέλει (dit-il) τὴν ψυχὴν οὐκ ἀξιώσω πότε σώματος ὑστερογενῆ νομίζειν. Je ne croirai jamais que mon ame soit née après mon corps. M. le Clerc ajoute, qu'on était alors si indulgent sur ces matieres, ou qu'on avait tant d'envie d'avoir de beaux parleurs dans les chaires, que non-seulement on lui passa cette doctrine, mais qu'on le consacra, quoiqu'il témoignât ne pas croire à la résurrection des corps. Quoique le systême de la Métempsycose ne soit pas spécialement condamné par la religion Chrétienne, le Concile de Trente décide néanmoins formellement que Dieu crée chaque ame, quand le corps qu'elle doit habiter est suffisamment

orgnanisé, *animam creando infundi & infundendo creari.* Ainsi, dans notre religion, c'est uniquement sur la volonté de Dieu qu'est fondée l'immortalité de l'ame, qu'il ne faut pas confondre avec l'*incorruptibilité.*

PAGE 280. V. 5.

LES physiciens de nos jours ont nié, comme un préjugé populaire, que la putréfaction pût donner le jour à des êtres vivans : ils ont regardé comme un axiome incontestable, que tous les animaux qu'on voit naître préexistent dans un germe, & que toutes ces générations fortuites qu'on objecte, sont occasionnées par des œufs, que fait éclorre la fermentation des corps putréfiés. Mais ce principe de physique, ainsi que bien d'autres qu'on regarde comme aussi sûrs, est démenti par l'expérience. Tout le monde connaît celle de M. Néedham, qui découvrit, à l'aide du microscope, des anguilles dans de la farine délayée avec de l'eau. Cette même expérience a été répétée avec de nouvelles précautions en Allemagne, par M. Dellius, qui non-seulement apperçut les anguilles de M. Néedham, mais encore distingua jusqu'aux parties les plus imperceptibles de leurs corps, jusqu'aux organes même de la génération. Pour s'assurer de plus en plus d'une vérité aussi importante, il fit un

autre essai ; ce fut de garder du bouillon de mouton dans un vase fermé hermétiquement. Au bout d'un mois il découvrit dans ce bouillon des animalcules assez semblables à ceux que M. Leder Muller avait apperçus dans la semence de carpe. On ne dira sûrement pas qu'il soit venu des insectes déposer leurs œufs dans le bouillon, puisque le vase était fermé hermétiquement, ni qu'ils existassent auparavant dans le bouillon, qui avait reçu un degré de chaleur assez considérable, pour faire mourir tout animal vivant. Le même observateur répéta son expérience sous toutes les faces possibles, & se convainquit de plus en plus, que c'était uniquement par la putréfaction, & le développement des sucs, & non par des œufs préexistans, que ces animalcules avaient été engendrés. Il remplit trois vases du même bouillon, avec les mêmes précautions. Il trouva dans le premier, au bout de quatorze jours, le bouillon gâté & fétide ; dans le second, au bout de trois semaines, l'odeur était moins forte : dans le troisieme, au bout d'un mois, il n'y avait plus d'odeur, mais une peuplade d'animalcules tout vivans. Vid. Comment. de reb. in Scient. nat. & medic. gest. vol. XI, pag. 531, part. XXXIII. Il n'y a rien à ajouter à une expérience aussi positive, sinon que je me suis apperçu en la traduisant, combien c'est une opi-

nion

nion ancienne, que celle de la production des animalcules par la corruption. Car les mots *fœtens* & *fœtus*, dont l'un signifie l'odeur d'un corps qui se corrompt, & l'autre un être vivant qui commence à se former, ont évidemment une étymologie commune.

PAGE 292. V. 13.

LUCRECE paraît faire ici allusion à la *grande année*, *l'année périodique*, doctrine redoutable & extravagante, qui doit son origine à l'astrologie, & qui est presqu'aussi ancienne qu'elle. Toutes les sectes de philosophes étaient imbues de cette opinion. Née chez les Chaldéens, elle s'était répandue dans toute l'Asie, elle avait pénétré dans l'Egypte, elle avait été reçue avec transport par les Druides & les prêtres du Nord, à qui elle fournissait un nouveau frein pour asservir les esprits; les Grecs l'avaient communiquée aux Romains; & plût à Dieu, que les découvertes utiles nous eussent été transmises aussi fidélement, que ce dogme absurde le fut par une tradition constante, perpétuée de siecles en siecles! On entendait par cette année la révolution entiere du ciel, c'est-à-dire, le retour de tous les astres à un même point fixe du firmament. On n'était pas d'accord sur la durée de ce période. Les uns le restreignaient à cinq mille

ans ; d'autres lui en donnaient dix milles, cent milles, quelques millions. Mais on se réunissait à croire, qu'à la fin de cette grande année le monde devait se renouveller, & recommencer à exister non-seulement avec les mêmes loix, mais encore avec la même forme & les mêmes circonstances qu'auparavant. Les mêmes hommes devaient être reproduits de nouveau, pour reprendre une vie semblable à celle qu'ils avaient déja menée, pour rejouer le même rôle sur la terre, & être soumis au même enchaînement de circonstances. C'est-là le sens que quelques interpretes donnent à ce passage de l'Ecclésiaste : *Quid est quod fuit? ipsum quod futurum est. Quid est quod faciendum est? ipsum quod factum est. Nihil sub sole novum, nec valet quisquam dicere: hoc recens est. Jam enim præcessit in sæculis quæ fuerunt antè nos.* L'hiver de cette grande année était un déluge, & son été devait être un embrasement. On voit, comme le remarque l'Auteur de l'Antiquité dévoilée, que cette division était empruntée de l'année solaire, dans laquelle le capricorne est le premier signe de l'hiver, saison communément pluvieuse, & l'écrevisse le premier signe de l'été, saison de chaleur & de sécheresse.

On divisait encore cette grande année en quatre âges, comme on divise l'année commune.

en quatre saisons. On comptait un âge d'or, un âge d'argent, un âge d'airain, & un âge de fer. On comparait ce phénomene à ceux de la vie humaine. La Nature renouvellée était d'abord dans un état de faiblesse & d'enfance, d'où elle parvenait par degré à un état de perfection & de beauté, suivi d'un état de vigueur & de force, auquel succédait la vieillesse & enfin la destruction. Il en était du moral comme du physique. Le genre humain commençait par l'innocence, s'élevait aux vertus les plus héroïques, se perfectionnait dans les sciences & dans les arts, se corrompait ensuite, dégénérait, devenait sans force, sans génie, sans vertu, état funeste qui finissait par la dissolution. Voila pourquoi on s'autorisait de la corruption du siecle pour annoncer la fin du monde. *Mundus ipse jam loquitur*, dit saint Cyprien, *& occasum sui rerum labentium probatione testatur. Decrescit in arvis agricola, in mari nauta, miles in castris, innocentia in foro, justitia in judicio, in amicitiis concordia, in artibus peritia, in moribus disciplina.* Virgile présente un tableau tout contraire, mais conforme aux mêmes idées dans ces vers de la quatrieme Eglogue.

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo ;
Jam redit & Virgo, redeunt Saturna regna.

Fin du premier Volume.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON

TABLE.

Comme on n'a pas jugé à propos de chiffrer les vers, ce qui surcharge désagréablement les marges, on y supplée par cette table, qui indique le quantieme du vers initial de chaque page.

LIVRE I.

Pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
4	1	38	385	72	776
6	13	40	406	74	800
8	39	42	432	76	821
10	62	44	454	78	843
12	86	46	476	80	866
14	107	48	499	82	888
16	131	50	522	84	912
18	154	52	545	86	937
20	175	54	569	88	958
22	197	56	594	90	981
24	218	58	618	92	1005
26	243	60	641	94	1028
28	266	62	666	96	1051
30	292	64	688	98	1071
32	316	66	709	100	1094
34	339	68	734	102	1110
36	362	70	755		

LIVRE II.

Pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
108	1	120	128	132	272
110	12	122	153	134	295
112	37	124	179	136	319
114	61	126	203	138	342
116	82	128	225	140	366
118	104	130	248	142	389

TABLE

pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
144	412	168	684	192	949
146	434	170	706	194	972
148	456	172	727	196	996
150	477	174	748	198	1022
152	502	176	774	200	1048
154	526	178	794	202	1071
156	547	180	820	204	1093
158	573	182	841	206	1117
160	598	184	865	208	1137
162	621	186	886	210	1158
164	643	188	907		
166	665	190	927		

LIVRE III.

Pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
216	1	250	378	284	758
218	14	252	401	286	779
220	35	254	423	288	801
222	58	256	446	290	823
224	81	258	469	292	847
226	101	260	489	294	870
228	123	262	512	296	888
230	144	264	533	298	909
232	167	266	558	300	932
234	190	268	583	302	954
236	215	270	606	304	972
238	239	272	627	306	993
240	260	274	649	308	1016
242	284	276	670	310	1038
244	306	278	692	312	1061
246	330	280	715	314	1083
248	354	282	737	316	1104

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

PAGE 8 vers 11, rarione, *lege* ratione.
39 lig. 11, & le vuide déja existant se remplit, *lisez* & un vuide déja existant qui se remplit.
45 lig. 6, de la substance, *lisez* du sujet.
111 lig. 16, de sa lyre, *lisez* de la lyre.
113 lig. 2, des corps, *lisez* du corps.
... lig. derniere, des corps, *lisez* des coups.
126 v. 18, nomen, *lege* momen.
152 v. 5. prestantius, *lege* præstantius
185 lig. 21, leur situation, *ajoutez* & leurs mouvemens réciproques.
188. v. 3, nequeant, *lege*, nequeunt.
207 lig. 1, après abondantes, *ajoutez* quand l'accroissement est parvenu à son dernier période.
211 lig. 5, la paix, *lisez* la vie.
242 v. 9, concitet, *lege* concitat.
298 v. 6, insidet rerum, *lege* rerum insidet.
256 v. 15, videmus, *lege* videamus.
278 v. 1, participenrur, *lege* participentur.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, la *Traduction de Lucrece avec des Notes*, par M. L. G. ; & mis à part le systême d'Epicure, trop absurde pour être dangereux, je n'ai rien remarqué dans l'Ouvrage qui pût en empêcher l'impression. A Paris, le neuf Février mil sept cent soixante-huit.

DUPUY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé CLAUDE BLEUET, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public une *Nouvelle Traduction de Lucrece, avec des Notes, pour l'intelligence du texte*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui sembleta, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *six* années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre

chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long, sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancellier de France, le Sr. DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des-Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraire; car tel est notre plaisir. Donné à Paris le seizieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cens soixante-huit & de notre Regne le cinquante-troisieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1362, folio 387, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 21 Mars 1768.

GANEAU, *Syndic.*

BIBLIOTHÈQUE ... LYON